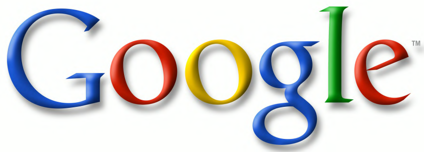


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

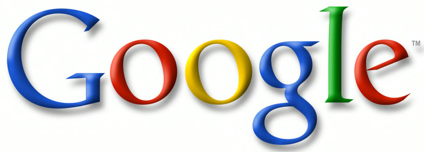
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

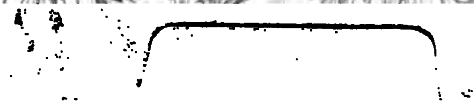
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

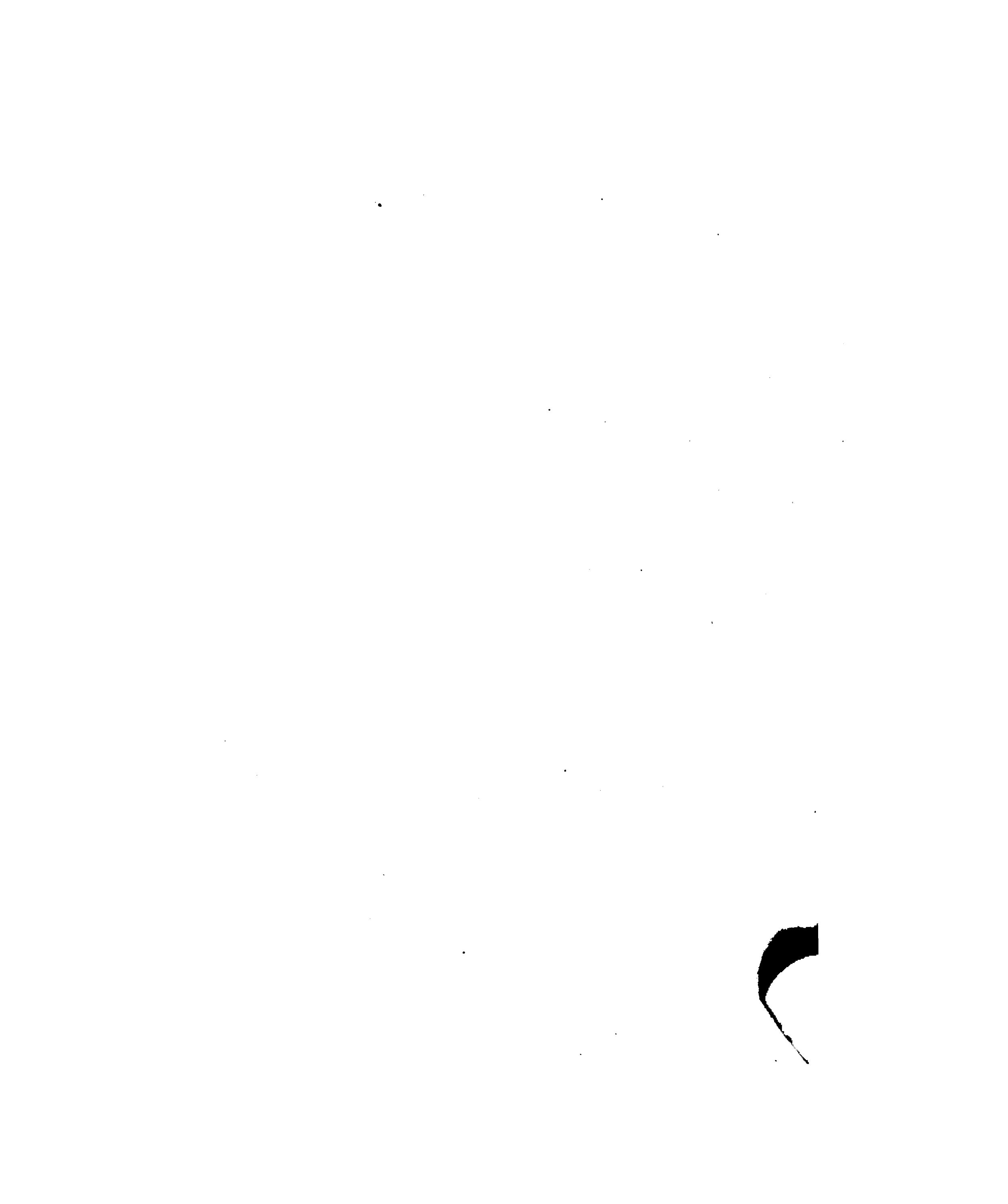
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

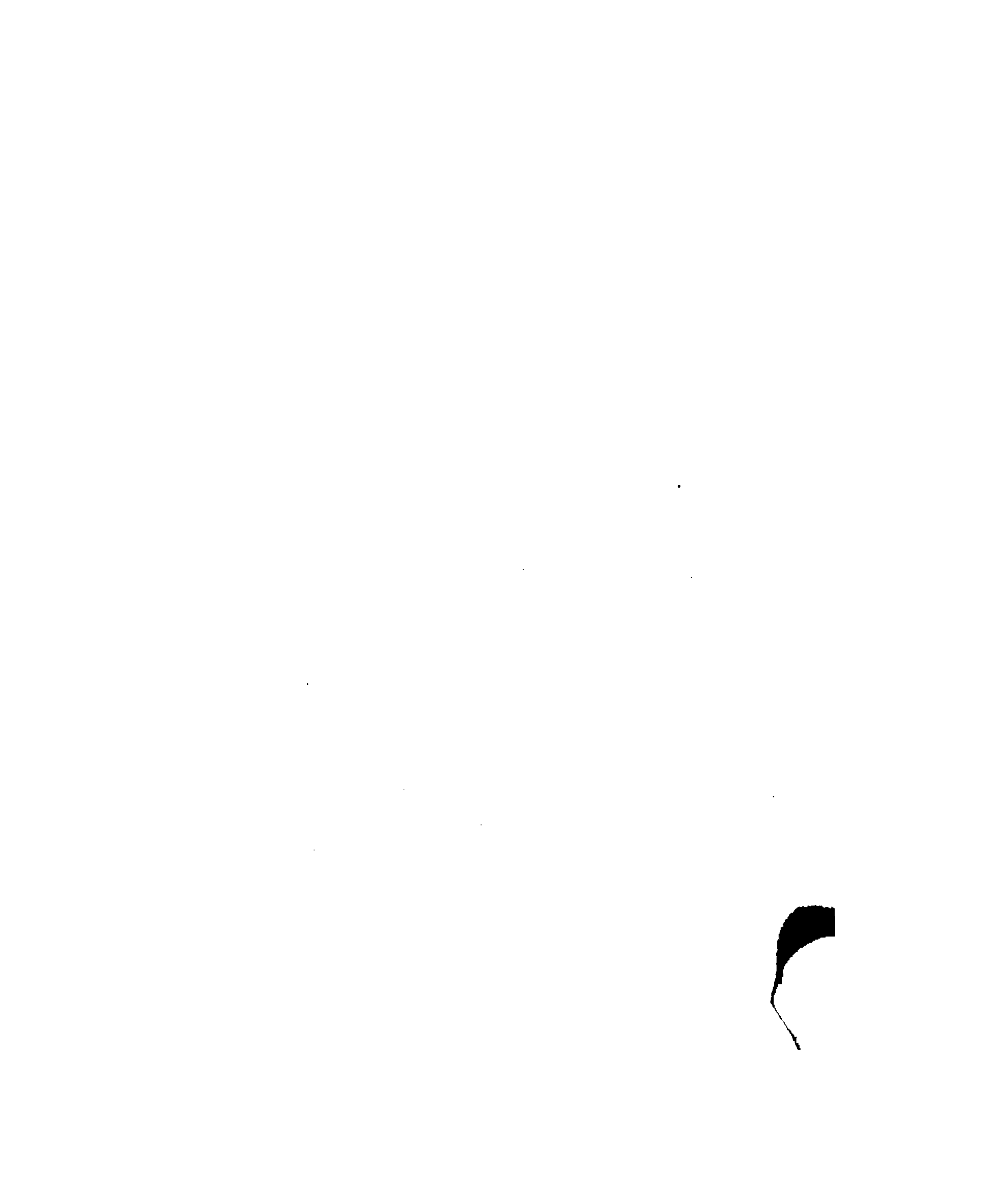






1937/50/567







MARCEL PRÉVOST

Le
Jardin secret



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII



à Monsieur

Le Marquis Costa de Beaurega

Hommage de respectueuse sympath

Le Jardin secret

Marcel Prévost

DU MÊME AUTEUR

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 volume.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 volume. . .	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

LETTRES DE FEMMES. 1 volume petit in-8° illustré par Gerbault	4 »
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 volume in-32, illustré par Myrbach *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. 1 volume in-32 illustré par Paul Chabas *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte *(Petite Bibliothèque littéraire)*.	6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MARCEL PRÉVOST

Le
Jardin secret



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
M DCCC XCVII

PQ 2383
P6 J3

A CAMILLE VERGNIOL

en témoignage d'une longue et fidèle amitié

Le titre de ce livre avait déjà été emprunté au *Cantique des Cantiques* par M. Henri Rouger, pour un volume de poésies paru à la librairie Lemerre.

A. L.



Le Jardin secret

I

Mars 1896.

SEULE à la maison, le soir, pour la première fois depuis treize ans que je suis mariée. Et me voilà tout en désarroi, de ma solitude. Encore, jusqu'à ce que ma petite Yvonne se mît au lit, sa mobilité, son bavardage me divertissaient. Des réflexions si drôlement sérieuses lui poussent, à cette gamine de

onze ans, sur le voyage de son père, sur la mort subite de son oncle Debize, sur l'héritage que Jean est allé recueillir!... Comme ce génie d'enfant est tourné déjà aux projets pratiques, aux rêves du confortable, à l'argent! Quand j'avais son âge, tout cela ne m'inquiétait guère. L'âme des mères ne se reconnaît pas dans le miroir décevant de ces petites âmes.

Yvonne couchée, Ursule est venue me demander, de cette mine hostile qui m'effrayait tant autrefois, et à laquelle je me suis résignée à la longue, pas habituée :

— Madame n'a plus besoin de moi?

Elle dit ordinairement « Monsieur... », car, compatriote et ancienne servante de mon mari, elle est demeurée ici sa domestique plutôt que la mienne.

— Non, Ursule; merci...

Elle m'a jeté un regard qui signifiait, il me semble : « Tâchez de bien vous tenir en l'absence de mon maître; je reste et je veille... » Puis elle est sortie sans me saluer. Tant que j'ai entendu

traîner son pas dans l'appartement, j'ai souffert de ce voisinage ennemi. J'ai *vu,* à travers les murailles, rôder le fantôme de la haute vieille fille, maigre avec de gros os, gardant sur sa peau dure, après vingt ans de Paris, l'embrasement de soleil des paysannes... Puis les bruits de l'office et de l'antichambre se sont éteints. Dix heures... La rue du Colisée est silencieuse, comme la maison : elle ne se ranimera un peu qu'après minuit, — quand les voitures reviendront des théâtres.

Cette heure nous trouve d'habitude, mon mari et moi, jouant au bezigue, lisant ou causant, dans la pièce oblongue que nous appelons avec emphase « le cabinet de travail de Monsieur »... Autour de moi, voici le décor de tous les soirs : le pesant bureau d'acajou avec l'encrier, les plumes, quelques dossiers apportés du *Crédit Commercial;* — le siège d'acajou pareil, le casier à cartons que surmonte un plâtre de Démosthène tout patiné par la poussière; l'autre fauteuil, si laid et si confortable, en molesquine verte capitonnée; quelques chaises cannées... c'est tout le

mobilier. La garniture de cheminée est en marbre noir relevé de bronze; deux cadres au mur, Mazarin et Richelieu, de Paul Delaroche. On a installé, comme chaque soir, la table à jeu près du bureau... La lampe est posée dessus; elle éclaire vivement sous l'abat-jour un rond de tapis vert et laisse dans une pénombre dense tous ces meubles amis, que je ne distingue pas, que je devine, — si vulgaires, si médiocres, et qui pourtant sont le foyer, devenus à la longue un peu de nous-mêmes... Comme le feu de bois et de briquettes dardait trop de chaleur, j'ai fait ouvrir la double porte qui donne sur la chambre à coucher, — *notre* chambre toujours après treize ans! Au fond de cette grande pièce obscure, j'aperçois un reflet adouci : celui de la veilleuse qui toute la nuit brûle dans la chambre voisine, où dort Yvonne.

Silhouette des meubles, profil des tentures, clarté des lumières qu'on allume chaque soir au même endroit, chuchotement de la pendule et respiration de la lampe, c'est, alentour, les petites choses et les petits bruits familiers qui m'en-

vironnent, comme chaque soir! Pourquoi, ce soir, ne me versent-ils pas le calme habituel, l'habituel contentement d'exister? C'est que je suis seule, ce soir, chez moi, pour la première fois après treize ans de mariage. La solitude inaccoutumée me point d'une étrange angoisse. Je n'ai pas peur, mon Dieu! Mais combien il me manque de mon assurance ordinaire! Il me manque mon compagnon : et, par son absence, on dirait que des événements confus se préparent, qui ne me seraient pas redoutables s'il était là; des événements dont il n'aurait même pas à me défendre, qui *n'oseraient* ni frapper, ni menacer. J'ai peur de quelque chose que je ne saurais dire, sur le point d'arriver, dans ce silencieux isolement. Je raisonne; je me gourmande : « Voyons! soyons calme! La journée est finie; il ne peut rien, rien survenir désormais jusqu'à demain matin. Et demain, quand il fera jour de nouveau, je n'aurai plus peur... » Mais j'ai beau faire, l'inquiétude s'insinue subtilement dans tout le réseau de mes nerfs. Elle s'exhale précisément des choses qui

m'entourent et d'habitude me rassurent, de ma maison, de ces meubles traîtres d'où il me semble, sans que je puisse fixer un sens à cette pensée, que la destinée méchante me guette, parce que je suis seule.

De minute en minute, le malaise de cette attente de l'inconnu s'est fait plus intolérable. J'ai pensé à me coucher, à dormir... La lampe à la main, j'ai quitté le cabinet de mon mari, j'ai traversé d'un bout à l'autre notre grande chambre dont l'air m'a rafraîchi les joues. Mais la vue de ce lit large et vide, où j'allais subir seule le toucher des draps froids, m'a ôté mon envie. La chambre n'est plus la même, elle m'effraie, elle aussi... Que faire? que faire? Monter au sixième, réveiller Ursule dans sa mansarde pour la faire coucher auprès de mon lit? Non, ce serait pire. Cette fille ne m'aime point. Je ne la sens pas mon alliée : maintenant que Jean n'est plus là, sa présence m'inquiète comme aux premiers temps de notre mariage... Alors, j'ai marché

jusqu'au seuil de la chambre d'Yvonne. Appuyée au chambranle de la porte, j'ai écouté, quelque temps, le bruit de son haleine délicate, rythmée par le sommeil : et cela me reposait, me calmait, de sentir si proche de moi respirer et vivre ce petit être mien. J'ai pu regagner, moins nerveuse, le cabinet de mon mari; j'ai tenté de poursuivre un roman commencé la veille. Seuls, mes yeux lisaient; ma pensée, loin des pages, vagabondait.

Ainsi je ne puis même plus lire quand Jean n'est pas auprès de moi! Et, de fait, je ne lis guère que le soir, lorsqu'il est assis sur le fauteuil de molesquine, ou, plus tard, dans notre lit, couchés côte à côte. Les heures du jour qu'il passe loin de moi, ses heures de bureau au Crédit Commercial, je les occupe par des sorties, des emplettes, le rangement de la maison. Sans cela, je mourrais d'ennui. Bien réellement, je suis la *moitié* de mon mari. Je n'ai plus, lui parti, qu'une moitié de vie. Voilà ce que je constate ce soir, d'ailleurs sans déplaisir... Comme le mariage nous trans-

forme, recrée notre caractère, mon Dieu! Jeune fille, j'ai tant goûté la solitude; la « Marthe d'autrefois » savait l'animer si bien par la pensée personnelle intense, par le travail, par la lecture, par le rêve!

Vraiment, ce soir, je suis un peu grise... D'inquiétude, un peu, et aussi de pensée, dont j'étais désaccoutumée. Pendant la minute où j'ai cessé d'écrire, je viens de revivre, d'*être* la Marthe d'autrefois, d'avant le mariage. L'évocation fut précise, brève, hors du temps, comme dans certains songes : en une minute a tenu tout le passé. Premiers souvenirs : le soleil, le parler gascon autour de mon enfance... La gare d'Agen avec le grésillement des sonneries, l'appel des sifflets, le tonnerre des trains sur les plaques... Une date : la nuit où pour la première fois, assise à la table couverte d'une toile cirée brune, j'ai connu l'approche de la destinée quand, à ma mère déjà vieille et à moi, presque enfant, mon père avouait... Puis Paris, l'école de la rue Jacob, ma camarade

Schrœder... Les horribles journées de leçons au cachet... Mme Garnier... Les Lancrey... Delsarte... l'ardente saison où mon cœur, mon esprit ont vécu double... Est-ce moi? est-ce moi, la tranquille bourgeoise d'aujourd'hui, qui fus cette jeune fille brave et volontaire, ardente à connaître et à vivre, indocile à la morale écrite et singulièrement respectueuse de sa propre conscience, dévorée d'ambitions puériles, et courageuse, malgré tout, contre les misères de la réalité ? De son courage, de ses révoltes, de ses ardeurs, je ne sens rien subsister aujourd'hui. L'autre Marthe, antérieure au mariage, est-elle morte en moi ?

Morte, peut-être. Du moins plongée, depuis treize ans, dans un sommeil de Belle au bois dormant. Le mariage a aboli ma personnalité, sans effort, sans lutte. Il faut l'incident d'aujourd'hui, extraordinaire dans notre monotonie,— l'absence de mon mari qui durera plusieurs jours et plusieurs nuits, — pour me faire penser que j'ai été, jeune fille, à peu près le contraire de ce que je suis aujourd'hui. Il faut le malaise de ma solitude inac-

coutumée. L'ancienne Marthe, comme si elle eût guetté le départ de Jean, profite de mon vide et de mon énervement pour sortir de son château d'oubli et se rappeler à moi.

Une région confuse, où ma pensée ne pénètre jamais, me sollicite ce soir avec un attrait un peu pervers, comme si, loin de mon mari, je pouvais m'y complaire, m'y réfugier sans danger de surprise. C'est absurde, car, même auprès de Jean, je suis libre de rêver et d'agir à ma fantaisie. Mais, auprès de Jean, cette envie ne m'effleure même pas. Et je viens de faire une chose que j'eusse pu faire cent fois, — que j'ai toujours remise, par une sorte de pacte avec moi-même. Je suis retournée dans la chambre; j'ai pris, au fond de la boîte à gants qui les recèle depuis mon mariage, les six petits livres manuscrits où ma fiévreuse activité de jeune fille notait à peu près chaque journée, et je me suis mise à les feuilleter, me donnant pour excuse qu'il fallait à tout prix me distraire. Cette lecture m'a effectivement distraite au point de chasser toute peur nerveuse et toute

envie de sommeil. Seulement je n'y ai pas gagné le calme, au contraire!

Six cahiers de dimensions inégales, tous différents par le cartonnage et le papier, selon le hasard des époques où ils furent achetés. Journal habituel de la jeune fille? Non, vrai. Cela n'y ressemble guère. Pas de littérature de pensionnat, pas d'histoires de toquades, pas de réflexions puériles. Ce qui me frappe, au contraire, en le relisant, c'est la personnalité dont il témoigne, — nette et forte, la personnalité *violente*.

Est-ce moi? est-ce moi qui ai noté cela? Des élans de sentiment, des soubresauts physiques, des révoltes d'ambition, le besoin de la fortune, le goût de la célébrité. Comme cela paraît comique aujourd'hui à Mme Jean Lecoudrier, femme du chef des titres au Crédit Commercial! Or, voilà ce que j'écrivais, étant élève à l'école de la rue Jacob (il n'y a que quinze ans!) :

« Résolution de dompter l'avenir. Je veux des

sensations. Je veux tout connaître. Je suis aujourd'hui pauvre, isolée, orpheline, et pis qu'orpheline, hélas! Pourtant je goûte la vie, je l'aime, je la veux. Je sens bien que je dompterai l'avenir... »

Ailleurs, toujours écrit à l'école :

« Idée d'un roman sentimental et romanesque, comme *Mauprat*... »

Comme *Mauprat!* Rien que cela! Aucune frontière ne m'arrêtait. Plus loin la trace d'inquiétudes physiques, sinon d'amour :

« Rencontré tantôt en sortant de l'école, devant Saint-Germain-des-Prés, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, brun, genre Midi. Il a de beaux yeux noirs, des sourcils très fournis, peu de moustache. Il est bien mis, élégant sans pose, évidemment fils de famille. Il me regarde obstinément; son regard dit : « Je vous trouve belle, « je vous désire... » Si j'avais voulu, pourtant!

il ne tenait qu'à moi... Soyons franche, *cela* ne m'eût point déplu, à condition que l'instant d'après ce fût oublié, effacé, aboli, *pas arrivé.* »

Encore plus loin, je recueille cette phrase qui surprend mon épaisse indifférence, ma simplicité bourgeoise d'aujourd'hui, et qui pourtant, c'est certain, fut écrite, il y a quinze ans, en parfaite sincérité :

« Si Beethoven et Fichte n'avaient pas existé, je ne serais pas la femme que je suis. Je les *aime,* entre tous. Ce sont mes pères. »

Beethoven!... Le piano, fermé depuis mon mariage, ne s'ouvre plus que pour enseigner à Yvonne les exercices de Lecarpentier, tout au plus les valses de Marcailhou! Quant à Fichte, il ne me reste à présent, de sa doctrine tant méditée, que quelques noms dans la mémoire, dont je ne sais plus bien le sens : le *moi...* les *choses en soi...* le *choc du moi... Anstoss...*

Le trait le plus original des « petits cahiers », c'est une application imprévue des notations pédagogiques à mon intelligence, à ma moralité, cotées chaque semaine, par moi-même, comme des devoirs d'élève. Progrès intellectuel, tant; moralité, tant; deux chiffres dont la moyenne s'appelait : la vraie valeur de mon Moi!... O pédantisme puéril et touchant! Et pourtant, cette note de *moralité,* sévèrement appliquée à soi-même par un être dont les mœurs étaient, en somme, irréprochables, prouve un respect de la conscience intime qui rachète, à mes yeux d'aujourd'hui, bien des sottises écrites sur ces pages, et leur ton de suffisance. Insensible alors aux suggestions religieuses, presque révoltée contre les convenances, j'étais capable d'agir ou de m'abstenir sur la seule injonction de ma conscience, indépendamment de toute idée de sanction, par la vue claire de ce qui était bien, de ce qui devait faire de moi un être logiquement supérieur. Encore une faculté qui m'a passé. Je ne suis, aujourd'hui, ni pire ni meilleure : mais ma

conscience dort. Le bien et le mal me sont indiqués par la morale ambiante, par les convenances, auxquelles j'obéis.

Pauvre petite élève de la rue Jacob, — pauvre « Marthe d'autrefois », — humble institutrice griffonnant ses rêves sur des cahiers secrets, après de rudes journées de travail! Aujourd'hui je la juge pédante et dérisoire. Je me moque d'elle; je la condamne, et pourtant, au fond, il me semble que je l'envie un peu. Hélas! j'envie d'abord sa grâce juvénile, qui s'évoque tout à coup. Telle que j'étais au moment où j'écrivais ces folies, je me revois. La taille un peu courte, mais mince; la figure régulière, assez large, le nez parfait, les yeux gris foncé, les cheveux d'un ton châtain point rare, mais merveilleusement abondants... Quant aux mains et aux pieds, ils étaient, ils sont demeurés de la petitesse et de la forme la plus aristocratique — la fille d'un chef de gare! Je crois bien que je n'étais guère coquette, et que je m'habillais assez mal... Je remettais le souci d'élégance, avec une confiance étrange, au temps de

la richesse et de la célébrité, *qui viendraient à coup sûr !...*

Richesse, élégance, célébrité ne sont point venues... et les jours, un à un, ont usé un peu de ma fraîcheur, de ma grâce, de ma beauté de vingt ans. Je ne saurais dire précisément ce qu'ils m'ont ôté, ni quelles marques visibles de vieillissement ils m'ont imprimées : et pourtant, j'ai vieilli d'un jour par jour, et cela se voit. Les prunelles sont moins vives, leurs reflets ne se transmuent point sans cesse, comme à vingt ans... Mêmes traits; seulement un léger empâtement intérieur suffit à en altérer les lignes, à les dévier de façon imperceptible, — et ce modelé plus flou du visage, c'est quinze ans de plus. Le grain de la peau, plus rude, plus inégal, ne brille plus de son lustre printanier. La taille a épaissi, tout en restant mince; la gorge est devenue lourde pour la hauteur du buste. Les cheveux, dont pas un cependant ne grisonne, sont une substance moins souple, moins moirée, moins vivante.

Et mon esprit pareillement a vieilli d'un jour

par jour... Il s'est épaissi comme ma taille; comme mes joues, mes yeux et mes tresses, il a perdu son éclatante vigueur. J'ai abdiqué la pensée personnelle. Peu à peu, je me suis accordée avec une autre pensée voisine de la mienne. Les idées qui constituaient notre apport intellectuel, nous les avons tout naturellement mises en commun, mon mari et moi; maintenant, nous n'avons plus d'échange à faire; je crois que nous pensons à peu près les mêmes choses, en même temps. Signe manifeste de mon abdication : je ne rédige plus le testament de mes idées. Déjà, jeune fille, au temps où je vivais encore par la réflexion et par le rêve, tout ralentissement de mon activité intellectuelle se marquait par des vides dans mon journal, — car, semble-t-il, ma pensée intime ne s'exprime aisément qu'au fil de la plume... comme ce soir, où, tout naturellement, la solitude m'ayant refait des songes, je me reprends à écrire sur les pages blanches du dernier « petit cahier » ! — Depuis le mariage, mes cahiers restaient oubliés : je n'y ai pas ajouté une ligne. C'est qu'en vérité,

depuis mon mariage, je n'ai plus de pensée personnelle.

Ainsi, une tranquille bourgeoise silencieuse, qui ne lit guère, qui pense peu, qui ne demande au lendemain rien de nouveau : voilà ce qu'est devenue insensiblement, sans choc et sans souffrance, la petite pédante alerte, ambitieuse et vibrante que je fus !

Qu'importe, si je suis heureuse? Je n'avais pas prévu mon bonheur tel qu'il est : est-il moins du bonheur? Posséder, près de soi, un être plus fort à qui l'on dit tout, de qui l'on sait tout, qui a les mêmes habitudes, use des mêmes objets, dont les intérêts et les soucis sont identiques, dont l'affection est éprouvée par de longues années de communion, — ce n'est pas le bonheur tel que je l'avais rêvé, mais c'est, je crois, le bonheur qu'il me fallait. La destinée miséricordieuse a corrigé mes désirs en les adaptant aux nécessités de la vie. J'avais cru être une femme supérieure, j'avais rêvé la célébrité : si ces rêves n'eussent pas été

simple fumée, la seule magie des événements leur eût créé un corps. Il a suffi du mariage pour les dissiper. Le mariage tamise les ambitions de la jeune fille à travers le crible des réalités. Je me croyais ambitieuse et artiste : je me trompais. Au fond, je n'étais qu'une petite âme de bourgeoise moins éprise d'art et d'action que des types d'artistes et d'héroïnes.

Aujourd'hui, j'ai trente-sept ans : plus de la moitié de ma vie est accomplie. Que toute ma vie passée n'ait pas été pareille aux treize dernières années, je ne le regrette pas. Mais j'aime ces treize années paisibles et je souhaite que celles qui me restent à vivre leur ressemblent. Il ne me déplaît pas d'avoir connu, jeune fille, les vastes rêves, d'avoir senti la morsure des grandes douleurs; mais un avenir m'épouvanterait, qui dût recommencer cette ère troublée. J'ai peur du mouvement et de la souffrance. Je veux mon bonheur dépourvu d'incidents. Par-dessus tout, je goûte la sécurité. Plus d'agitation, donc plus de déboires. Revivre les heures qui sont inscrites aux dernières pages

de mon journal de jeune fille, oh! non... Je ne le veux plus. J'ai perdu l'envie et surtout la force des émotions. (Preuve, il y a trois ans, L..., et ma longue maladie, après!) Je ne supporterais plus la lutte. Voici que la simple solitude, sans aucun danger, sans aucune menace, excède mes forces. Voici que mes nerfs me travaillent, et que je perds la maîtrise habituelle de moi au point de griffonner, sur le dernier « petit cahier », ces vaines divagations, excusables à vingt ans, mais qui, aujourd'hui, ne riment à rien. Oh! non, plus de solitude. Pour être deux, j'abdique volontiers ma part de vie personnelle. N'éprouvé-je pas déjà un léger remords, et la peur d'une punition du sort, pour cette conversation secrète avec moi-même, à l'écart, à l'insu de Jean?... Je vais lui écrire qu'il revienne vite, qu'il ne me laisse plus seule en tête-à-tête avec « l'autre Marthe ». Qu'il revienne, mon mari, mon compagnon, qu'il pense, qu'il marche, qu'il parle près de moi. Je veux recommencer les douces heures neutres, où je n'espère rien parce que rien, je le sais, ne peut

s'y glisser de nouveau. La présence de Jean anesthésie, pour ainsi dire, tout un coin de moi, et c'est le coin par où l'on est nerveux et par où l'on souffre...

Oh! le charme de se raconter toute à un autre, sans avoir, en somme, rien à raconter, mais pour le plaisir de parler à l'oreille amie et de provoquer les répliques d'une voix amie!... Lui, les modestes incidents du bureau, ce que lui ont dit ses collègues, le paletot qu'avait en partant pour le Bois Mme Lucien Herrscher, les aventures féminines d'Henri Herrscher. Moi, les propos drôles d'Yvonne, les notes prises au cours, les rencontres ou les visites de la journée, les secrets de la confection de mes chapeaux et de mes chemisettes... Se connaître à fond, et pourtant avoir le besoin de dire à l'autre, une fois de plus, ce que, d'avance, on sait qu'il sait! Certes, je jouissais de tout cela: ma courte solitude aura pourtant eu cet effet de m'enseigner le prix inestimable de ma médiocrité. J'ai découvert, ce soir, les vraies sources de mon bonheur conjugal : c'est justement la certi-

tude que *rien* n'arrivera, et, près de moi, la présence, même immobile et muette, d'un être sur qui je me repose avec une absolue conf...

Une heure du matin.

Il s'est passé ceci :

Au moment où j'écrivais le mot resté inachevé, mes yeux qui, depuis quelque temps, étaient attirés inconsciemment par un certain point brillant, se fixèrent enfin sur le tiroir de gauche du bureau de mon mari. Ce tiroir semblait fermé, mais la clef demeurait dans la serrure, avec l'anneau contourné à initiales, d'où

pendait une autre clef, — celle de l'appartement. Tout en écrivant, j'avais subi la suggestion attractive de cette courbe d'acier lumineuse, qui sollicitait mon regard en gênant ma pensée. Quand mes yeux *virent* réellement les clefs, la possibilité de continuer à écrire cessa. Un grand soupir me souleva toute. Je ne savais pas encore de quoi je souffrais, pourtant je sentais que l'accident redouté allait se produire, qu'il se produisait. « Mais qu'est-ce que j'ai ? » murmurai-je, envahie par une sorte de vertige. Des souvenirs confus sur l'hypnotisme par les points brillants refluaient obstinément dans mon cerveau, qui n'en voulait pas, qui les rejetait comme des obstacles à d'autres pensées plus nécessaires. Ce fut très douloureux ; une sensation de migraine excessive, subite, localisée sur la tempe gauche. Peu à peu la brûlure s'atténua ; mais, quand elle fut tout à fait calmée, je ne pus pas, pour cela, détacher mes yeux du tiroir et des clefs. Alors, je voulus forcer ma pensée à être simple en la contraignant à des formules simples. « Tiens ! mon

mari a oublié ses clefs... Pourvu qu'il n'en ait pas besoin... » Puis : « Il n'y a dans l'anneau que la clef du tiroir et celle de l'appartement. Jean n'en aura pas besoin en voyage. » Enfin, je touchai cet anneau, timidement, presque malgré moi : frais attouchement qui élargit son onde froide jusqu'à mon cœur. Mes doigts se plurent, pendant quelques secondes, à palper ces clefs sans les retirer de la serrure. En me penchant un peu, je vis que le tiroir n'était pas exactement fermé. J'approchai la lampe : l'entre-bâillement était trop étroit pour qu'on pût rien distinguer. Je ne m'avouais pas encore l'envie qui me tourmentait d'ouvrir ce tiroir et de l'inspecter ; seulement, déjà, je luttais...

Je quittai violemment ma place, j'allai m'installer dans le fauteuil de molesquine, mon roman à la main. Mais je ne voyais pas les lignes : les clefs me regardaient toujours avec les prunelles d'acier qu'y allumaient les reflets de la lampe. Je commençai à pressentir bien nettement que je retournerais m'asseoir devant ce bureau, que je prendrais de nouveau la clef et que je tirerais le tiroir,

puis que j'en examinerais le contenu. Par la satisfaction de cette envie, je me donnerais le repos. Cependant des tremblements intérieurs me secouaient, comme si mon cœur, mes nerfs, mon cerveau eussent été mus par une sonnerie électrique.

« Mon Dieu, que j'ai mal aux nerfs... »

Je prononçai cette parole tout haut dans le silence; elle me fit peur, comme émise par une autre voix, derrière moi. Un affreux découragement m'enveloppa soudain. J'eus envie de pleurer comme un petit enfant qu'on a laissé seul, et que son isolement, son impuissance accableraient. Ma force morale ne suffisait plus à me redresser, à m'interdire ce que je ne voulais pas faire, ce que je n'avais pas le droit de faire. Pour me décider à cet acte reconnu coupable, j'ai eu pourtant besoin de me mentir deux fois. Je me suis dit : « Si je laisse ces clefs où elles sont, les domestiques les trouveront demain, fouilleront dans le tiroir qui peut-être contient des papiers importants ou de l'argent. »

Puis, quand, de nouveau assise devant le bureau, j'ai eu la main sur la clef, comme un der-

nier mouvement d'honnêteté me portait à ferm le tiroir, à ôter les clefs et à les sceller da une enveloppe, je l'ai bridé par ce sophisme : « suis bien certaine que je ne trouverai rien dedans qui ne me puisse être montré, qui tourne à ma confusion et ne me prouve que dois pleine confiance à mon mari. »

J'ai donc ouvert.

Et aussitôt l'hésitation, le scrupule furent b layés par le souffle d'une passion plus forte. (plutôt l'intérêt de ce que je vis fut si souverain, q pendant cette première fièvre de recherches, tou passion fut retenue, maîtrisée provisoirement p le seul vouloir de voir encore, de savoir plus.

Le tiroir était en assez bon ordre. J'aperçus premier regard un gros portefeuille noir tc bourré de papiers ; un autre, évidemment façon par une main féminine, d'une vieille étoffe p ou moins adroitement travaillée, ornée de g lons ; des photographies nouées ensemble par anneau de caoutchouc, un classe-valeurs à soufl fermé à clef. Sous ces objets que je soulevai,

cachait un mouchoir de femme plié avec soin. Instinctivement je le portai à mes narines : mais il n'y restait plus (sans doute il était là depuis longtemps) que l'odeur sans nom des objets conservés entre du cuir et du bois. Dans le fond du tiroir, un bouquet de violettes artificielles et un petit livre relié tout en peau brune mouchetée, d'apparence ancienne; un paquet de factures dans une enveloppe entoilée : c'est tout ce que me montra le premier coup d'œil.

Avec une hâte corrigée par une prudence extrême à remettre à mesure les documents en leur ordre, je commençai l'inventaire... Un quart d'heure après, j'avais tout lu et tout vu, et ce que j'avais vu et lu s'était imprimé dans ma mémoire si net et si profond, que j'aurais pu en témoigner devant la justice sous la foi du serment.

Cette invasion brusque de faits et d'idées imprévus, qui n'avaient pas à l'avance de place dans mon cerveau, et qui venaient d'y entrer néanmoins de force et si vite, fut cause, je crois, que tout de suite après je fus folle pendant plusieurs

minutes, folle ou ivre : enfin, les idées en déroute, les tempes battantes, souffrant horriblement et ne pouvant pas crier. Je crois aussi que j'ai perdu le sentiment, que je suis morte un peu de temps... Quand, comment je me suis réveillée, je l'ignore ; la conscience de vivre me revint à un moment où je recommençais, en somnambule, l'inventaire du tiroir, avec des doigts douloureux, tremblants, des yeux qui ne voyaient plus clair et une pensée indécise... Peu à peu, les doigts, les yeux, la pensée se raffermirent ; tout reprit les caractères de la certitude. Même ma sérénité lucide, — qui ne s'est plus démentie de la nuit, — mon calme de juge d'instruction, après l'horrible crise de défaillance et de désespoir, m'étonnent, m'effraient. Me voilà assise à cette table, tout contre ce tiroir où j'ai trouvé la preuve que je suis la plus malheureuse des femmes, et froidement, tout remis en ordre, j'écris, je dresse le bilan de mes découvertes... Et je me rappelle qu'une fois en ma vie déjà, après une grande catastrophe, je fus affreusement lucide et calme, comme aujourd'hui...



Voici, d'abord, les preuves de la trahison, de l'amour volé, de l'adultère; ce sont :

Le mouchoir;

Le bouquet de violettes artificielles (elles ne sont pas très anciennes; on ne les faisait pas ainsi il y a seulement cinq ou six ans; elles doivent avoir orné un chapeau de femme, ou plutôt une de ces fraises d'été en mousseline de soie, que quelques femmes continuent à porter);

Un billet de chemin de fer, le ticket de retour d'un voyage à Orléans... Pas d'allusion à cette ville, dans tout le reste. D'ailleurs, mon mari ne m'a pas avoué de voyage à Orléans, où nous ne connaissons personne... Néanmoins, je comprends ce que veut dire le billet : il veut dire l'escapade à deux, une chambre de rencontre dans une ville de province où M. et Mme X... sont descendus et ont passé la journée au lit... Saleté!

J'ai ouvert le classe-valeurs à soufflet avec une petite clef laissée dans le tiroir. Il contient des

titres au porteur; des obligations foncières et communales; de la rente russe; en tout pour une trentaine de mille francs. Les coupons sont soigneusement détachés jusqu'au dernier échu. Trente mille francs dans un ménage comme le nôtre, c'est une grosse somme. Or, *je n'ai jamais su,* jusqu'à présent, que cet argent fût à nous. Mon mari l'a dissimulé au contrat, s'il le possédait déjà; ou bien il se l'est procuré depuis à mon insu. Sans doute, sur cette petite fortune extra-conjugale, il paye les voyages à Orléans, les mousselines, les fleurs, et aussi les factures inavouées qu'il conserve. De celles-ci, je trouve d'autre part toute une liasse, acquittée. Notes de bijoutier : entre autres articles, avec une régularité parfaite, le premier janvier, et le 20 juillet (sainte Marguerite) il y a un achat, un cadeau modeste, mais enfin à peu près égal à ceux que je reçois de mon mari pour ma fête et pour le premier jour de l'an. Cette habitude dure de l'année 1890 à l'année 1895. Il n'y a aucune facture pour 1896 (mais peut-être ne sont-elles soldées qu'en fin

d'année), ni antérieure à 1889 (mais peut-être les précédentes ont-elles été détruites, jugées inutiles à conserver si longtemps?). Autre facture acquittée : le mobilier d'un appartement (deux pièces), le numéro et la rue n'y figurent pas; mais l'adresse du tapissier marquée au timbre mobile est sur la facture (15, rue Mogador). Donc, en 1890, mon mari a meublé un appartement. Pour la dame d'Orléans, du mouchoir, des violettes? Ou bien tout cela signifie-t-il des intrigues distinctes, trois, quatre femmes différentes avec lesquelles il me trompe?

J'ai examiné les photographies. Il y en a onze, dont cinq sont des portraits d'actrices connues, qu'on peut se procurer partout. Une autre est une chose infâme, une image de débauche. (Le petit livre relié est du même genre : voilà un goût de mon mari que je ne soupçonnais pas, par exemple!) Une photographie de bébé, garçon ou fille, plutôt fille, où j'ai cru découvrir une ressemblance aux traits de mon mari. Derrière, cette date : 8 novembre 1869. Où est cette enfant, aujourd'hui?

Vivante! Morte! Oh! je voudrais, je voudrais savoir... Deux autres portraits d'une même femme très, très jolie (mais combien de femmes laides ont de jolis portraits!). Celle-ci est une blonde mince, d'extérieur sentimental... probablement la gredine à l'usage de qui l'on acheta le petit livre et l'image impure. Les deux derniers portraits sont jaunis par le temps. Ils représentent une très jeune fille (robe courte) et une femme d'une quarantaine d'années. Sur la photographie de la jeune fille deux mots sont écrits : « *Remember!* » LAURETTE.

Outre ces documents, il y a les lettres contenues dans les deux portefeuilles. Ces lettres, je les ai lues une à une, après m'être bien repu les yeux des portraits. Elles sont plus de cinquante. Je pouvais espérer que j'apprendrais là, en détail, toutes les liaisons de mon mari. Mais ses correspondantes ont de la prudence, ou bien Jean prend soin de détruire les billets d'une précision compromettante. Aucune adresse, aucune signature complète. Jamais non plus de lettres

datées, du moins jamais avec précision. Des noms de jours : jeudi, samedi, sans quantième. Beaucoup de billets en apparence insignifiants, évidemment gardés parce qu'ils précisent un souvenir : « *Rien de toi depuis samedi, que faire ? Dois-je attendre encore ?...* » Signé d'une initiale : M... — Ou d'autres trop clairs, mais toujours pas signés : « *Entendu, serai rue R à 2 h. Un bec.* L. » Une liasse plus intéressante est nouée avec une ficelle rouge apportée du Crédit Commercial... Elle renferme toute l'histoire d'une liaison. La correspondance se suit depuis 1889 (on parle de l'Exposition) jusqu'à un certain 9 février, qui doit être de l'année suivante. Les premières lettres commencent par des « Monsieur », et les dernières par « Mon chéri » ou « M'aimé... », ce qui est bien sot et prétentieux.

Voici la première :

« *Monsieur, votre télégramme me trouve indécise, et achève de me troubler. Pourquoi ne pas en rester au souvenir de cette charmante rencontre ? Je*

ne puis rien vous donner de moi, vous le savez... Oubliez-moi, ou du moins ne cherchez pas à me revoir. Je vous assure qu'il m'en coûte de vous écrire si raisonnablement. Je veux que vous me répondiez (même adresse). Vous me direz bien que vous ne m'en voulez pas et que nous resterons, malgré tout, bons amis.

« GABRIELLE DE P... »

Gabrielle de P...? Noblesse de salon ou noblesse de trottoir? Une aventurière, probablement, car les affaires marchent vite et quinze jours après on est aux souvenirs amoureux :

« *Je ne puis détacher mon rêve de ce qui s'est passé. C'est pour moi un perpétuel étonnement que* cela *soit arrivé. Oh! que je souffrirais si vous croyiez parce que* cela a été *que je suis une femme facile... Si vous saviez comme j'ai honte, vous auriez pitié de moi et vous me rendriez toute l'estime que l'homme refuse ordinairement à la femme dont il vient de triompher.* »

Dire que c'est à mon mari que ces choses sont écrites, et depuis le mariage!

Bientôt les lettres deviennent passionnées, remplies de détails précis, d'allusions voluptueuses :

« *Oui, puisque tu veux que je te l'écrive, je t'aime pour ta bouche, pour tes caresses qui me rendent folle. Moi qui me croyais si calme et si forte, tu me laisses en proie à des pensées qui me harcèlent et où je finis par me complaire. Tu m'as fait pour toi, pour toi seul, une âme et des sens nouveaux. Es-tu content?...* »

S'il ne fut pas content, il avait trop d'exigence, vraiment!... Pourtant, il y a mieux dans la correspondance de Mme de P..., d'autres lettres plus explicites, plus caractéristiques : évidemment ce fut un ragoût pour eux, au bout de leur liaison, de s'écrire les choses secrètes que l'amour ose à peine balbutier, les portes verrouillées et la lampe éteinte. J'ai lu; j'ai bu toute cette liqueur de volupté infâme, et c'était si brûlant (surtout quand



je pensais que ce fut pour mon mari!) que tout moi en a tressailli et que je me suis surprise à ne savoir plus si je lisais par libertinage ou par jalousie. A lui, à lui qui le soir dormait sur mon cœur, on a écrit cela! Il recevait ces lettres ici, où vivent sa femme et sa fille! En se couchant près de moi il y pensait; il y pensait peut-être quand il faisait pour moi les gestes de l'amour! Il les recommençait avec moi, restituant le mirage de l'adultère! Quand je songe que ce fut ainsi, *certainement*, j'ai honte d'avoir servi d'instrument à cette ignominie : je vomis avec horreur tout ce qui est sensations dans le mariage, qui le ravale par tant de côtés aux impudicités de la courtisane avec son amant. Quoi que nous fassions, après tout, nous livrons nos corps de la même manière, et la même loi brutale nous fait tressaillir et donner le sursaut du plaisir. Pouah!... Je voudrais être une religieuse ou une infirme, et ne jamais avoir appartenu à un homme!

Toutes les banales idées de vengeance, *les idées*

apprises, se sont d'abord heurtées dans ma tête. Tromper Jean, moi aussi?... Ce serait facile... aujourd'hui même, si je voulais : Henri Herrscher... Ou bien la vengeance tragique : le vitriol... le revolver... Puis, vite dégoûtée de toute cette vulgarité romanesque, j'ai senti s'approfondir et se préciser mon chagrin. J'ai eu quelque surprise à me trouver si jalouse. Moi, jalouse! Par amour-propre, alors?... Et aussitôt une révolte de toute ma chair et les crispations de mon cœur m'ont démentie... Non, je suis jalouse comme une amoureuse, moi qui ne me croyais pas amoureuse de mon mari, qui ne me suis jamais avoué d'amour pour lui, même aux premiers temps du mariage! J'ai vécu dans l'illusion que c'était lui qui m'aimait, qui me désirait; je me laissais aimer avec un peu de condescendance. Maintenant, avertie qu'il me trompe, je souffre comme une femme éprise, je pleure, je me rebelle. Une sensation m'est révélée; celle d'être physiquement souillée par ces caresses que je partage avec d'autres femmes.

Il a fallu m'être longuement repue de cette nouvelle douleur pour pouvoir réfléchir aux autres choses graves, qui m'étaient dévoilées en même temps et qui ne touchaient pas à l'amour... Le mystère de ces autres choses est plus inquiétant : car elles s'expliquent moins que l'amour, qui suffit, tout seul, à s'expliquer. Une femme qui ouvre le tiroir secret où son mari enferme ses lettres, s'attend d'abord à y trouver des reliques d'amour. Outre cela, moi, j'y trouve autre chose, dont je souffre moins, certes, mais dont la découverte ne me laisse pas moins inquiète.

J'ai trouvé tout un paquet de billets écrits sur du papier quadrillé bleu, bien *province,* datés, ceux-ci régulièrement, d'Ingrandes, le village de la Vienne où est né mon mari, où il a passé une partie de son enfance, où il se rend à cette heure pour recueillir la succession de l'oncle Debize. L'écriture est grossière et incorrecte, bien que féminine. Ma première pensée fut : quelque intrigue avec une servante (je l'en crois capable, à pré-

sent). Mais à lire plus attentivement, j'ai compris. L'auteur des billets est la cadette d'Ursule, Geneviève, sœur de lait de mon mari, laquelle est demeurée à Ingrandes. Dans ces billets, dont j'ai eu quelque peine à débrouiller le sens, il est à peu près uniquement question de la santé d'un personnage mystérieux, qu'on appelle simplement : « Monsieur ». La sœur d'Ursule, qui est évidemment au service de ce « Monsieur », renseigne au moins une fois par mois mon mari, du ton d'un employé qui rédige un rapport pour son chef, sur les faits et gestes, sur la santé de « Monsieur ».

« *Monsieur va mieux; le temps qu'on a pour le moment et qui est très* sèche *lui convient bien. Il n'a pas eu d'accident depuis le dernier que j'ai dit à Monsieur Jean. Il n'a pas écrit du tout.*

« *Votre servante,*

« GENEVIÈVE. »

Ailleurs :

« *Monsieur a écrit un mot de billet que j'ai porté*

chez Mme Leturc, mais j'ai su par la bonne que c'était pour demander un livre. »

La question de savoir si Monsieur a ou n'a pas « écrit un billet » revient très souvent. Souvent aussi la correspondante parle de ce qu'elle désigne sous le nom vague d' « accident ».

« *Monsieur a eu vendredi son accident plus fort. Nous avons cru, Marie (?) et moi, qu'il allait passer. Nous ne pouvions pas seulement le relever comme il était tombé. Le médecin est venu à six heures, que nous soignions Monsieur depuis neuf heures du matin...* »

On croirait véritablement, au mystère de ces lettres qui évitent avec tant de soin de nommer le malade et le mal, qui notent si fidèlement les « mots d'écrit », — on croirait qu'il se trame un complot contre la vie d'un séquestré, pour la captation d'un héritage. Ma fièvre d'inconnu me porta d'abord à ces suppositions extrêmes.

J'imaginai le drame : l'oncle d'Ingrandes (il s'agissait de lui, sans doute), empoisonné minutieusement par la sœur de lait de mon mari ; un de ces crimes de province et de campagne si lents, si sûrs, si tragiques, justement par l'immobilité du milieu et la patience des criminels. Qui sait? L'argent soustrait par petites sommes, les titres volés (les trente mille francs du tiroir sans doute!) servaient peut-être, à Paris, à payer les vices de mon mari! « Être la femme d'un receleur, d'un voleur, d'un empoisonneur... » Pendant quelques instants, j'ai accueilli la simplicité terrible de cette conjecture. Une réflexion plus froide discerna mieux les probabilités. Que mon mari guettât ou fît guetter les dispositions testamentaires de son oncle maternel, il n'y avait à cela rien de bien illicite ni de bien surprenant. Seul, le mystère où il tenait cette surveillance était pour me déplaire. Ce qui m'irritait le plus, c'était la dissimulation, bien autrement grave, de l'*accident*. Derrière les phrases gauchement prudentes de la servante, je le reconnaissais bien, le terrible mal héréditaire, et

du même coup s'éclairaient tant de faits inexpliqués dont ma perspicacité endormie avait dédaigné l'énigme! ..Yvonne... Ses convulsions dans les premières années... Aujourd'hui les longues absences de son regard, telles minutes de vertige où elle se cramponne à mon bras... La gêne des médecins quand je les ai consultés... Leurs questions sur nos parents, que je n'ai jamais comprises... De ces accidents singuliers, Jean lui-même n'est pas exempt, bien qu'ils soient fort rares. (Les médecins me disent, d'ailleurs, pour Yvonne : « Cela s'atténuera et disparaîtra avec l'âge. ») Chez mon mari, le mal ne se traduit plus guère que par la mort momentanée du regard, par des crises de misanthropie, des gestes réflexes qui, par exemple, lui font briser un verre en le reposant sur la nappe, ou crever le papier sur lequel il appuie sa plume...

Une fois, pourtant, c'était environ trois semaines après mon mariage... Notre voyage de noces nous avait conduits dans la région des lacs italiens ; je vivais dans cette hébétude impure où

sont plongées les récentes mariées. Déjà s'évanouissait en moi le fantôme de la jeune fille inquiète et ardente, éprise de Beethoven et de Fichte, ambitieuse d'être une Sand ou une Roland. J'étais tout simplement une fille qui venait de cesser un long célibat et commençait à appartenir à son initiateur... Nous nous levions tard. Après le déjeuner, des promenades en voiture ou en bateau, quelquefois à pied, occupaient nos après-midi.

Pendant l'une de celles-ci (je m'en souviens, c'était le 13 avril), comme nous traversions en plein soleil un champ de mûriers où s'accrochaient des vignes, Jean, tout à coup, tomba par terre, assommé. Je me penchai vers lui, je l'appelai, j'essayai de le remuer. Il ne répondait pas, ne bougeait pas, les yeux grands ouverts, les lèvres humides. Souvenir d'inexprimable effroi, ces longues minutes où, réellement, je le crus mort! Et je sentis bien que je ne l'aimais pas encore, que je n'étais encore asservie que par la Loi et par l'esclavage passager des sensations, car ma première envie fut de me sauver en le laissant là,

mort ou malade... Mais voilà qu'il se mit à remuer les yeux, à balbutier des mots... Je reculai, épouvantée... Il m'appela doucement : « Marthe! » Comme je ne venais pas, il recommença d'appeler : « Marthe! » d'une voix si dolente, si agonisante, que je me décidai à avancer. Ses yeux, déjà, relâchaient de leur fixité. Il me tendit les bras. Je l'aidai à se remettre sur pied. « J'ai eu un étourdissement, me dit-il... il ne faut plus marcher si tôt après notre repas. » Je fis semblant de le croire. Malgré moi je pensais à ce terrible mal : l'épilepsie, et je commençais à regretter de m'être laissé marier... C'est, d'ailleurs, la *seule* fois que « l'accident » se soit produit avec cette netteté, en treize ans. Je l'attribuai aux excès amoureux du moment, et ne m'inquiétai plus. Aujourd'hui, ce n'est plus pour mon mari que j'ai peur. Yvonne!... Pauvre petite!... victime de cet infâme silence! Je comprends à présent pourquoi Jean n'a jamais voulu me conduire dans son pays natal. Que de raisons inventées pour m'en écarter! de prétendues difficultés de famille; et que le pays était

malsain, et qu'on avait voulu le marier là-bas, et que son refus l'avait brouillé avec la moitié de ses relations. Que sais-je? La vérité, c'est qu'il est d'une descendence d'épileptiques, qu'il me l'a caché en m'épousant, et qu'avec l'admirable suite qu'il apporte à la défense de ses secrets, il a continué son mensonge treize années durant, m'assurant que l'oncle était malade de rhumatismes. Sur ce point, la dernière lettre reçue d'Ingrandes (elle est du médecin) ne laisse aucun doute.

« *Monsieur,* dit cette lettre, *j'ai le regret de vous informer que M. Debize est décédé hier à trois heures après midi, d'une attaque foudroyante, dans des conditions presque identiques à celles qui ont accompagné les derniers moments de madame votre regrettée mère,* etc... »

Ainsi, sa mère aussi!... Pauvre petite Yvonne! Quel sang le misérable a-t-il mis dans ses veines?...

... Le tiroir est refermé, tout est remis en place.

Si mon mari revenait, il ne s'apercevrait de rien, à moins que cet homme de mystère n'ait des signes spéciaux, des indices connus de lui seul, qui lui révèlent l'intrusion d'une main étrangère parmi ses secrets. Les clefs, je les ai ôtées de la serrure et mises en sûreté dans ma boîte à gants, qui ferme bien. Puis j'ai repris les pages blanches du dernier cahier; j'écris, j'écris par le même besoin qu'autrefois de fixer ma pensée... peut-être aussi par l'obscur désir de laisser de cette crise un procès-verbal exact qui, plus tard, explique au besoin et justifie, devant ma fille, les résolutions que je vais prendre. Car il faut se résoudre à un parti définitif, et je crois que le parti nécessaire, c'est le divorce. Non pas seulement parce que d'autres femmes ont embrassé mon mari, lui ont donné et lui ont pris du plaisir. Certes, je suis jalouse; je voudrais tuer et torturer les femmes qui m'ont volé mon bien, mon *homme,* comme disent les filles du peuple... Mais, vraiment, mon cas est plus redoutable, plus tragique que l'ordinaire. Pour moi, le mot « tromper »

prend une signification exceptionnelle. Mon mari, l'homme qui est à mon côté depuis treize ans, n'a pas seulement des maîtresses : il a toute une vie indépendante de celle qu'il unit à la mienne, une vie dont je n'ai rien connu jusqu'aujourd'hui, et dont je ne sais encore que des faits isolés. Oui, une vie parallèle à celle de son ménage, avec d'autres ressources, d'autres dépenses, d'autres entreprises, d'autres amours, — dont il ne me disait rien, rien, rien. N'est-ce pas effrayant ? Puis-je me défendre des suppositions extrêmes ? Qui m'assure que Jean n'a pas un second ménage, d'autres enfants ? Sais-je d'où vient son argent, et s'il n'est pas un voleur, un criminel ?... Tout est obscur autour de moi, dans le passé comme dans le présent. Cet homme, depuis treize ans, s'entoure d'un si étroit réseau de mensonges que peut-être pas une de ses affirmations n'était vraie. Sais-je pourquoi il m'a épousée ?... Sais-je s'il m'aimait ? s'il ne va pas me faire disparaître un jour ? Qui me dit que demain il ne s'en ira pas avec Mme Gabrielle de P... dont il y a deux heures je

ne soupçonnais même pas l'existence? ou qu'il n'emportera pas à l'étranger la caisse de Herrscher et Cie, et qu'Yvonne ne se réveillera pas un matin fille de forçat?... Et n'arrivât-il rien, ma vie, si effroyablement tranquille depuis treize ans, dût-elle se continuer tranquille jusqu'au bout, cette façon d'être mariée est-elle acceptable? Est-ce le mariage, cela? Je ne le comprends pas ainsi, moi. J'estime qu'il vaut par la confiance réciproque, la communion de pensée et d'action : autrement, on peut faire des enfants, goûter et donner du plaisir hors du mariage. Moi, j'ai offert à mon mari *toute ma vie :* il sait mes moindres démarches et toutes mes pensées. Je n'ai pas mérité qu'on me traitât ainsi. Je refuse ce rôle, je me révolte. Séparation, divorce, rupture avec la sanction de la loi ou sans la loi, — puisqu'on m'a mise à l'écart, je m'en vais, je ne veux plus vivre à côté de ce menteur. Je travaillerai; je donnerai des leçons, comme quand j'étais jeune fille. Je me chargerai toute seule d'élever Yvonne, mais ne je subirai pas plus longtemps

l'outrage de cette vie à deux où l'un des deux trahit l'autre à toutes les minutes, à propos de tout.

Le rêve de cet avenir m'a quelque temps emportée loin du présent. J'ai imaginé ma vie nouvelle, seule avec Yvonne, une vie dont la direction ne serait plus jamais confiée à un homme, où je prendrais pour moi seule tout le travail et toutes les responsabilités... Être seule, travailler, agir... être responsable... Ces idées tourbillonnaient en moi, mêlées aux évocations de ma jeunesse... Je serais la Marthe d'autrefois, avec son ardeur intellectuelle, son ambition plus mûrie... N'est-ce pas à la suite de crises intimes comme celle-ci que les femmes illustres ont acquis la célébrité (George Sand...)?

Allons, des chimères encore, — déjà!... Que m'importe d'être célèbre?... Au milieu de la tempête ou de l'incendie, songe-t-on à l'attitude qu'on prendra, à la robe qu'on vêtira après avoir échappé? Sauvons-nous d'abord, et sauvons Yvonne. Pour elle, plus que pour moi-même, je

dois vivre désormais. De savoir que j'ai à la préserver des catastrophes qui nous guettent, derrière ce rideau de tranquillité bourgeoise, à en faire une femme heureuse et libre par mes seules forces, c'est là ce qui doit me donner du courage. Un jour, je devrai lui rendre compte de la décision que je prends aujourd'hui. Il faut, quand je lui mettrai sous les yeux le dossier de ce procès avec ma conscience, — commencé cette nuit, — qu'elle me réponde :

« Mère, tu as bien fait... »

J'ai voulu, avant de me coucher et d'essayer de dormir, me remplir le regard et l'âme de sa présence, seul bien qui ne me soit pas ravi, seule raison de continuer à vivre ! Ma triste découverte ne me rend pas Yvonne plus chère ; mais je ressens le besoin de lui témoigner plus vivement ma tendresse. Donc, je me levai, je quittai le cabinet de mon mari ; sans bruit, je traversai de nouveau la pénombre de notre chambre. Celle d'Yvonne est petite, tenue avec un soin extrême

par elle-même et Germaine, la femme de journée. Yvonne, tout à fait de son époque, a voulu une installation de style anglais, du bois courbé laqué et des cretonnes, les meubles blancs, les tentures bleu verdissant et jaune pâle : ce qui contraste assez plaisamment avec le mobilier bourgeois des autres pièces.

La veilleuse répandait à travers une boule opaline une lueur comme de rêve, qui, peu à peu, suffit à mes yeux accoutumés pour distinguer les objets autour de moi.

L'enfant reposait immobile dans son lit. Elle était étendue de trois quarts, un peu tournée vers le côté gauche : en entrant, je ne voyais que ses cheveux bruns, une lourde tache écrasée sur l'oreiller, et la forme allongée de son corps moulée par la couverture. Je m'approchai, amortissant mon pas sur le tapis. Elle dormait, pauvre chérie, sans l'ombre d'inquiétude, confiante en ses parents, telle hier je m'endormais, confiante en mon mari, — ignorante de l'orage qui s'amassait pendant son sommeil, au-dessus de sa tête inno-

cente... Comme cela m'eût soulagée de la prendre dans mes bras, de lui parler, de tout lui dire!... Elle est une petite femme déjà, d'un esprit incroyablement formé et pénétrant... Un violent désir me saisit de la regarder de plus près, pour emporter son image dans la solitude du lit froid, du lit traître, et m'y sentir *deux* tout de même. Je fis doucement le tour de la petite couche, posée de milieu. Et je vis cette chose inattendue : Yvonne avait les yeux ouverts...

Pourquoi ces yeux, qui me regardaient sans cligner, me causèrent-ils une impression pénible, cruelle même ? Quelle évocation soudaine associa dans mon esprit — à l'inconnu caché derrière ces prunelles d'enfant — l'inconnu des secrets surpris tout à l'heure? Et pourquoi me fut-il révélé, à cette minute, pour la première fois, que ma fille était, elle aussi, une pensée distincte, *un secret* que je ne connaîtrais jamais?...

C'est que les yeux humains, fixés sur nos yeux, sont le symbole du mystère dont s'enveloppe, pour nous, la pensée des autres. Substance unique,

qui n'est ni le miroir ni la fenêtre, singulière à ce point qu'on ne sait si elle est transparente ou réfléchissante, ils ne nous ouvrent pas l'âme d'autrui : ils semblent, au contraire, la source d'un fluide, d'une force agressive et violatrice. Ils vous pénètrent et on ne les pénètre point. Les paroles, les gestes, unis aux regards, nous abusent, à l'ordinaire, et nous font croire que nous lisons les pensées dans les yeux; mais là, dans cette pénombre silencieuse, l'abîme ouvert entre deux couples d'yeux humains qui se regardent m'apparut tel qu'il est : infranchissable et menaçant. Mes paupières battaient devant ces impassibles yeux d'enfant, qui ne me disaient même pas s'ils veillaient ou s'ils rêvaient. Et peu à peu, une sorte de peur folle me glaça. Je reculai de ce lit, subitement repoussée. Sans avoir même touché de mes lèvres le front d'Yvonne, je regagnai ma chambre, toute frissonnante sous le vent froid de mystère qui m'enveloppait, comme si j'étais un instant sortie de l'appartement chaud dans l'hiver cinglant et piquant de la rue.

Ce mystère de la vie des autres, de la pensée des autres baignant notre pensée et notre vie, jamais je n'avais senti si intolérable son oppression. Il est partout, partout autour de nous, dans toutes les âmes et dans tous les yeux. Il est dans le mari et dans l'enfant, dans le serviteur et dans l'ami, dans tous les êtres dont la vie se mêle à la nôtre. Et les choses mêmes qui servent à nos gestes de chaque instant, elles aussi sont le mystère. La porte, fermée ou entre-bâillée, la fenêtre sous le masque de ses rideaux, le tiroir et le livre sont mystère. Il y a de l'inconnu et de la menace dans le regard trouble des glaces, dans la lampe qu'on allume, dans ce que consume le feu. Chaque aliment qui nous est servi est un « peut-être » d'empoisonnement, et chaque lettre qui nous arrive est un peut-être de désastre. Quand on réfléchit aux innombrables conditions, toutes ignorées, d'où notre vie dépend, on s'admire d'oser, chaque jour, se mettre tranquillement à vivre parmi tant d'énigmes et d'embûches.

N'essayons plus de nous leurrer, de nous rendre

le courage avec des mots et des sentiments vains. Tout ce qui n'est point nous-même garde contre nous son secret. Je suis seule dans la vie avec ma misère; tout le monde est seul; ceux qui disent : « Je ne suis pas seul, » croient ne pas l'être, voilà tout.

Telle j'étais hier. Maintenant, au moins, je sais qu'il faut vivre avec ma solitude.

Le lendemain.

Et j'ai dormi!... Jè me suis couchée en pleine fièvre; les veines de mon front battaient, j'avais du feu à la paume des mains et à la plante des pieds. Je me résignais d'avance à une nuit d'insomnie, de cauchemar éveillé... J'ai dormi comme une brute, sans rêves, d'un sommeil excellent, trop pesant seulement; telle est, je pense, pour ceux qui viennent de souffrir comme je souffris hier soir, la bienfaisante mort... J'ai dû même m'efforcer un peu pour me réveiller tout à fait, quand



la haute silhouette d'Ursule, comme chaque matin, est entrée dans ma chambre. Encore ensommeillée, j'ai entendu cette fille tirer les rideaux, ouvrir les persiennes. Avec le jour qui filtrait sous mes paupières, la réalité de la vie se glissait, du même froid terne de couteau, jusqu'au fond de ma sensibilité. Le tiroir... les lettres... Yvonne... Il n'y avait même plus, pour me voiler la laideur des choses, cette fièvre singulière née du silence, du vide de l'appartement, du mystère de la pleine nuit. Et j'ai compris pourquoi tant de suicides s'accomplissent le matin, à l'heure où il faut renoncer à l'espoir du sommeil, parmi les bruits vulgaires du ménage qui s'ordonne et s'accommode en grinçant aux besognes quotidiennes. Moi, pourtant, je ne voulais pas mourir. Si dégoûtée que je fusse de ce qui m'entoure et de ce qui m'attend, j'avais la volonté de vivre, au moins pour ma revanche. Il m'eût déplu de mourir avant que Jean « sût que je sais », avant que sa vie mauvaise et secrète fût dénoncée, châtiée.

Vivre, agir... Mais que faire ? La nuit et le som-

meil avaient filtré mes idées. Je mesurais les difficultés d'une action efficace. Mettons que cette action soit le divorce. Des billets sans date, des factures, des reliques vagues, impersonnelles, saurai-je utiliser tout cela? Pour relier ces documents par un fil solide, il m'eût fallu l'instinct, l'adresse du policier. Deviner les personnes sous les initiales, et les dates sous les noms de jour, faire un fagot compact de toutes ces brindilles, cela doit être possible; seulement, je ne sais pas!

Je réfléchissais à cette impuissance, tandis qu'en face d'Yvonne, silencieuse comme moi, je prenais la tasse de thé du repas matinal. Que faire? Où aller? Par où commencer? Le temps pressait! Tout à coup, je me souvins d'un papier apporté par la poste, dans une enveloppe close, il y a quelques jours, que mon mari avait parcouru et laissé traîner, car c'est en apparence le moins mystérieux et le moins ordonné des hommes. Je me rappelais l'en-tête : MITON-MULLER, *renseignements intimes... recherches...* Ce papier traînait encore dans la maison. Moi qui, la veille, ne croyais

guère à la providence, je voulus reconnaître dans cette coïncidence une sorte d'indication providentielle. Je quittai brusquement la table à thé. Des papiers étaient rangés sur la cheminée du cabinet de toilette, contre la glace. Je trouvai tout de suite celui que je cherchais : « Miton-Müller, 23, rue Montorgueil. » Aller à cette agence, raconter mon aventure, prescrire des recherches rapides avec les documents dont je disposais pour une semaine... Oui, c'était bien le procédé nécessaire... Tout cela fut pensé et résolu dans les quelques secondes où je revins m'asseoir en face d'Yvonne. Alors seulement, je fus inquiétée par les yeux de l'enfant, qui avaient guetté ma démarche et me considéraient à présent, sans qu'elle me demandât aucun éclaircissement, comme si elle savait...

J'eus bientôt un autre indice de sa perspicacité. Elle est menée au cours, d'ordinaire, par Germaine, la fille qui vient aider Ursule dans son service. Cette fille est très douce, très attentive pour Yvonne qui l'aime beaucoup et en fait, je

crois, sa confidente. Si par hasard, surtout le matin, j'annonce à Yvonne que je vais la conduire moi-même, sa figure marque toujours un peu de déception, de mécontentement. Il n'en fut rien cette fois. On eût dit qu'elle comprenait que de graves soucis fermentaient en moi, et qu'il ne fallait pas me tourmenter ni me troubler. Elle répliqua : « Oui, mère... » Et pendant qu'elle s'habillait silencieusement, je sentais ses yeux noirs si pénétrants, si inquisiteurs, attachés sur moi : et je me rappelais l'étrange regard d'hypnose que j'avais rencontré la nuit. Devinait-elle que j'allais tenter le premier effort d'une lutte vitale?... Dans cette lutte, était-elle pour moi, contre moi? Les yeux de marbre noir, pas plus que cette nuit, ne livraient leur secret. De nouveau, le sentiment de ma solitude me serra le cœur. J'eus besoin d'un rappel d'énergie pour ne pas tout laisser en suspens, m'asseoir, — sans rien tenter...

Nous ne parlions guère, sur le chemin qui



mène au cours d'Yvonne. Il était un peu moins de dix heures; une tiédeur molle avait succédé aux piquantes froidures de la veille. Le jour était bas, sale, fondu dans une fumée hivernale; le pavé et le trottoir demeuraient humides, et, quoiqu'il ne plût pas, l'on se sentait enveloppé d'eau. Yvonne trottait à mes côtés, le long du faubourg, vers l'avenue de Friedland. Toute une pauvreté active s'empressait autour de nous, cortège de misère et de travail triste, bien d'accord avec le ciel. Je ne sais rien de si lamentable, qui suggère plus le découragement, la peur de l'action, que ces ternes matinées de l'hiver parisien.

Yvonne entrée à son cours, où Germaine devait venir la reprendre deux heures après, je redescendis seule, lente et indécise, le bout de faubourg jusqu'à l'avenue de Friedland. Je tirai de la poche de ma veste le prospectus de l'agence, et je me mis à le lire attentivement, indifférente aux gens qui passaient.

Je lus :

MAISON RECOMMANDÉE

MITON-MULLER

23, RUE MONTORGUEIL, 23

A L'ENTRESOL

Ci-devant, 17, même Rue

RENSEIGNEMENTS INTIMES PARTICULIERS
ET COMMERCIAUX
RECHERCHES DANS L'INTÉRÊT DES FAMILLES
PROCÈS CIVILS
ENQUÊTES, MARIAGES — INFORMATIONS DISCRÈTES
SURVEILLANCE QUOTIDIENNE

Le matin de 9 h. à 11 h., l'après-midi de 1 h. à 5 h.

M

Vingt années de pratique, une connaissance approfondie du droit civil, une probité reconnue, tels sont les titres avec lesquels je vous renouvelle mes offres de service.

La discrétion la plus absolue préside à tous mes actes : c'est à elle qu'est due la prospérité de ma maison.

Honoré de votre confiance, je vous prie d'agréer, M , mes salutations empressées.

MITON-MULLER.

Un fiacre passait. J'y montai, donnant l'adresse de l'agence. Il me semblait maintenant que la résolution initiale me portait, me contraignait presque; il m'eût été impossible de ne pas lui obéir. Le fiacre, après une course vive, s'arrêta devant une de ces grandes bâtisses mornes et confuses qu'on ne trouve guère plus, à Paris, qu'aux environs de la Bourse. Je lus sur une plaque de zinc noir, à la porte :

MITON-MULLER

AFFAIRES, CONTENTIEUX — *Entresol*

Je gravis un escalier assez large, tapissé de li-

noleum. L'agence était indiquée par une plaque de cuivre reproduisant les mêmes termes que celle d'en bas :

MITON-MULLER

AFFAIRES, CONTENTIEUX — *Tournez le bouton*

La porte ouverte, je vis un gamin, hâve et flétri, assis devant une table vide dans un vestibule assez sale. Il me demanda :

— C'est pour M. Miton-Müller ?

— Oui.

— Par ici.

Je fus menée par un corridor coudé, où l'air sentait la poussière et la lampe qui charbonne, à un petit salon, d'une exiguïté invraisemblable. Le gamin m'y laissa seule, sans plus rien me dire. Là, durant près d'un quart d'heure, j'attendis. L'espèce de cabinet était rempli par un gros fauteuil turc, deux chaises de reps dépareillées et un affreux petit guéridon rond. Les murs se déco-



raient d'éventails japonais à deux sous; une ombrelle du même genre, aussi en papier, pendait ouverte au plafond. Dispersées sur le guéridon, les feuilles d'un vieux numéro de *Magazine* racontaient et illustraient des épisodes de la guerre du Dahomey. Par la fenêtre, dont les vitres dépolies à mi-hauteur témoignaient d'un entretien assez négligent, on découvrait le dos lépreux des maisons contiguës, avec toutes les verrues que le ménage pauvre, à court de place, pousse peu à peu sur le dehors. Une odeur de pétrole fumeux semblait tissée dans l'étoffe des meubles et mêlée en forte proportion avec l'air respirable. Tout cela, sans caractère bien défini, et qui eût pu être le décor du cabinet d'attente d'un dentiste pauvre, se fixait au fond de mes yeux avec une netteté singulière, durable : cette petite pièce sale où je n'étais jamais entrée de ma vie, où je ne savais pas, la veille, que j'entrerais, c'était la première étape de ma campagne de revanche. Mon calme et mon divertissement m'étonnaient; vraiment, je n'avais pas peur et je ne m'ennuyais pas.

Le gamin reparut.

— Si vous voulez venir...

Il ne me regardait même pas, précocement blasé sur les curiosités qu'un garçon peut avoir des femmes. Alors, tout de même, tandis que je suivais mon guide par le corridor coudé et l'antichambre, le cœur commença à me palpiter trop rudement, et je redevins *moi,* la femme honnête, intimidée devant la vilenie d'une démarche inavouable. Lorsque, dans le grand cabinet, sombre malgré trois fenêtres, d'une immensité qui contrastait bizarrement avec l'exiguïté de la salle d'attente, je fus seule en face de M. Miton-Müller, directeur de l'agence, je perdis tout à fait contenance. Des larmes nerveuses humilièrent mes yeux; la force me manqua pour émettre un son. Je ne savais que le regarder, en désespérée qui se noie et dont l'œil se fixe sur un point de la berge. Il n'était guère effrayant pourtant; il n'avait pas l'air louche et policier que mon imagination lui composait à l'avance. Un notaire de province, convenablement habillé avec des « confections »

très propres; la face, pauvre de sang, aux traits menus; un teint trouble; de courts favoris noirs de teintures, drus et taillés droit comme on taille les buis, le front chauve avec des touffes de cheveux grisonnants sur les tempes, un front d'acteur qui s'est mis une perruque de chauve... Oui; c'était bien cela : un acteur arrangé en notaire. Il portait à la boutonnière une rosette verte et bleue avec un large centre rouge. L'étonnant de ce visage neutre, c'étaient deux grands yeux de velours avec de longs cils, des yeux d'Oriental dont la beauté semblait vraiment comique dans cette personne mesquine et falote. Tout de suite on ne voyait plus dans l'homme que les yeux sombres, les petits favoris noirs, la glabre perruque de chauve.

Il jouait, en me regardant, avec un coupe-papier de celluloïd.

— Madame?... vous ne vous sentez pas tout à fait à l'aise?... N'ayez crainte. Vous êtes en sûreté ici... autant que chez vous. Asseyez-vous, je vous en prie. D'abord vous ne me direz que ce qu'il

vous plaira de me dire. Puis, par état, nous sommes la discrétion même.

— Je sais, monsieur...

Maintenant je distinguais, avec une acuité nette et durable, — comme tout à l'heure, dans le cabinet d'attente, — l'immense pièce aux coins obscurs, presque pas meublée, les bibliothèques en bois noir pleines de dossiers, les chaises faisant tapisserie le long des murs, le poêle à tuyau en hélice...

Miton-Müller reprit :

— C'est... de recherches... qu'il s'agit, sans doute?... de connaître les démarches d'une personne qui vous intéresse? Vous êtes mariée?

Il posait ces questions de la voix la plus douce, la plus discrète, et cependant chacune me choquait comme une obscénité ou une injure. Mais les beaux yeux sombres embusqués entre le front chauve et les favoris noirs me regardaient si fixement, que je ne pouvais pas, vrai, je ne pouvais pas me dérober. Je me laissai tirer les réponses une à une, tandis que Miton-Müller,

ayant lâché son coupe-papier, enfonçait l'ongle de son index dans un trou mastiqué de son bureau.

« Oui, mon mari... Oui... Je crois qu'il me trompe... Oh! non! Je ne connais pas la personne, je n'ai aucune idée, je n'ai rien remarqué, absolument rien... Des lettres, monsieur... des papiers que j'ai trouvés... Et puis des factures acquittées, de l'argent... »

Tandis que je parlais, d'instant en instant l'assurance me revenait. D'expliquer minutieusement mon cas, ce me fut bientôt un soulagement. Je sentais en face de moi une intelligence avisée, qui me comprenait bien, qui aidait mes déductions. Je prenais confiance dans ce Miton-Müller, une sorte de mauvaise confiance comme les complices d'actions véreuses peuvent s'en accorder l'un à l'autre. Au bout d'une demi-heure, il sut tout : mon nom, l'âge et les circonstances où je m'étais mariée, quel genre de relations conjugales existaient entre mon mari et moi, comment il se comportait. Oui! je disais ces choses intimes,

même celles que je sentais inutiles pour l'avancement de mon affaire.

— ... Et quand M. Lecoudrier rentrera-t-il?

— Dans quatre ou cinq jours... Au plus tard dans une semaine.

— C'est court. Il est vrai que nos documents sont assez abondants, d'après ce que vous me dites... Voyons, résumons-nous. Vous êtes surtout préoccupée de savoir si votre mari est infidèle... Oui, j'entends, vous en êtes sûre. Mais de savoir les circonstances, l'endroit, et avec qui... Voilà ce qui vous intéresse, n'est-ce pas?

— Oh! pas seulement cela, monsieur. J'entends savoir tout ce qui m'est caché, les femmes et le reste... Je veux pouvoir tout jeter à la face de mon mari quand il rentrera... Savoir tous les noms... Savoir d'où lui vient son argent... et les fournisseurs des bijoux qu'il donne aux femmes, et les femmes à qui il les donne. Vous me comprenez?

— Parfaitement. Vous voulez tout savoir... Mais...

A ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et un jeune homme blond, l'air anglais, longue redingote correcte, pas de moustaches, coiffé plat, entra.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le dossier. (Une hésitation.) Le dossier 123.

— Là... Deuxième rang.

Le jeune homme alla choisir, après une courte recherche, un des cartons de la bibliothèque et sortit.

Quand de nouveau nous fûmes seuls, Miton-Müller reprit :

— Les papiers que vous avez découverts, vous les avez sur vous ?

— Non. J'ai remis le contenu du tiroir dans l'état où je l'avais trouvé, de façon que si mon mari revenait à l'improviste ..

Le notaire de comédie réfléchit un instant, incisa encore de son ongle le trou mastiqué du bureau, puis :

— Alors, me dit-il en me regardant bien en face ; — alors il faudra que nous nous rendions

chez vous pour prendre connaissance de ce dossier. Non ? Vous ne voulez pas ?

La répugnance qui s'était écrite d'elle-même sur ma figure l'avait tout de suite renseigné. Ces espions chez moi! Non. Je méprisais assez ma démarche, j'avais assez de honte à converser familièrement avec cet homme... J'eusse mieux aimé lâcher ma revanche que d'introduire une police louche dans ma maison.

— Dans ce cas, reprit-il, vous devrez nous confier le dossier... Cependant, voyons, réfléchissons... Pour les titres, si vous ne trouvez pas d'indications relatives à la date de l'achat, et le nom de l'intermédiaire qui a acheté, il est bien difficile de rien savoir sur leur origine. Un titre au porteur, c'est anonyme comme un billet de banque... Donnez-nous tout de même les numéros. Nous avons des catalogues pour certains titres dont les détenteurs nous sont connus, et alors on peut parfois suivre la filière. Nous ne laissons jamais passer sous nos yeux un titre au porteur, sans noter son numéro et le nom du possesseur actuel. Il y a une chance

sur dix mille d'être renseigné... ne la négligeons pas. Du reste, il est probable qu'une enquête, même sommaire, sur les habitudes de M. Lecoudrier, nous instruira sur ce point spécial. Quant aux lettres, aux portraits, aux factures, il nous les faut. Nous vous les rendrons fidèlement demain soir, après avoir pris la photographie des pièces les plus remarquables. Il importe beaucoup, comme vous l'avez compris, que votre mari, en rentrant chez lui, trouve toutes choses dans l'ordre accoutumé : car vous pensez bien que nos recherches commenceront à être réellement efficaces seulement quand nous pourrons faire surveiller le... coupable.

Il essaya sur le mot un sourire qui me dégoûta, ouvrant une crevasse malsaine entre les buis noirs des favoris. Je demandai très froidement :

— Alors, il faudra vous apporter ces pièces ?...

— Le plus tôt possible... Aujourd'hui, si vous le pouvez. Nos bureaux sont fermés de onze heures à une heure.

— Devrai-je vous demander personnellement ?

— Vous pourriez remettre le dossier à un de nos employés. Mais je sens bien que vous aurez plus de tranquillité à me les livrer en mains propres... Je vous préviens que je ne vous donnerai aucun reçu. C'est ici comme chez le notaire : usage absolu de la maison... Nous écrivons rarement, et nous ne signons jamais rien... Le client doit avoir la foi...

Son laid sourire avait de nouveau fendu jusqu'aux favoris le pli de la bouche. Il conclut par cette vérité incontestable :

— D'ailleurs... sans la confiance... notre métier serait impossible.

Pendant un court silence qui suivit, j'observai ce visage d'acteur, plus comique par l'effort de sérieux et de conviction qui le contractait. Les yeux, les beaux yeux sombres affirmaient, touchant la discrétion professionnelle, la sincérité de l'homme, de façon à exclure le doute.

— Vous dois-je quelque chose, monsieur ?

— Non, madame. Nous ne faisons pas payer les consultations. Différence avec d'autres mai-

sons!... Ce soir, par exemple, quand vous nous aurez remis le dossier et que nous serons sur le point de commencer nos recherches, vous déposerez une avance, — oh! très légère, — pour payer nos premiers frais. Puis lorsque j'aurai acquis par l'examen du dossier une idée plus nette de l'affaire, je vous dresserai un petit devis et je vous prierai de venir en prendre connaissance ici... Toujours notre principe : laisser les documents sortir le moins possible de chez nous. Vous jugerez alors si nos prix vous conviennent Je dois vous avertir que c'est assez cher.

— Oh! monsieur....

— Je vous entends, madame : on ne paie jamais trop cher sa dignité et son repos. D'ailleurs, nous sommes très raisonnables.

Il appuya sur le bouton électrique de son bureau : le jeune homme à l'air anglais entra.

— Reconduisez Madame, je vous prie, monsieur Camille.

Debout, il salua. Le jeune homme passa devant moi, s'effaçant sur le seuil. Je vois encore sa

main, grande et blanche, avec deux bagues, maintenir le matelas vert de la double porte... Dans l'antichambre il me précéda de nouveau jusqu'à la sortie. Il y avait dans tout cet appareil un mélange de correction et de banquisme qui finissaient par donner envie de rire, et ce fut sur cette impression ironique que je montai dans le fiacre pour rentrer rue du Colisée. Malgré les assurances de M. Miton-Müller, je n'avais pas confiance... Dans sa probité commerciale, si; dans la perspicacité et dans l'habileté de ses agents, guère. Je devinais, d'avance, les pauvres diables faméliques qu'on allait lancer aux trousses de Jean. Le moindre commissionnaire ne s'en fût-il pas tiré aussi bien?

Ainsi, je ne me faisais plus d'illusion sur l'importance vraie de ma démarche. Ce que j'avais pris pour un acte énergique et décisif, ne m'apparaissait plus que comme un calmant provisoire de mon inquiétude, de mon énervement. Mais, entraînée peu à peu à toute une série pareille d'actes, chacun sans grande importance, je sentais bien



que cette première démarche pouvait me mener, par une lente pression insensible, presque malgré moi, jusqu'à l'acte définitif de la séparation, que je n'aurais pas eu le courage d'aborder de front. La plupart des hommes sont ainsi, je crois : on trompe sa lâcheté naturelle en s'engageant *peu à peu* dans l'irrémédiable.

Et puis l'action, quelque bizarre, désordonnée ou déshonorante qu'elle soit, pourvu qu'elle soit, porte en elle-même son réconfort intime, et bien sûr ce doit être plus aisé que ne le croient les pacifiques lecteurs des faits divers, de préméditer, de préparer et d'exécuter un crime. Moi, ce n'était aucun crime que j'exécutais : c'était, par des moyens que je jugeais un peu malsains, la poursuite de la vérité et de mon droit. Déjà, cependant, une sorte d'allègre contentement m'échauffait, et plus de vie me faisait battre les artères, du fait de cette action commencée. Cette activité consciente imposait silence au chagrin, à l'angoisse de l'avenir. Un officier que j'ai connu (Le capitaine Landouzie), qui s'était souvent battu,

me disait que le chaud divertissement de préparer et de suivre ce projet dangereux, — un duel, — était si amusant au sens propre du mot, que c'est par cela : choisir des témoins, aller les trouver, attendre le résultat des pourparlers, que le goût du duel tenait les duellistes, quelque amer que fût, pour presque tous, l'intervalle qui sépare le moment où la rencontre est arrêtée du moment où elle a lieu.

A peine rentrée, comme j'ôtais mon chapeau dans ma chambre, la grosse main d'Ursule, tendue derrière moi, m'offrit une dépêche. Je l'ouvris : c'était mon mari qui me télégraphait :

« *Bien arrivé. Espère revenir jeudi. Tendresses à vous deux.*

« JEAN. »

Je dus pâlir un peu et frémir des doigts en posant le papier sur la cheminée, car Ursule se détourna, troublée elle-même, et ne s'en alla pas

tout de suite. En l'observant à la dérobée, je compris son inquiétude : les clefs oubliées, dont elle devait être avertie. Ma dépêche, sans doute, n'était pas arrivée seule, le matin, à la maison. Le télégraphe avait dû en transmettre une autre, pour Ursule, où il était recommandé de bien rechercher les dangereuses clefs. Ces deux dépêches, émises du même lieu par le même homme, et remises sans doute ici à la même heure par le même employé, marquaient bien la vie double de mon mari. Une angoisse, une rancune plus aiguës me mordirent à me voir exclue systématiquement de toute vérité. Quelle cabale de basses complicités s'agite donc autour de Jean pour le protéger ainsi ?... La concierge, Ursule, Germaine, et Yvonne peut-être... Car je sens bien qu'Yvonne est plutôt en confiance avec son père qu'avec moi. Ces pensées raidirent ma volonté de revanche, qui languissait.

Je dis à Ursule, assez rudement :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Je n'ai plus besoin de vous.

Elle répliqua, très douce :

— Je voulais demander à Madame des nouvelles de Monsieur.

Je pris sur moi assez d'empire pour lui répondre :

— Monsieur va bien, Ursule. Il revient à la fin de la semaine. Mademoiselle n'est pas rentrée ?

— Non, madame.

— Dès qu'elle rentrera, servez le déjeuner.

Yvonne se fit attendre. Je pris un journal et, au coin de la cheminée de ma chambre, où les yeux rouges des briquettes noires s'assoupissaient, je lus les faits divers. Autre signe de ma décadence intellectuelle, de ma déchéance progressive : quand j'étais jeune fille, je lisais les articles politiques, les nouvelles de l'étranger, les chroniques d'art et de lettres. Maintenant, il est convenu que c'est par le canal de mon mari que m'arrivent les choses sérieuses ; je ne lis plus que ces petits bouts de romans réels où s'enregistrent quotidiennement, à la troisième page des journaux, les misères, l'amour, le déses-

poir de Paris. Trop paresseuse d'esprit pour rebrousser chemin et changer aujourd'hui de méthode, je laissai mes yeux et un peu de ma pensée parcourir les alinéas monotones, avec leurs titres en petites capitales : « *Tentative de suicide. — Un habile escroc. — Fuite d'un banquier* », et je lus d'abord distraitement, puis en méditant au contraire chaque mot, l'aventure d'une femme de boulanger qui avait tué son mari, sur le soupçon de ses relations illégitimes avec une voisine. Un soupçon... un coup de revolver! Quelle admirable énergie, quelle aisance, quelle sûreté dans l'action! A moi, il faudrait des nuits d'insomnie, des journées de réflexions contradictoires, rien que pour décider l'achat du revolver. Puis, si j'allais demander un revolver chez un armurier, il me semble qu'aussitôt je me troublerais, qu'on n'aurait aucune peine à me faire confesser mon projet. O cœur amolli dans la sécurité des jours sans passion! Lorsque j'étais jeune fille, fortifiée par les épreuves et la pauvreté, j'aurais eu le courage de l'action, jusqu'au

meurtre. N'y ai-je pas songé, une fois, contre un homme qui n'était pas Jean, et que j'ai moins haï que je ne hais Jean aujourd'hui?

Je ne tuerai pas... Cet homme saignant d'un trou au front, le commissaire, l'arrestation, les assises, l'acquittement, je ne veux pas, je n'ai pas la force... Et puis je ne veux pas faire de mal physique à mon mari. Même à présent que je le renie, mon corps et ma sensibilité lui sont encore asservis. On ne supprime pas par un simple acte volontaire treize années de vie en commun, ni les souvenirs tenaces d'avoir été femme par un homme, d'avoir senti germer en soi son enfant!

Yvonne rentrait. Ses cheveux de brune soie floche, ses joues en fleur, sa bouche rouge étaient froids d'une brume condensée, quand elle vint m'embrasser comme d'habitude. Je vis bien qu'elle se laissait serrer contre moi plus volontiers que de coutume. Si fine, si avisée, si politique, elle flaire un drame dans la maison, elle s'y intéresse et s'y accommode : la tension élec-

trique de l'atmosphère l'excite. Ses grands yeux noirs si vivants, dans son long et menu visage immobile de « young girl », m'observaient toujours avec une curiosité un peu inquiète, et je surpris un coup d'œil de côté, jeté à Germaine qui attendait pour emporter son chapeau et son manteau. Après s'être lavé vivement les mains et le bout du museau, elle revint s'asseoir, à table, en face de moi.

Entre nous, la place de Jean, vide. Nous déjeunons.

— Où as-tu été, maman?

Elle n'y tient plus, elle m'interroge. Et me voilà qui lui mens, avec une aisance, un plaisir qui me surprennent et me divertissent. « Une promenade au Louvre : j'ai manié des taffetas changeants pour me choisir des chemisettes; puis j'ai visité un bijoutier de la rue de la Paix pour m'enquérir du prix de boucles d'oreille[illegible] pour Yvonne. » Cette allusion aux boucles d'[illegible]reilles l'agite aussitôt et déroute ses soupçons : c[illegible] le grand désir d'Yvonne est de porter des boucl[illegible]

d'oreilles, et je m'y suis toujours refusée. Voilà Yvonne gagnée par l'intérêt. Tel, sans doute, le secret de mon mari pour capter les bonnes volontés autour de lui. Nous causons :

— Tu ne sais pas, Yvonne ? papa a envoyé un télégramme.

— Ah ! il est arrivé ?

— Oui.

— Est-ce qu'il a trouvé beaucoup d'argent ?

Ses yeux s'illuminent de curiosité et d'appétit, pour cette question. Yvonne aime l'argent. Elle ne nous trouve pas assez riches et nous méprise un peu, je crois, de notre médiocrité. Elle connaît déjà très exactement la valeur des choses. Ainsi, notre appartement lui semble trop modeste ; elle déplore notre condition à prendre des omnibus ; elle signale au passage les jolies voitures et déclare chaque fois qu'elle en souhaiterait une semblable. Elle se promet d'épouser un monsieur riche.

— Est-ce qu'il a trouvé beaucoup d'argent ?

— Sa dépêche ne me le dit pas. Il ne le sait

pas lui-même. Sans doute, on n'ouvrira qu'aujourd'hui le testament de l'oncle Debize.

— Il faudra partager l'argent avec d'autres, dis, maman ?

— Cela dépend. Peut-être l'oncle nous a-t-il tout laissé.

— Ah ! Est-ce que nous serons riches, après ? Non, n'est-ce pas ?

Ce qui reste de puéril en elle voudrait un oui, mais sa petite raison mûre sait déjà fort bien que c'est « non ». Je ne réponds pas. Je la regarde. Elle réfléchit encore quelques instants ; puis :

— Papa devrait faire un métier où l'on devient riche.

Après un nouveau silence :

— C'est drôle de déjeuner toutes deux, sans papa. C'est amusant.

— Tu ne t'ennuies pas de l'absence de papa ?

— Oh ! pour si peu de temps !...

— Mais s'il était obligé de rester longtemps sans revenir ?



— S'il était obligé, obligé... et si je savais qu'il va revenir tout de même...

Elle ne peut exprimer la fin de sa pensée, mais je la comprends. Pourvu qu'elle sache que son père reviendra, elle a le temps. C'est bien l'enfance et l'admirable crédit qu'elle fait à l'avenir.

— Tu l'aimes bien, papa?

— Oh! oui, mère.

Son visage s'est voilé et comme fermé instantanément. Elle devient diplomate, sur ses gardes. Elle ne dira plus que ce qu'elle veut. — Cette diplomatie m'agace. Je veux l'embarrasser:

— Est-ce que tu l'aimes plus que moi?

La voilà toute rouge. Elle ne répond pas.

— Eh bien, voyons, réponds ce que tu penses, je ne me fâcherai pas.

Elle rougit de plus en plus. Ses yeux se gonflent, elle va pleurer, elle s'écarte de son assiette et de la table.

— Je ne sais pas!... Je ne peux pas dire... Je vous aime tous les deux *pareil*...

Allons! C'est moi qui cède. Je quitte ma place, je vais l'embrasser sur le front et je ne puis pas m'empêcher de lui dire, ce qui l'étonne (car ma tendresse pour elle n'est, d'ordinaire, guère démonstrative) :

— N'aie pas de chagrin, mon chéri, personne ne t'aime plus que moi.

Cet intermède de sentiment ayant glacé notre appétit, nous arrivons tout de suite au bout du déjeuner. L'absence du père, à ce moment, l'absence inaccoutumée, désorganise la maison. Il y a des gestes dont nous avons l'habitude, aussitôt levés de table. D'ordinaire, Germaine, qui nous a servis, prépare dans le cabinet de Jean la table et les cartes de bezigue, nous nous mettons au jeu, Jean buvant à petites gorgées son café, entre les levées; Yvonne, pendant ce bezigue, a sa récréation. Elle court dans l'appartement qui est son domaine. Elle bavarde avec Germaine, sa confidente. Aujourd'hui, la table à bezigue n'a pas été préparée; Yvonne, encore qu'elle soit un peu lasse de mon sérieux et de ma tendresse, n'ose pas

me quitter. Elle me suit les bras ballants, tandis que je vais à petits pas vers le cabinet de Jean. Cependant, je réfléchis : « Comment faire pour rester seule, ici, au moins une demi-heure, le temps de rouvrir le tiroir du bureau, d'y prendre les documents que je dois remettre cette après-midi à Miton-Müller ? Il faut d'abord renvoyer la petite. »

— Yvonne !

— Mère ?

— Juliette Langlé n'a pas de cours aujourd'hui ?

— Non, maman. C'est mercredi.

— Veux-tu aller t'amuser avec elle ?

— Oh ! mère.

Elle rougit d'étonnement et de contentement, elle n'en peut croire ses oreilles. Quelle rare faveur ! Jouer avec la petite Juliette Langlé, chez qui il y a un grand jardin ! Elle va me remercier : mais, soudain, elle me devine. Sans comprendre exactement pourquoi je veux être seule, elle associe ma complaisance aux secrets dont elle sent les

réseaux s'entrelacer dans la maison, en l'absence du père. Elle ne m'est plus reconnaissante. Elle dit, assez froidement : « Je veux bien, maman. » Moi je pense à la petite femme qu'Yvonne sera plus tard : de celles pour qui les amoureux se dépensent en efforts, en sacrifices, afin d'animer leurs yeux d'un rire de contentement, et qui font semblant de ne s'en point apercevoir.

Tant mieux, ma fille! Tu souffriras moins!

Donc, voilà Yvonne éloignée pour l'après-midi, avec Germaine qui la conduit. Reste Ursule. Ursule, ravagée d'inquiétude et de curiosité, ne se contient plus à l'office. Elle serait capable d'entrer brusquement dans le cabinet quand j'y feuilletterai les dossiers. Comment faire? Toute ma réflexion, toute mon invention sont tendues à résoudre ce problème... Je sens que je vais trouver, il le faut... Ah! la lettre pour le Crédit Commercial! Jean l'a rédigée à la hâte, hier, quand, rentrant à la maison, il a trouvé la nouvelle de la mort de notre oncle. Cette lettre est l'avis et l'excuse de son brusque départ. J'ai

réellement oublié de la faire porter ce matin. Voilà pour écarter Ursule.

Mais le Crédit Commercial est à cinq minutes d'ici, faubourg Saint-Honoré; Ursule, inquiète de me laisser, doublera le pas et, peut-être, reviendra trop tôt... Je vais joindre à la lettre de mon mari un billet de ma main pour le jeune Henri Herrscher, un billet demandant une réponse. Il m'a fait la cour naguère; il est encore un peu amoureux de moi. Il croira à une avance : les hommes sont si fats! Attendre cette réponse, la rapporter, cela prendra bien à Ursule la demi-heure d'absence dont j'ai besoin.

Toutes ces menues diplomaties ont réussi. J'ai pu être seule environ trois quarts d'heure dans l'appartement. D'ouvrir le tiroir en plein jour, l'agitation de la rue montant par les fenêtres, le bruit d'un piano au-dessus, cela m'a intimidée, bouleversée comme si j'avais cambriolé dans une autre maison. J'ai volontairement relevé ma fièvre d'agir en relisant les lettres de Mme de P... Ma

pensée divaguait. « C'est absurde d'être jalouse, comme la boulangère qui a tué son mari; et pourtant me voilà jalouse, irritée dans ma chair, avec l'envie de faire du mal, d'égratigner, de frapper... A présent, il me semble que je n'aurais plus que de l'horreur à être dans le même lit que cet homme; cependant je voudrais l'enchaîner et l'enfermer, pour qu'il ne fût plus touché par aucune autre femme... Il me semble que j'aurais de la joie à lui crier, quand il reviendra : « Moi aussi, j'ai connu l'amour hors de ton lit. » ... Les photographies de ces femmes sont jolies... Quelle folie d'avoir espéré le garder fidèle!... Je ne pensais pas qu'il pût me trahir. Je n'y voulais pas penser. Allons! le paquet est fait, j'ai toutes les lettres, toutes les factures, les numéros des titres, le tiroir est refermé! Ursule peut rentrer. »

Vite avec mon paquet scellé, j'ai regagné ma chambre, mais si émue que je ne me sentais plus la force de sortir pour aller à l'agence... Il me faudrait une amitié, pensais-je, un conseil, et je n'ai rien. J'ai fait, depuis hier, une dépense



d'énergie qui m'a épuisée : j'ai envie de tout lâcher, sans même prendre la peine de remettre les choses en ordre, sans rien dire à mon mari, sans rien faire!... A près de quarante ans, quitter son intérieur comme une héroïne ibsénienne, parce qu'on a été trompée, cela me semble, aujourd'hui à trois heures après midi, de la folie. Pour la première fois j'examine ce parti : RESTER, — avec la supériorité que me donnerait la connaissance des secrets de Jean, rester pour ma revanche. Une sorte de lâcheté m'y invite : cela ne dépend que de moi et la maison ne sera point bouleversée, rien ne sera changé de ce que l'Egmont de Gœthe appelle « les amicales habitudes de la vie ». Cette vie, avec Jean, est tolérable, après tout...

Je prends sur la cheminée le portrait de mon mari, je le regarde... D'un coup, en un instant, toutes les périodes successives de notre union, je les revois. Le portrait représente Jean tel qu'il est aujourd'hui. C'est une photographie faite aux

bains de mer pendant notre dernier congé. Le voilà, sa face nette et virile, sa haute taille, ses yeux clairs... Je vais chercher, je compare à celle-ci une autre photographie bien plus ancienne, commandée peu de temps après notre mariage... et, pour l'âme qui anime ce portrait, j'éprouve soudain ce que je ressentais pour mon fiancé : une impression bizarre de rancune et de peur confuse. Il n'était pas laid, pourtant (il est beaucoup mieux aujourd'hui, parce qu'il a légèrement engraissé); mais j'avais, en ce temps-là, dans les yeux et dans le cœur, une autre image; et le mariage, le mari représentaient l'abandon de trop de rêves.

Par quels degrés indiscernables suis-je venue à me complaire en cet homme? Je ne le sais plus à présent, parce que je n'ai pas dessiné jour à jour la courbe de mon sentiment comme je l'eusse fait, jeune fille. De façon latente et inavouée hier, mais flagrante aujourd'hui, je l'aime. J'aurai de la peine, même divorcée, quand j'apprendrai qu'il est l'amant ou le mari d'une autre. Toutes nos

joies à deux me remontent : que c'est doux et douloureux !

« Il a fait cela ! lui !... Il m'a trahie ! » Si je trouvais, tout de même, une explication qui l'innocente ? Si ce n'était pas à lui les lettres ?... Un dépôt confié par un ami ?...

Je repasse de mémoire la liste des documents, ma colère se réchauffe.

« Ah ! le gredin ! »

Je me revois trompée, ridicule. L'anxiété de découvrir un crime, vraiment crime, me ressaisit. Cette Ursule, sa complice, a une face d'empoisonneuse. Que s'est-il passé à Ingrandes depuis dix ans ? Que se passe-t-il en ce moment ?

Ainsi s'écoule une demi-heure, en flux et en reflux de rancune et de souvenirs amollissants. Malgré l'excitation qui, de mon cœur, gagne mon cerveau, rappelant les passages libertins des lettres, restituant les scènes d'amour avec d'autres femmes, malgré tout je ne ressens plus la pression de haine qui, cette nuit, m'avait, pour ainsi dire, exhaussée au-dessus de ma nature

ordinaire... Si l'on me laissait toute seule aujourd'hui sans me parler, je finirais la journée, probablement, à cette petite table, griffonnant mes pensées, de plus en plus lâches, sans trouver le courage de me lever, de retourner rue Montorgueil, de me remettre en marche vers ma revanche.

Mais Ursule est revenue. Je l'entends rôder dans le cabinet de Jean... Je devine qu'elle inspecte la table, le tiroir qui ne lui dira pas son secret. La voici avec la réponse d'Herrscher. Sa figure, qui ne sait qu'être mauvaise pour moi, essaie maladroitement une douceur d'hypocrisie.

— C'est bon, Ursule. Allez...

Que dit le jeune Herrscher?

« *Chère Madame,*

« *Je m'associe vivement à votre deuil... Que M. Lecoudrier reste absent tout le temps qui lui sera nécessaire... Son sous-chef fera le service. — Serez-*

vous demain vers cinq heures chez vous ?... J'ai un mot assez pressant à vous dire... »

Déjà!... Ah! le pauvre garçon!... S'il savait comme j'ai peu d'entrain aux fantaisies sentimentales ou au petit vice courant!...

Allons à l'agence.

Six heures.

Revu Miton-Müller et remis les papiers.

Et puis ?

Et puis... rien...

Rien et quelque chose... Rien et l'impossibilité douloureuse d'écrire, de penser. Quelque chose d'infiniment petit et de redoutable comme le grain de sable dans un vaisseau du cœur, — arrêtant la vie, — et invisible, impondérable.

Le soir.

De nouveau, autour de moi, le silence, la nuit. Il est plus de dix heures. Me voilà encore seule éveillée ici, à la place où j'ai commencé d'écrire hier. Le tiroir, en partie vide de ses documents, est à portée de mes yeux et de mes mains. J'en ai la clef... Mais je n'y toucherai pas ce soir. Je n'ai aucune envie de recommencer l'enquête. Le vent a sauté sur le lac incertain qu'est mon âme. Il ne souffle plus de moi vers l'horizon, mais de l'horizon vers moi... Ce n'est plus la vie, le passé de mon mari qui me sollicitent à présent. C'est mon passé, ma vie à moi.

Voici comment, depuis tantôt, les événements se sont enchaînés :

J'arrivai à l'agence, à pied, sans incident. Le cérémonial du matin s'accomplit à peu près de

même; l'attente dans le cabinet aux japonaiseries de papier; Miton-Müller me recevant, tout petit dans son bureau démesuré, qu'éclaire seulement une grosse lampe à pétrole... Un instant de silence, pendant lequel, sous l'abat-jour, ce notaire de vaudeville parcourt les dossiers, le nez dessus, comme s'il les humait. Je l'observais, assise sur le bord du fauteuil. Quand il enferma le tout dans une chemise de carton préparée à l'avance, j'eus envie de lui crier : « Non, ce n'est pas décidé... rendez-moi cela... Je réfléchirai. » Mais il me dit d'un ton qui m'imposait congé (et je sentis que j'étais un peu déjà entre ses mains de policier laïc) :

— Parfait, madame; voilà qui nous suffit. Vous pourrez venir reprendre les documents ici, après-demain, à cette heure-ci. Nous aurons photographié tout ce qui est nécessaire... Vous avez pensé à ?...

Il s'arrêta. J'avais compris.

— Combien dois-je, monsieur ?

— Cent francs suffiront.

Je les lui tendis.

— Nous ne donnons pas de reçu, madame. Toujours la confiance, — comme chez les notaires.

Un coup de timbre : réapparition du jeune Anglais déjà vu le matin :

— Reconduisez Madame... Ah ! pardon ! cependant (il me rappela)... Quand... la personne sera rentrée de voyage, je ne saurais trop, madame, vous recommander vis-à-vis d'elle une très fine diplomatie... Qu'elle ne se doute de rien. Vous comprenez... Sans cela, même avec notre dossier...

Et il ajouta :

— Ce qu'il nous faut, c'est un bon flagrant délit. Soyez tranquille, nous l'aurons... Si le besoin se fait sentir de causer avec vous, nous vous enverrons un prospectus lithographié, où l'on vous dira : *La maison Legrand vous prie de venir visiter son exposition de tapis d'Orient, à telle heure...* La maison Legrand, ce sera ici.

De nouveau me voilà dans la rue, marchant

droit devant moi sur l'asphalte mouillé des boulevards. C'était l'heure jaune et mauve de Paris, où les boucles des fils incandescents et les gros globes des Jablochkoff incendient l'air d'une lumière factice, plus éclatante que n'avait été ce jour humide et gris. L'allure de fièvre, la marche égarée, l'inquiétude du regard, tout ce qui m'agitait moi-même, je le reconnaissais dans presque tous les passants sur mon chemin; et je les voyais mieux, je les comprenais mieux qu'à l'ordinaire. C'est que, moi aussi, à présent, j'étais participante à l'une de ces intrigues compliquées qui se nouent et se poursuivent sans cesse ici, sur ce vaste marché d'amour et d'argent.

Ainsi songeant, j'atteignis la place de la Madeleine. La pluie alors se mit à tomber brusquement, condensant en grosses gouttes l'eau éparse dans l'air depuis douze heures, et cette douche fraîche, tellement subite, me laissa à peine le temps de me réfugier dans le bureau de tramways érigé à droite de l'église.

Il était déjà plein de gens qui s'y serraient les

uns contre les autres; foule quelconque, dont les vêtements trempés exhalaient l'odeur de la pauvreté. Dehors, la pluie redoublait, criblait bruyamment le toit de zinc et les vitres. A chaque arrêt des tramways, un groupe se ruait sous la pluie, rentrait presque aussitôt, tout ruisselant... Je réussis à m'installer derrière la porte à l'abri des rafales d'eau, qui de temps en temps pénétraient dans le kiosque. Tout moi s'amollissait, le dégoût de mon action accomplie s'exagérait parmi cette foule pauvre, dans cette atmosphère de pluie : il me semblait que j'avais des idées médiocres, usées. Puis ma pensée se perdit, s'hypnotisa sous une force singulière; quelques secondes passèrent sans que je pusse deviner ce qui la sollicitait. Je me tournai à demi, et je vis, dans le fond, tout près du bureau du contrôleur, un homme correctement vêtu, sans élégance, pas un mondain parisien, à coup sûr, qui m'observait; et dans ses yeux je lisais cette hésitation, cette quête d'un regard qui signifie : « Je voudrais vous aborder; aidez-moi ? » Je ne suis point si vieille, ni si laide,

que souvent pareille interrogation ne jaillisse, pour moi, des yeux masculins; elle me suggère ordinairement une gêne mêlée de contentement; telle est, je pense, l'impression de la plupart des femmes honnêtes. C'est blessant et flatteur : cela signifie le plus commun des désirs et une admiration bien fugitive : néanmoins nous ne saurions en être irritées. Je baissai seulement le regard, un peu surprise de ressentir plus de trouble que n'en méritait cette déclaration banale. Et j'essayais de n'y plus songer, surtout de ne pas montrer ce trouble à celui qui en était la cause, quand un mouvement de la foule me retourna presque de force et me mit face à face avec lui, qui avançait. Soudain, *je le reconnus,* et je reconnus sa voix, au moment où il me disait :

— Madame, je ne crois pas me tromper... Madame...

Je l'interrompis :

— Oh! *c'est vous...*

— Oui... je suis de passage ici... j'attends le tramway de Saint-Denis... Vous aussi ?...

— J'attends la fin de l'averse, simplement.

— Vous habitez toujours Paris ?

— Oui... vous pas ?

— Non... Je suis établi dans le Nord; je dirige l'usine à présent, avec ma mère. Mon père est mort.

Un silence gêné. Puis il demanda :

— Vous avez des enfants ?

— Une petite fille de douze ans.

— Moi j'ai trois fils; l'aîné a douze ans aussi.

Notre embarras s'augmentait de voir les gens, autour de nous, guetter les pauvres phrases banales que nous échangions.

— Et... cela va bien ? demanda-t-il.

— Très bien; je vous remercie. Et vous ?

— Moi aussi... assez bien !...

Un autre remous de foule nous bouscula, nous pressa l'un contre l'autre, et dans ce rapprochement forcé, nos yeux, se croisant, pénétrèrent des régions de notre âme que nos paroles n'atteignaient pas. Et peut-être dès lors nous serions-nous parlé, vraiment parlé. Mais on appelait au

dehors : « La gare Saint-Lazare, l'avenue de Clichy, Gennevilliers, Saint-Denis ! »

Il dit :

— Voilà mon tramway...

Je lui tendis la main.

— Au revoir, cher monsieur. Enchantée !...

— Très heureux aussi... Adieu !

Il s'éloigna. Je le vis se mêler au groupe qui tentait l'assaut du tramway de Saint-Denis, monter. — Puis je distinguai la haute forme de son chapeau profilée sur la vitre contre laquelle il était assis, me tournant le dos. Tout le temps que la voiture ne bougea pas, je compris, oui, je fus certaine qu'il pensait à moi, et s'interrogeant, faisait et défaisait des projets, incertain s'il allait descendre et revenir me parler. Je fus « dans sa peau », comme on dit, pendant ces trois minutes, ou plutôt dans son cerveau ; pas une de ses réflexions ne m'échappa. Et je restai, quoique la pluie eût cessé, pour attendre si l'effet de ces réflexions ne serait pas de le faire descendre du tramway, de le ramener à moi, me demander et

me dire les choses qu'il n'avait pu me demander et me dire d'abord, parce qu'elles étaient trop amples, trop graves pour s'exprimer avec les premiers petits mots de banalité d'une telle rencontre.

Mais le tramway s'ébranla dans le bruit de crécelle de ses freins desserrés; il s'éloigna doucement, puis plus vite, et bientôt je ne vis plus que l'astre rouge de son fanal qui, peu à peu, s'éclipsait.

Alors je sortis à mon tour, et, le pas appesanti par de lourdes pensées, je repris le chemin de ma maison. Ces pensées n'étaient rien de net; je les sentais surgir, monter de deux régions opposées et se heurter pour ainsi dire au milieu de ma tête, sans que l'un des deux afflux fût assez puissant pour refouler l'autre. Le visage, les traits, les yeux de celui que je venais de rencontrer, — sa bouche surtout, — reparaissaient devant moi, avec bien plus de clarté que tout à l'heure, avec la réalité suraiguë que la fièvre donne aux rêves. Sous les propos insignifiants que nous avions échangés,

des idées tellement puissantes et dominatrices se développaient, qu'elles semblaient une germination féerique, un gland qui deviendrait chêne en quelques secondes. Et les broussailles de cette subite frondaison m'obstruaient le cerveau... Toute cette agitation fondue, je le répète, en une étrange sensation de poids à porter, de poids trop lourd sous lequel on va succomber.

Quand enfin j'atteignis la maison, il me semble qu'Yvonne vint à moi et m'embrassa, et je dus lui rendre son baiser et lui répondre de façon un peu singulière, car elle recula, me regarda, ne dit plus rien. Je courus dans ma chambre dont je fermai la porte à clef. Le malaise physique, le trouble brutal de l'estomac et des nerfs, revanche du corps après les crises de l'âme, domptaient la pensée à présent, et je n'étais plus qu'un pauvre animal misérable qui souffrait. Nulle douleur morale, nulle anxiété ne prévaut contre un malaise physique aigu. J'avalai à la hâte un cachet calmant dans un verre d'eau, de ce remède magique qui semble aller couper la douleur à la ra-

cine par de brèves voies mystérieuses. Et vite, je m'étendis sur mon lit, où la mort passagère du sommeil me prit aussitôt.

... Je me réveillai au bout d'une vingtaine de minutes. La souffrance morale s'était assoupie du même coup que le mal physique. J'avais la tête fraîche et vide. Je me remuai doucement d'abord, anxieuse de réveiller l'angoisse. Non : j'étais bien, pour le moment, insensible. Je pus me lever, vaquer à la surveillance du dîner, dîner et causer avec Yvonne sans, je crois, manifester de trouble ni de distraction. Quand, tout d'un coup, ma pensée se reployait sur moi-même, il me semblait que je marchais dans une grande plaine; à l'horizon de cette plaine, il y avait des obstacles sombres, comme de forêts et de montagnes; j'y arriverais bientôt, fatalement, mais pour le moment je n'en voulais pas avoir peur, contente de marcher dans la plaine facile... Yvonne, cependant, bavardait. Elle était, ce soir-là, tout à fait petite fille, d'avoir passé la journée à jouer avec

une autre enfant moins développée. Le dîner fini, je jouai moi-même avec elle, je l'amusai. L'approche de la solitude nocturne où m'assailleraient mes pensées, m'épouvantait : je voulais la retarder, comprenant bien que cette petite âme, proche de moi, me défendait de ces pensées comme d'un sort. Mais l'enfant, accoutumée à se retirer de bonne heure, voulait m'échapper, moins pour aller dormir que pour causer, en se déshabillant, avec Germaine. Et je fus obligée de la libérer...

J'attendis le silence, le terrible silence qui allait me livrer à la cabale de mes réflexions. J'avais beau me dire :

« Après tout, il n'y a rien de nouveau... Il ne s'est rien passé... Je puis, s'il me plaît, aller reprendre demain les papiers chez Miton-Müller, déraciner de moi l'idée du divorce, *vivre comme avant !...* »

Non... Ce n'était plus exactement cela qui me tourmentait. Ce que je ferais pour contenter ma rancune de femme trompée m'était devenu une préoccupation secondaire. — La cuisson

douloureuse avait changé de place dans mon cœur.

Les bruits, cependant, s'éteignirent un à un; ce fut l'heure où les paisibles de Paris sont endormis. Seuls, les inquiets s'attardent à de muettes besognes, sous une lampe, comme moi, — tandis que les mondains sont à la parade de leurs plaisirs... J'entendis les derniers fiacres maraudeurs rouler paresseusement dans la rue, à la dérive, raclant l'angle des trottoirs... Puis rien ne coupa plus le fil de ma méditation.

Alors, je me remis à écrire...

J'écris à la même place qu'hier, mais, cette fois, sans fièvre. Pourquoi avais-je peur, à l'avance, de cette nuit, de ce silence, de cette solitude? m'en voici environnée et ils me donnent le calme. Je vois de près, maintenant, les obstacles confus qui, tantôt, me semblaient cerner l'horizon. Ils sont là, ni menaçants, ni favorables; — inévitables seulement, comme la vie. Je comprends qu'il faut les aborder: on ne se soustrait pas à sa mé-

moire et à sa conscience. Or, ce qui me barre la route, ce qui m'empêche de savoir quelle résolution je dois prendre dans la crise actuelle, c'est la protestation subitement réveillée de ces témoins incorruptibles : mémoire et conscience.

Depuis treize ans, je m'oubliais, ou plutôt je me leurrais à plaisir. Il me plaisait de distribuer ma vie en époques moralement indépendantes les unes des autres : des morceaux d'être distincts avec des responsabilités distinctes. Ce n'est pas vrai. La rencontre d'aujourd'hui me rappelle brutalement que je me suis trompée. Il y a des minutes dans la vie où il faut revivre toute sa vie; *où toute la vie passée doit être la raison de l'action présente.* Si des êtres pensants osent se soustraire à cette loi, c'est que leur pensée est vraiment rudimentaire... Moi, je me sens, en ce moment, reliée au plus profond de mon passé; ma raison d'agir va participer de toutes mes raisons d'agir et de toutes mes actions d'autrefois.

Cette vérité m'illumine et en même temps me confond. Je viens de faire une découverte autre-

ment décisive que celle d'une clef sur le tiroir où mon mari enferme ses papiers secrets. C'est la clef de ma conscience que j'avais oubliée durant des années, et que l'incident d'une rencontre fortuite replace sous mes yeux.





II

« Si changé!... »

Ce fut la première réplique instinctive de ma pensée, quand je *l'*ai revu, tantôt, dans ce bureau de tramways, où la banalité et la pauvreté même du décor et des gens rapetissaient, appauvrissaient l'esprit, en sorte que, même d'élite, il devait s'attarder d'abord à une réflexion médiocre. « Si changé! » pensai-je... Et aussitôt une puissante mélancolie se répandit en moi, comme il arrive à tout être humain, je suppose, quand un événement lui rappelle à l'improviste

que son étoffe de vie s'use, diminue et en même temps se détériore. Dans le vieillissement de cet homme, c'était mon propre vieillissement que je lisais. Ses yeux, qui me regardaient avec une triste surprise, ne disaient-ils pas clairement, eux aussi : « Comme elle est changée! Comme elle a vieilli... » Si bien qu'à peine de retour chez moi, malgré la migraine qui me tenaillait les tempes, j'ai jeté un regard à la glace, et d'un seul coup j'ai perçu le changement de mon propre visage, que la lenteur de l'usure, répartie sur quinze ans, m'avait dissimulé. L'impression fut si violente, si cruelle, qu'elle absorba toutes mes forces de souffrance : en m'endormant du sommeil factice que me procurait l'antipyrine, je souhaitai d'en finir, de mourir, afin de n'être plus exposée, consciente, au tenace rongement des heures.

Ensuite, réveillée et calmée, parmi le vague assez doux où me plongeaient les fumées de l'anesthésie, tandis que je dînais en face d'Yvonne, une intuition consolante m'est venue, assez per-

suasive pour me soulager : que la vie perdue se récupère dans l'enfant; que cette chair, la mienne après tout, triomphe du temps à mesure que le temps triomphe de moi, et qu'elle lui prend à chaque instant ce qu'il m'ôte... Encore plus tard, quand j'ai commencé à maîtriser l'émeute de mes pensées, quand j'ai compris que l'affaire n'était plus entre mon mari et moi, mais entre moi et ma conscience, troublée toujours par l'ennui de vieillir, j'ai cherché un de mes portraits de jeune fille, je l'ai contemplé longuement; j'ai tâché, en regardant tour à tour et le portrait et mon visage dans un miroir, de bien déterminer l'œuvre accomplie par les années, afin de me revoir telle que j'étais alors. Tout cela n'était point vain ni étranger à la grave entreprise que je méditais. Ne fallait-il pas d'abord restaurer dans ma mémoire la « Marthe d'autrefois », qui avait eu cette autre conscience dont je retrouvais inopinément la clef?

Le portrait de jeune fille auquel je comparais ma figure d'aujourd'hui, est une mauvaise épreuve

d'amateur, toute verdie, à moitié mangée par la lumière, bien qu'elle fût conservée dans le même coffre à gants où se cachaient mes six cahiers. Je n'y figure pas seule. Elle représente un groupe de quatre personnes, une dame maigre avec des cheveux blancs (Mme Lancrey), deux jeunes filles dont une jolie (moi), et une autre insignifiante (Jeannine); enfin, à genoux dans une posture qui veut être comique, avec l'air de me faire une déclaration, lui, Léon Delsarte, à vingt-quatre ans. J'en avais alors vingt-trois.

Comme s'ils eussent été pour moi deux inconnus, j'ai regardé ces deux beaux enfants, si beaux, si vraiment faits pour s'aimer, que, malgré l'ironie de la pose, le moins clairvoyant spectateur comprendrait qu'ils durent s'aimer réellement. Les années ont passé : les deux beaux enfants sont devenus la caricature à ce point déformée et ternie d'eux-mêmes, qu'en se rencontrant hier ils n'ont même pas osé, d'un mot, se rappeler l'un à l'autre qu'ils s'étaient aimés.

Mais, assurément, malgré la frivolité éprouvée

de son âme, notre rencontre l'a remué, lui aussi. Rentré dans sa grise et morose ville de Flandre, sa vie ordinaire recommencée entre sa femme, ses fils, ses ouvriers, l'image de la « Marthe d'autrefois » le poursuit... Non plus la femme de quarante ans avec laquelle, hier, il échangea quelques mots de banalité, mais la vierge fraîche, à peine mûrissante, aux bandeaux châtains, aux yeux châtains, qu'il vit arriver un midi de juin dans la salle à manger de la rue Cambacérès !

Souvenirs qui m'assiègent de toute part et me bouleversent ! Souvenirs de ma première crise sentimentale violente, reliés, dans ma mémoire, à toute l'histoire de ma jeunesse, — reliés à mon enfance, à l'époque où mon esprit connut les premières lucidités... Une claire vision me montre l'échelonnement de ma personnalité successive dans le passé. Toute cette région obscure s'illumine, où je reléguais les causes lointaines de mon état présent. Avec ce passé lointain, mes droits actuels et mes devoirs ont un lien visible, indéniable. Si je suis la femme de Jean Lecoudrier,

c'est parce que j'ai été la jeune fille aux cheveux, aux yeux châtains, qui, un jour, entra dans la salle à manger de la rue Cambacérès où se trouvait Léon Delsarte... Si j'ai rencontré Léon Delsarte (que mon mari a toujours ignoré), c'est parce qu'un grave incident (dont je n'ai jamais parlé à mon mari) avait brusquement dévié l'existence ordinaire de ma famille, et l'avait jetée, si provinciale, à Paris. Ainsi, à peine commencé-je l'examen de ma conscience, je m'aperçois que pour être utile et sincère, il doit remonter jusqu'aux premières années de ma vie intelligente. Eh bien! je veux loyalement mener l'enquête à bout. Elle m'instruira sur l'opportunité de l'acte à accomplir. Elle sera aussi le procès-verbal de la crise que je traverse, elle me justifiera devant mon propre arbitre. Elle me justifiera, au besoin, devant Yvonne, le jour où je devrai lui dire : « Voilà ce que j'ai fait, et pourquoi... M'approuves-tu ? »

Aux limites de mon passé conscient.

Jusqu'en 1873 (à quinze ans) je n'ai pas de

vie personnelle. Je suis une gamine du Midi, heureuse de sa liberté, amie de la lecture et en même temps des jeux bruyants, pas du tout *femme*. J'ai des compagnes de mon âge dans le monde des fonctionnaires, où l'on nous reçoit, car mon père est chef de gare à Agen. Bonne saison de plante vivace qui ne songe même pas qu'elle pousse. Il est agréable de courir, de bavarder, de rire, de se parer d'une robe fraîche ou d'un chapeau neuf; il est agréable d'avoir faim lorsqu'on va manger, et d'embrasser ses parents et de savoir qu'on n'est pas *des pauvres*... Tel fut l'amical désordre de mes sensations, jusqu'aux environs de ma quinzième année.

Du milieu où je vivais, surgit d'abord l'écho de cette rumeur spéciale, faite de bruits violents et discontinus, qui s'échappe d'une grande gare : surtout le tremblement triste des sonneries électriques et le fracas des trains sur les plaques tournantes. Puis je vois la redingote à palmes d'or que papa mettait pour l'arrivée des express. Je vois la bibliothèque de la gare, la vaste armoire

en noyer clair, tantôt fermée et morose, tantôt ouverte et vivante, avec son étalage jaune, bleu, blanc... J'y puisais des romans que je lus pêle-mêle, sans que personne s'avisât de surveiller mes lectures. Car mon père (oh! ce choc de souvenir! je viens de voir, presque d'effleurer son vieux visage militaire, ses yeux bleu faïence, sa figure de chasseur à pied de Protais, moustaches et barbiche grises, une touffe de cheveux fins sur le front), mon père ne savait rien me refuser et ma mère avait trop peu de lettres pour me guider...

Ma mère... Je l'évoque plus malaisément, au moins à cette période reculée de notre vie en province. D'origine humblement paysanne (mon père l'avait épousée quand il était lui-même un modeste employé aux écritures), c'était, il me semble, une toute petite femme, sèche et criarde, un grillon du Midi... Toujours vêtue de taffetas noir, elle s'occupait sans relâche aux soins du ménage, de pair avec la bonne... J'entends l'accent, le terrible accent de Gascogne, exagéré dans sa voix suraiguë... Mais toute cette image

est confuse. C'est telle qu'elle fut plus tard, à Paris, vieille, cassée, éteinte sous ses cheveux blancs, que ma mémoire garde son image.

L'incident qui bouleversa cette famille de provinciaux paisibles, et qui détermina l'éveil de ma conscience, eut lieu le 18 mai 1873.

Le 18 mai 1873!

C'est le soir, après dîner. Papa n'a presque pas parlé, durant le repas, bien que harcelé par la curiosité loquace de ma mère, qui flaire un événement inusité. Il finit pourtant par avouer qu'en effet « il y a quelque chose ». Moi, le dessert achevé, sans m'intéresser autrement à ce quelque chose, je m'en vais, comme d'habitude, un livre aux mains, que je ne lis guère (c'était *Ascanio,* de Dumas, je m'en souviens), m'asseoir à la fenêtre de ma chambre, qui donne sur la cour extérieure de la gare, en bordure le long d'un boulevard.

A partir de huit heures, mon père a le droit de déléguer le sous-chef à l'arrivée des trains. Alors, si le temps est beau, nous sortons. Nous allons

faire un « tour de Gravier ». Or, aujourd'hui, le soir est merveilleusement pur, un soir tiède et odorant de printemps languedocien. J'attends, en regardant la cohue agitée, bruyante des voyageurs, des cochers, des gens d'hôtel, l'heure où maman vient me dire : « Allons, petite... tu es prête ? » Mais, ce soir, elle ne vient point. J'attends... l'ombre monte... Je quitte mon livre et la fenêtre. Je me rappelle le « quelque chose » annoncé par mon père... Je veux m'enquérir de ce qui se passe... La salle à manger traversée, me voilà dans la chambre de mes parents. Papa et maman sont là ; ils parlent à voix basse.

Je demande :

— Est-ce qu'on ne sort pas, ce soir ?

— Non, dit papa... Ne fais pas de bruit.

Et, comme je m'en retourne, il ajoute :

— Tu peux rester !...

De cette phrase, qui m'associait, pour la première fois, à un grave souci de famille, date le commencement de ma vie consciente. Je m'assieds près de la table et je considère les visages

décomposés de mes parents. Celui de ma mère exprime seulement un désespoir stupide, sans réaction d'énergie. Celui de mon père trahit un effort intelligent pour trouver, coûte que coûte, l'issue d'une passe dangereuse. Je me rappelle le regard de ces pauvres yeux bleus anxieux, fixés sur moi, comme incertains de ce qu'il fallait me confier, incertains du frêle secours que je pouvais offrir, moi si enfant, devinée pourtant plus perspicace, plus secourable en une telle épreuve que ma mère elle-même.

— Je vais tout dire à la petite, déclare papa.

On ferme les contrevents, on allume la lampe. Je m'assieds en face d'eux toute vibrante d'un singulier orgueil à prendre place dans ce conseil de famille, contente, oui, vraiment contente de l'événement qui me hausse à une telle importance. Et voilà, j'apprends, je comprends tout en quelques mots de mon père, en quelques exclamations sanglotantes de ma mère. Papa a joué : depuis de longues années, il joue au cercle. C'est du moins ce qu'il avoue. (A présent, plus défiante

de l'Homme, je me demanderais : Fut-ce le jeu seulement?) Enfin, l'histoire la plus inattendue et pourtant la plus vulgaire : il a perdu cinq mille francs... Comme nous sommes dépourvus de tout capital, il a pris l'argent à la caisse de la gare, par petits emprunts successifs, dont le total atteint aujourd'hui cette somme énorme pour nous. L'inspecteur arrive inopinément demain ; il faut l'argent : que faire? Vendre, engager au Mont-de-Piété?... On réaliserait mille francs à peine. Implorer la sœur de mon père, vieille fille qui vit aux environs et possède une petite fortune? Elle aimera mieux laisser emprisonner son frère que de lui donner un sou. Alors, ma mère et moi, nous nommons les amis qui ont de l'argent, qui pourraient en prêter. Et papa fait : « Non, » de la tête, et moi je comprends bien qu'il a déjà tiré de l'argent de tous, qu'il n'y a plus rien à espérer de nulle part...

La nuit s'avance : voici la lampe à bout d'huile ; nous allumons une bougie, et la veillée se fait plus sinistre, dans la pénombre dansante où les visages

seuls se détachent en clarté jaune. La bonne est venue, tout ensommeillée, demander si elle pouvait se coucher; on l'a renvoyée rudement. Il est minuit; le train de Toulouse est passé; nous restons là, n'osant nous séparer, comme si de veiller allait peut-être nous apporter le salut.

— Allons, dit mon père, il ne me reste plus qu'à me faire sauter la cervelle.

Ce n'est pas dit bien résolument; il n'est pas près de s'y résoudre, et nous le savons bien. Néanmoins, la phrase nous « donne un coup », et nous sommes aussitôt contre lui à l'embrasser, à le supplier de ne pas se tuer... Qui sait? l'inspecteur, peut-être, se laissera attendrir. On lui expliquera... On lui offrira des retenues sur le traitement. Et nous allons nous coucher, sur cet espoir vague qui endort notre lassitude. Dans mon lit, effervescente et grave à la fois, je réfléchis. On compte mes avis pour quelque chose; je deviens une personne importante, — une femme.

Aujourd'hui, racontant pour moi cette lamen-

table affaire, je m'étonne de l'avoir, depuis si longtemps, pratiquement oubliée, — reléguée, pour ainsi dire, dans un coin de ma mémoire où je ne m'aventurais jamais. Mon père, convaincu de soustraire l'argent qui lui était confié, fut condamné à un an de prison. On le gracia au bout de quinze jours; les journaux parlèrent peu de l'affaire : mais pourtant, *cela a été*. Peut-être aujourd'hui suis-je seule à m'en souvenir; cependant je suis la fille d'un homme qui fut mis en prison pour avoir volé.

Pauvre père! pauvre vieille figure ravagée dont j'aimais les yeux bleus et la barbiche grise! je ne t'en veux pas. Comme il arrive infailliblement dans toute famille où l'un des membres est taré, par nécessité égoïste de défense personnelle, j'ai pris ta faute à mon compte : je me suis chargée de la cacher, de l'oublier, pour ma part, comme si elle avait été mienne. Et je n'ai pas, heureusement, le remords de te l'avoir reprochée comme le faisait si âprement ma mère, pauvre vieux vaincu! alors que, ta prison purgée, réfugiés à

Paris tous les trois, dans un misérable appartement des Batignolles, tu essayais de nous faire vivre en plaçant des vins du Midi.

Les premières années de séjour à Paris (trois ans et trois mois juste : mon père mourut au bout de ce temps), si exceptionnellement amères, par notre condition médiocre et par les raisons qui nous avaient chassés de province, ne me laissèrent pas un souvenir trop odieux. Elles furent les années de ma naissance intellectuelle. Aucun des provinciaux célèbres de Balzac n'a ressenti comme moi, petite Méridionale brusquement transplantée, la passion de Paris. Je n'ai pas maudit la destinée qui m'y jetait si débile, si dénuée. Avec cet enivrement j'ai goûté l'air de la Ville. J'ai possédé la fortune et la célébrité par le rêve, ce qui est mieux que d'être riche et célèbre, puisqu'on fait ce rêve à vingt ans. L'illusion que je deviendrais quelque chose de grand et de brillant, et que rien des joies de la vie ne me serait inconnu, la magique illusion a transfiguré notre misère. Que m'importait

d'être, provisoirement, humble et pauvre? J'avais devant moi le temps indéfini pour « me réaliser ».

Grâce à la recommandation d'une femme excellente, une vraie sainte laïque dont j'aurai sans doute à parler plus longuement si je continue cette confession (elle s'appelait Mme Garnier; c'était la veuve d'un inspecteur au chemin de fer du Midi), mon père avait réussi assez vite à nous donner du pain : il était actif; toutes les petites adresses du Gascon lui étaient familières. Néanmoins, il fallut bien se résigner à m'apprendre un état, qui, plus tard, me permît de gagner ma vie. On décida que je serais professeur : c'était encore, en quelque façon, rester « une dame », — ce rêve des déclassés! — Mme Garnier m'obtint, par des amis influents, une bourse à l'école spéciale de la rue Jacob, qui prépare les candidates à l'Ecole normale de Sèvres. J'avais seize ans environ quand j'y entrai, comptant étonner par ma supériorité mes maîtres et mes compagnes.

J'étais certainement de beaucoup la mieux

douée. On me le disait, je me laissai convaincre. Les « petits cahiers » commencent à cette époque, la plus exaltée de mon orgueil intellectuel : ils témoignent d'une ferveur extravagante d'ambitions, d' « intellectualité ». Exemple :

« *2 février*. — Je suis dans le troisième cours depuis hier, après avoir franchi le deuxième. Et je suis certaine que je vais être la plus forte. Il n'y a que Schrœder qui compte : elle n'est vraiment pas bête, cette Alsacienne. Quelquefois j'ai peur de la trouver plus solidement intelligente que moi : par exemple, elle découvre une explication lucide à un passage de Pascal, et je me dis : « Aurais-je trouvé cela, moi ? » Alors cela me fait mal entre les côtes et mon cœur se met à battre, à battre... Mais non, c'est moi la plus intelligente. Et quand Schrœder invente une chose qui m'étonne, c'est que je n'ai pas réfléchi à cette chose en même temps qu'elle.

« Il faut que je devienne un grand poète. »

Devenir un grand poète! — telle était ma fantaisie à cet âge où tout ce que je souhaitais me semblait dû par la destinée. J'écrivis en effet un grand nombre de vers : mais un instinct critique assez juste, allié en moi au puéril désir de la gloire, m'avertit bientôt qu'ils n'avaient pas ce mérite extraordinaire par où, tel beau matin, un Byron se « réveille célèbre ». Sans renoncer tout à fait à la poésie, j'entrepris un roman. Je lisais avidement les maîtres les plus goûtés du temps : Zola, Daudet; ils me transportaient : leur influence dut paraître aux pages que j'écrivais. Mon choix s'était fixé, pour le dépeindre, sur le milieu où je vivais, ce qui était assez avisé. Terriblement naturaliste, ce roman; des détails d'une crudité naïve qui l'eût fait saisir par la police, si jamais il avait été achevé et publié! Le plus singulier, c'est que je demeurais, non pas innocente, mais chaste absolument, révoltée quand une parole ou une attaque libertine s'adressait à moi, visait ma personne physique. Clairvoyante, cette fois encore, à juger ce que

j'avais fait, je mesurai ma nouvelle impuissance. Et ce furent des désespoirs intelligents, motivés, logiques.

« *Octobre.* — Je n'ai pas de génie, décidément : de constater cela, j'ai envie de me tuer, tout de suite. S'il s'agit d'être une bourgeoise, d'enseigner le français et l'arithmétique à des petites provinciales goîtreuses, d'avoir une ribambelle d'enfants et un gros mari... zut!... J'aimerais mieux être poitrinaire, condamnée à disparaître dans dix-huit mois de cétte vallée de larmes, comme Juliette Leconte.

« Dire que cette Schrœder a peut-être reçu le don qui m'est dénié : celui de créer quelque chose, de produire des pensées neuves. Croirait-on qu'elle a envoyé un article sur les *Idées morales de l'apprentie institutrice* à la *Revue philosophique,* et que la *Revue* l'a inséré, lui a écrit pour lui offrir une collaboration payée?... Cette tête carrée d'Alsacienne! A quoi me sert d'être tellement plus artiste, plus vibrante! Elle com-

9

prend plus loin que moi, et elle sait extérioriser ses idées.

« Après tout, il n'y a pas que la littérature... »

Et en effet, à cette époque d'ardeur incomparable, tout m'attire et me séduit, la musique, la philosophie, l'art... Avais-je réellement l'étoffe d'une artiste, d'un écrivain ? Peut-être. Il eût fallu pour la mettre en œuvre des circonstances plus clémentes, des amitiés artistiques, les conseils d'esprits supérieurs. Sans les événements qui l'arrachèrent à sa vie bourgeoise, George Sand eût-elle été George Sand?...

Le certain c'est que, douée ou non, les circonstances, pour moi, furent hostiles; je me demande même si le génie d'une Sand ne s'y serait pas aboli. En janvier 1878, mort subite de mon père foudroyé par une congestion. Ma vie matérielle est bien assurée à l'École où je suis boursière. Mais ma mère, qui la nourrira? En une nuit je prends ma résolution : renon-

cer à l'École normale; tenter l'enseignement libre.

Je me persuadai, alors, que par piété filiale je sacrifiais héroïquement mon avenir littéraire. De loin, — et de sang rassis, — il me semble que mon sacrifice fut aidé par le dégoût que commençait à m'inspirer ma vie d'écolière. Elle ne m'offrait plus que des déboires de vanité. Loin de me rapprocher du premier rang, je perdais peu à peu du terrain : et cette défaite perpétuelle me lassait. D'autre part, bonne musicienne, pourvue de deux brevets, j'étais sûre de trouver, me semblait-il, des leçons payées un bon prix... L'enseignement libre! C'était libre, surtout, que je le voulais : n'avoir plus de maîtres, plus de classes, n'avoir plus ni compositions, ni concours, ni examens.

Cette apparence de liberté, qui m'avait séduite, suffit quelque temps à me faire prendre en patience les misères de mon nouveau métier. Plus tard seulement, — trop tard! — je m'aperçus que dans l'usure d'une basse besogne quotidienne, — prendre des omnibus, enseigner des enfants stu-

pides, manger à la hâte, dormir harassée, j'avais perdu le goût du travail nouveau et dissipé l'acquis du travail antérieur. Je devins un appareil à gagner péniblement de quoi vivre. Je végétai; je ne pensai presque plus. Voilà, assurément, le plus laid moment de ma vie; même à l'heure qu'il est, je suis saisie d'une pitié un peu dégoûtée pour la malheureuse que je fus alors.

Notre misérable appartement de la rue des Dames se composait d'un salon (bien inutile, conservé par une suprême vanité de déclassés), de la chambre à coucher de ma mère, d'une salle à manger où l'on dressait mon lit de camp, d'une petite cuisine en forme de corridor courbé... Cette cuisine était mon cabinet de toilette, par la chaleur de l'été comme par les matins glacés où il fallait me lever avant le jour!... Oh! l'horrible existence de l'institutrice libre à Paris... Courses sous la pluie, souvent à pied, car le temps presse et l'omnibus est complet... Lentes heures de bégaiement scolaire, alourdies par l'indifférence hostile des enfants de riches; retour le

soir, demi-morte de fatigue, ne gardant même plus le courage de parler dans le chez-soi lugubre, devant le dîner indigent...

Comme divertissement, les samedis de Mme Garnier, où souvent je n'ose me montrer faute d'une robe; les dimanches interminables aux Champs-Élysées, assise auprès de ma mère, à regarder d'autres humbles bourgeois endimanchés et mornes comme nous! Tout cela était sombre, médiocre et vilain; et la suprême souffrance me fut alors de sentir qu'insensiblement je m'enlizais dans cette vase de vulgarité et d'inaction : une vie qui ne menait à rien, sinon à d'autres courses, à d'autres leçons, à d'autres pauvretés, et ainsi jusqu'à la vieillesse...

Et puis, tout d'un coup, à vingt ans passés, je sentis que mon célibat m'irritait. Mon caractère s'aigrit; je souffrais de ce long isolement à l'écart de la vie amoureuse, seule avec ma vieille mère, si bornée, si nulle.

Ennui du célibat, rancœur des besognes vulgaires, dégoût du travail, lassitude de la misère;

voilà bien, je crois, mon histoire psychologique, au moment de mes vingt-deux ans, à la veille de rencontrer Léon Delsarte... Cette restitution n'était pas inutile, je suis contente de l'avoir menée à bout. Puisque je veux juger ce que fut ma moralité, du moins dois-je me juger en pleine connaissance.

C'est alors que survint dans ma vie un mince événement qui la changea. La prévoyante bonté de Mme Garnier veillait sur moi, s'apitoyait sur ma jeunesse surmenée, gâchée. Par sa recommandation j'entrai, comme institutrice, dans la famille Lancrey. Et sur-le-champ, tout se transforma.

Ce fut la fin de ma carrière misérable de coureuse de cachet; ce fut presque du repos. Un voyage, le matin, de chez moi à la rue Cambacérès; un autre, le soir, pour rentrer; la journée mêlée à l'existence d'une jeune fille riche, et d'ailleurs sensible et simple; l'usage d'un grand confortable bourgeois, qui eût été du luxe avec un peu plus d'art. (M. Lancrey, directeur de la com-

pagnie d'assurances *l'Étoile de Flandre,* gagnait près de cent mille francs par an.) Surtout ce fut ce que je ne connaissais plus depuis la mort de mon père : des loisirs, du temps à moi!

On me laissait diriger à mon idée les études de Jeannine Lancrey, qu'une persistante anémie avait fort retardée. A dix-neuf ans, il fallait la ménager, ne la point presser. Je l'instruisis simplement en guidant ses lectures, ce qui réussit à merveille. D'ailleurs elle m'aima vite et elle était de ces âmes qui ne font rien que par amour. Moi, parmi ce bien-être, au milieu de ces gens sympathiques et affectueux, je retrouvai, avec une sécurité singulière, le goût de penser. Et je connus de nouveau ce désir du travail qui donne de la saveur aux jours. Longtemps interrompu pendant la nuit fumeuse que je venais de traverser, le Journal des petits cahiers reprend bientôt avec abondance :

« *1881. Avril.* — Je renais. C'est un *neuer Frühling* de ma santé morale et de mon esprit. Je me

remets à lire, à travailler. De nouveau j'espère devenir quelque chose de supérieur à la foule. Être célèbre. Tirer de son cerveau la puissance de luxe qui est ici, autour de moi... Ou seulement, mon Dieu! travailler, sentir, comprendre! Quelle joie! J'ai refait des vers ce matin, dans mon lit; ils valent bien ceux qu'on publie!...

« J'aime la couleur du temps et le parfum de la vie. Si je n'étais pas superstitieuse, j'écrirais qu'il me semble que je vais être heureuse *(unberufen!)* »

Cette joie active, exubérante, le travail seul ne la donne pas. Elle participait d'une excitation sentimentale, déjà vive, mais qu'un extrême orgueil, une pudeur sincère pour tout ce qui touchait aux choses de l'amour, dès que ces choses me concernaient, m'empêcha longtemps de noter même sur le petit cahier confident. Vraiment, jusque-là, je ne m'étais aucunement préoccupée d'aimer, ni d'être aimée. La profonde lassitude, durant les dernières années, avait aboli toute sen-

sibilité! L'ardeur du sang non plus que l'inquiétude du cœur n'étaient les causes de ma rancune à devenir vieille fille. Peut-être aussi n'avais-je pas rencontré l'homme destiné à me plaire; — après coup, les femmes font volontiers cette hypothèse pour justifier leurs fantaisies irréfléchies. — Il est d'ailleurs assez probable que Léon Delsarte n'était pas plus le héros providentiel qu'aucun autre homme de sa jeunesse, de son extérieur et de son élégance; seulement sa rencontre coïncida avec mon évasion de l'horrible vie trop longtemps soufferte, avec ce *nouveau printemps* célébré par le petit cahier. La première fois que je m'assis à la table des Lancrey, *il* était là; il fut un des éléments du réconfort, de la joie libératrice que j'y ressentis.

Je veux restituer ce moment, peut-être le plus *beau,* le plus juvénilement heureux de ma vie. La grande salle à manger à boiseries brunes... Le linge de table aux nettes cassures... Sous le jour un peu sombre, le mobilier moderne et cossu, je

ne sais quoi du Nord dans l'arrangement (rideaux de dentelle, stores de coutil blanc damassé)... M. Lancrey est en face de sa femme. C'est un gros homme encore jeune, rouge de peau, déjà chauve, bien mis, au parler mouillé. Mme Lancrey, très simple, tout en noir, des solitaires aux oreilles, et au doigt une énorme turquoise entourée de brillants. Jeannine Lancrey, maigre, les cheveux pâles, l'air d'un lys fané, d'une grâce de convalescente, avec des yeux ardents et humides... Et celui que je vis le premier, que je vis *seul,* à part, — quoique en même temps et du même coup d'œil enchanté qui saisit tout le tableau, ces braves gens, ce bon confortable : — lui, le jeune homme très mince, très grand, très fin, très britanniquement élégant avec ses cheveux plats, lustrés, ses vêtements sombres, sa cravate adroitement nouée, ses mains blanches.

Je me sentis, en passant le seuil, arrivée à un moment où la vie *doit* progresser, où il faut que « quelque chose arrive ». Cela s'exprima en moi par cette volonté intérieure : « Celui-ci sera mon

roman!... » Le regard que le jeune homme rendit au mien ne signifiait qu'un vif contentement de me trouver jolie. Amusé, sympathique, un peu libre, ce regard disait : « Oui, elle est jolie... elle me plaît, l'institutrice ; ce sera agréable. » — Et, sans doute, il ne s'affirma pas alors, prudent petit bourgeois, le désir de mettre à mal la nouvelle venue : il espéra seulement qu'elle était déjà dressée et facile.

Hasard ou providence, un concours spécial de circonstances devait nous rapprocher. Lui, l'ennui de la vie de province (où ses parents, dans la Flandre française, menaient de grands et riches tissages), l'avait jeté à Paris, trois mois auparavant, sous prétexte de peinture ; mais, à peine à Paris, il se sentait dépaysé ; il cherchait la société de ses compatriotes. On l'attirait chez ses cousins Lancrey, par le désir secret de le marier avec Jeannine. Or, je le sus le soir même, — car le cœur de la jeune fille débordait et tout de suite elle me prit en confiance, — Jeannine était très amoureuse, mais pas de son cousin, qui, de son

côté, la traitait en sœur cadette. Elle avait noué une intrigue, durant une saison à Vichy où on l'avait envoyée l'an passé, avec un gentilhomme de quarante-cinq ans, le marquis d'Aguey, trop parfaitement ruiné pour ne point déplaire, comme gendre éventuel, au directeur de *l'Étoile de Flandre*. Le retour à Paris n'avait pas rompu l'intrigue, bornée d'ailleurs à des rencontres dans la rue et à l'échange de lettres passionnées.

(Un bruit de toux légère, parti du fond de l'appartement, m'a brusquement interrompue. J'ai couru à la chambre d'Yvonne... Du seuil, j'ai écouté. L'enfant s'était rendormie déjà. Sa respiration paisible, régulière, animait seule le silence de la chambre... Oh! chérie, chérie! comme je t'aime, comme je te sens toute ma vie, à présent! A respirer le parfum de ma propre jeunesse fanée, je me suis mieux éprise de la tienne, qui sera, je le veux, son recommencement dans le bonheur

et la sécurité. C'est pour toi, par toi, que je veux choisir dignement la solution de la crise où je suis. Toi qui seras peut-être, un jour, la seule lectrice de cette confession, je veux qu'elle te donne, sur le devoir de la femme dans les grandes conjonctures de l'amour et du mariage, toutes les leçons que je n'ai pas eues, et que je cherche aujourd'hui, un peu à tâtons, dans mon propre passé...)

... Revenue doucement à mon confessionnal intime, je veux peser équitablement ceci : que fut ma moralité, depuis le moment où je fis la connaissance de Léon Delsarte jusqu'à mon mariage avec Jean Lecoudrier, de vingt-trois à vingt-cinq ans ?... Cela importe : car *de toute cette période qui a précédé immédiatement mon mariage,* MON MARI NE SAIT RIEN. Je ne lui en ai jamais soufflé mot, ni avant de l'épouser, ni depuis. Bien plus : on dirait que, sans m'en expliquer une seule fois

loyalement avec moi-même, j'aie pris la résolution secrète d'oublier ce passé, coupable ou non, mais gênant. Fait surprenant : mariée, je n'y ai plus pensé une seule fois. J'ai vécu résolument dans le présent, isolant de la « Marthe d'autrefois » ma personne et ma responsabilité.

Chaque conscience humaine a-t-elle ainsi des portes secrètes volontairement condamnées ? Peut-être... Pour moi, la rencontre de la place de la Madeleine, tantôt, en a brusquement rouvert une. De la griserie subite qui m'est montée au cerveau par cette bouffée du passé inopinément respirée, une idée s'est peu à peu dégagée qui fut : « *Moi aussi,* j'ai caché des choses à mon mari. En avais-je le droit? Et si je l'ai, ai-je aussi celui de connaître les choses que, de son côté, il m'a cachées ?... »

Sincèrement, je ne saurais pas encore répondre. Pourtant, je me sens gênée dans mon droit d'enquête sur autrui par le poids de mes propres secrets. Je ne serais tout à fait à l'aise pour surveiller et condamner Jean que si je pouvais lui

dire : « Toi aussi tu as ignoré des choses de moi. Mais je puis te les confesser sans rougir; connais-les; juge-les. Après ce sera ton tour d'être jugé! »

Voici le cas : une jeune fille, après des années laborieuses et douloureuses, rencontre à vingt-deux ans, en plein printemps de santé et de beauté, un homme jeune à façons câlines, qui lui plaît, qui la courtise, qui lui dit : « Je vous épouserai... » Les circonstances s'accordent à favoriser l'intrigue : Jeannine Lancrey, romanesque pour le plaisir du roman et non contente de ses amours avec le marquis d'Aguey, avait pris notre aventure à son compte. Sa complaisance active en abrégea les préliminaires : sa sincérité confiante m'incita à croire en des promesses qui d'ailleurs ne furent point, d'abord, illusoires. Jeannine rendit possibles nos entrevues quotidiennes en m'accompagnant à l'atelier de Léon... Cette atmosphère d'intrigue la vivifiait; elle ne pouvait plus s'en priver. Elle me disait sérieusement :

— Comme vous êtes heureuse ! comme je voudrais être à votre place ! Vous êtes belle et pauvre : vous ne pouvez douter que mon cousin vous aime pour vous-même. Tandis que moi... Il y a des nuits où, de rage, je mords mon oreiller, parce que je me figure que le marquis n'aime que ma dot.

Ainsi l'amour le plus jeune, le plus charmeur; la promesse d'un mariage brillant; toutes les commodités d'entrevues, l'excitation perpétuelle (si périlleuse !) d'une amitié romanesque réchauffant mon propre cœur, — telles sont les tentations où je fus induite, au sortir d'une vie abominable et vulgaire... Peut-être il eût été héroïque ou seulement raisonnable de résister, de poser tout de suite à Léon Delsarte la condition du mariage... Je ne fus ni héroïque, ni raisonnable. Je fus amoureuse, très amoureuse : mon journal d'alors en témoigne.

« *15 janvier* — Maman dort dans la chambre voisine. Si elle savait, pauvre mère ! si elle avait



entendu, cette après-midi, les mots qu'une bouche passionnée versait dans l'oreille de sa fille!... Un homme de l'extérieur et de la situation de Léon Delsarte m'appelant sa femme! me disant : « Comme je serai fier de t'appeler ma femme, « devant tous, — ma chérie, ma chérie!... »

« Ah! ce n'est pas sa fortune que je désire, Elle m'effraie plutôt : elle sera le plus rude obstacle à notre mariage. Je l'aime pour lui, pour sa figure, son esprit, son talent. Je suis joyeuse de l'aimer. Si je ne devais pas l'épouser, je crois que je l'aimerais assez pour devenir sa maîtresse... Oh! que je l'aime, et que je le remercie de m'avoir prouvé que je pouvais aimer! Longtemps, je me suis crue seulement intellectuelle, incapable d'une passion romanesque. Et par lui, l'aimé, je la connais enfin, cette passion que les livres racontent; par lui je pourrais à mon tour la décrire et la faire ressentir. Cela, sans doute, — aimer, être aimée, — me manquait quand j'écrivais, à l'école, ces froides pages de roman dont je sentais bien la froideur...

« *22 janvier.* — Que ses désirs me touchent et me troublent! Il me disait tantôt, navré de mes résistances : « Comme tu es forte pour me repousser! Tu ne m'aimes pas... » Et il était près de pleurer, de découragement... S'il savait! S'il savait que tout à l'heure, la bougie éteinte, ma pensée fidèle lui fera l'offre de tout mon être, et que je désirerai ardemment tout ce qu'il désire!... Oui, je t'aime, je t'aime! J'ose te le dire à présent que tu ne m'entends plus. Ce que je ne veux pas t'avouer quand tu es près de moi, tout moi te le crie, absent. Je te donne mes lèvres et tout moi, mon chéri! »

C'est de l'amour, je pense, et du sincère! Une telle fougue m'étonne même aujourd'hui. Je ne reconnais plus mon âme dans de pareils transports. La « Marthe d'autrefois » m'apparaît bien dévergondée... Car, d'écrire de pareils aveux, touchant un homme, à devenir sa maîtresse, il n'y a qu'un pas, semble-t-il! Pourtant, je n'ai pas franchi ce pas, et je n'en ai pas même été trop

vivement tentée. La vieille honnêteté bourgeoise, innée en moi ou héritée, aida certainement à ma défense. Mais ce fut, plus que toute chose, ma foi aux promesses de Léon qui me sauva de la chute. Je puisai le courage dans cette pensée : « Il m'en saura gré quand il sera mon mari. » Ma résistance fut inflexible, et je n'en tire aujourd'hui nul orgueil. Celles qui, dans un cas pareil, n'ont point eu la même force, je ne trouve pas le courage de les condamner.

Pauvres filles sans père, moralement orphelines deux fois, — quel appui est celui d'une mère comme la mienne, si dévouée me fût-elle ? — il faut les plaindre, et combien l'indulgence, pour elles, n'est que de la justice ! Une institutrice prend un amant dans la société où elle va gagner son pain : on la méprise, on dit que c'est une créature. Mais que veut-on qu'elle fasse, bon Dieu ? Elle est exclue du mariage. Élevée comme une bourgeoise, avec l'instruction, l'éducation et les goûts d'une bourgeoise, elle ne peut pas devenir la femme d'un ouvrier, même supérieur. C'est dans

les romans de madame Sand que de semblables associations se fondent!... Alors un professeur, un employé modeste? Oui, ce serait la sagesse. Mais le professeur, l'employé modeste, cherchent une dot qui, ajoutée à leur emploi, permette au moins de vivre et d'élever un enfant...

Or, dans ce monde élégant, luxueux, pimpant, où elle travaille, si pourtant un homme se rencontre qui lui plaise, qui la courtise? Si elle l'aime? Elle a un cœur, cette fille, elle a du sang dans les veines comme les petites bourgeoises dotées? Elle a un âge pour être aimée, caressée, rendue mère comme les filles du peuple et comme les demoiselles riches!... Donc, la voilà qui se met à revivre le roman vingt fois écrit de l'institutrice amoureuse dans la famille de son élève. Ce roman, le romancier le termine ordinairement par le mariage de l'institutrice et du monsieur riche. Dans la réalité, le mariage est une exception presque miraculeuse. Souvent, parce que l'amant est marié : — combien j'en ai connu qui cédaient au père de l'élève! — Presque toujours parce

que, de l'amant à la maîtresse, il n'est même pas question de mariage. Pour beaucoup de bourgeois riches, l'institutrice est matière à amour, comme, pour des bourgeois plus humbles, la servante.

Celles qui cèdent par intérêt, par libertinage, ou même par peur de perdre leur place, soit! elles sont viles ou lâches, elles ne sont pas intéressantes. Mais, tout de même, s'il en est une qui soit *réellement amoureuse?* Si elle devient la maîtresse de cet homme; pour rien, pour la joie de ses caresses?... En vérité, cette déchéance, presque inévitable, ne peut pas s'appeler, équitablement, du dévergondage!

Ce n'est pas ma propre cause que je plaide ainsi : *je ne fus pas* la maîtresse de Léon Delsarte. J'ai dit quelle confiance sereine en sa parole, librement, spontanément donnée, me préserva. L'honnêteté, la pudeur héréditaire n'y eussent point suffi. Au lieu de me promettre le mariage, s'il m'eût franchement demandé d'être

sa maîtresse, j'aurais probablement cédé. Ma résistance ne fut donc ni de l'héroïsme ni du calcul.

A cette résistance, j'ai gagné le souvenir pur et charmant qui s'exhale, pour moi, encore aujourd'hui, de ce temps de fiançailles. Ce qui fait Juliette et Roméo plus séduisants avant le mariage, — c'est-à-dire la fougue du désir juvénile maîtrisée et ennoblie par le respect de l'avenir, — il me semble que nous l'avons recommencé. Grâce à Dieu, je n'ai, de cette ardente saison, nulle action *vilaine* à me reprocher. J'ai traité en fiancé, sans plus, l'homme que je regardais comme mon fiancé.

Dès qu'il fut avoué que nous nous aimions, — et Jeannine hâta les aveux en les faisant elle-même à notre place, — nous agençâmes très vite de fréquentes entrevues. Léon Delsarte habitait, rue Victor-Massé, un hôtel minuscule composé d'un atelier, et d'un logement assez confortable... Comme, plusieurs fois par semaine, je menais Jeannine à un cours, nous ne manquions pas de dé-

rober quelques minutes pour une visite à l'atelier. Une après-midi, j'y trouvai, en même temps que Léon, un homme mûr et élégant, un peu chauve, avec des favoris de magistrat : c'était le marquis d'Aguey. Certes, ma conscience qualifia comme il le méritait l'abus de confiance dont je me rendais coupable en favorisant ainsi les relations de mon élève et de l'homme qui la courtisait : mais quelle autorité me restait sur Jeannine ? Ma propre situation était-elle plus régulière, et mon secret ne valait-il pas le sien ? Ainsi s'établit entre Jeannine et moi le lien de la complicité réciproque qui lie trop souvent à Paris la jeune fille et son « ange gardien ».

Aujourd'hui, de cœur et de sang froids, je juge très sévèrement l'immoralité de ce pacte. Mon excuse est qu'alors il fut conclu en dehors de moi, sous la pression des événements. Elle est, surtout, que j'adorais Léon de toute mon âme, que bien vite il me fut impossible de ne pas le voir chaque jour. Et comme ces visites hâtives ne suffirent bientôt plus, ni à Jeannine ni à moi,

nous inventâmes de faire faire nos deux portraits par Delsarte, avec l'assentiment des Lancrey. Ces gens se doutaient-ils ?... De l'intrigue de leur fille, assurément non; de celle de Léon avec moi, quelques indices me le firent supposer plus tard : entre autres leur étonnement incrédule, quand, la question de mariage posée, Léon affirma que je n'étais pas sa maîtresse. Les Lancrey n'avaient qu'une morale bourgeoise, troublée par un vil sentiment : la défense forcenée de l'argent de la famille.

... Nous avons recommencé, lui et moi, Roméo et Juliette, avec la même ardeur sensuelle et la même fraîcheur d'âme que les amants de Vérone : et ce fut si délicieux que tout moi tressaille encore à en ressusciter le souvenir. Condamner ces heures adorables, non ! même aujourd'hui qu'elles ne sont plus qu'une ombre évanouie, je n'en trouve la force ni dans ma conscience, ni dans ma raison. Si je n'avais pas aimé, alors, jamais je n'aurais soupçonné jusqu'où s'exalte

l'amour humain... Car cet âge dure peu, où l'amour est vraiment la flamme pure, si pure par essence, que rien n'en saurait ternir la claire splendeur. Une fleur de sensibilité passe aux amants souvent avant, toujours après la trentième année, et le parfum de cette fleur d'amour est inconnu aux ardeurs de la maturité. Malheur à qui ne l'a pas respirée; malheur à qui n'a pas traversé l'Éden où elle s'épanouit, et qui a réservé son cœur pour les douloureuses tendresses de l'âge mûr! Malheur à qui, enlaçant l'être adoré, a pu penser que d'autres l'avaient vu plus jeune, plus beau, et qu'en des jours antérieurs il eût été plus doux de l'aimer! Nous deux, nous avons recommencé Roméo et Juliette. Nos jeunes lèvres se sont unies dans des baisers qu'elles n'avaient jamais connus, tandis que nos yeux, reflétant nos visages, n'y lisaient aucune ride, aucune trace de l'effort hostile du temps. Nous nous sommes aimés non point en connaisseurs, qui savent des artifices pour éveiller les désirs, mais en enfants que chaque caresse étonne. Nous nous sommes aimés parfaite-

ment, à l'heure où chacun de nous pouvait le plus aimer.

Et cependant, je fus abandonnée.

L'aventure des amants de Vérone, nous l'avons dénouée en vaudeville bourgeois. Roméo, mis en demeure par ses parents de choisir entre moi et ses deux mille francs de pension mensuelle, a choisi les deux mille francs. Je sais bien comme il fut circonvenu, retenu en Flandre presque malgré lui, jamais libre de céder à une généreuse impulsion de retour... Il me dit tout cela dans la piteuse lettre d'adieu qu'il m'écrivit, et que je brûlai tout de suite, de dégoût. Cet homme, qui m'adorait, a pu me quitter pour des raisons de famille et d'argent! Je me butais vainement à cette énigme, autrefois. Maintenant, il me semble que je la déchiffre. Léon m'abandonna aisément, parce que je ne lui avais pas appartenu... Mensonges, le dire des femmes qui prétendent que la possession, c'est la satiété et bientôt l'ennui.

Pour le caprice, peut-être; pour l'amour, non pas! La possession scelle l'union et la rend indissoluble. Et là est le secret de la durée de tant de mariages, qui d'abord parurent « inassortis » : le mien, par exemple!

Ce que fut l'état de mon cœur, dans cette crise terrible, je l'ai fiévreusement mais exactement noté dans le petit cahier de l'année 1884 :

« *15 février.* — Eh bien! c'est fini, raté, cassé. Je suis de nouveau une petite institutrice chiffon et ma place est perdue, par-dessus le marché. J'ai envie de me frapper moi-même pour avoir été si naïve. J'ai cru, sotte! qu'il tiendrait parole et m'épouserait. Est-ce qu'on m'épouse?... Le lâche! le lâche, le lâche... Il cède à la peur qu'on lui coupe sa pension; il n'ose pas risquer la perte de son bien-être. Est-ce que je n'étais pas assez forte pour le faire vivre, s'il ne voulait pas travailler? Oh! cela lui portera malheur, j'espère.

« *17 février, le matin.* — Comme j'ai mal!... J'ai eu des étouffements toute la nuit. Ma pauvre maman m'a soignée, elle que j'ai depuis longtemps dédaignée, presque maltraitée, tant que je fus enivrée et heureuse. Je lui reviens à présent que je me sens si misérable : cet égoïsme de la famille est encore le plus sûr refuge... Lui aussi a mieux aimé sa mère, son père, sa famille. C'est sa famille qu'il a choisie, plutôt que moi.

« ... Je n'entendrai plus sa voix prononcer mon nom et me dire des petits mots niais et délicieux de tendresse. Pourquoi la destinée me fait-elle cette peine injuste? Je ne demandais pas à le connaître... Mon Dieu, comme je l'aimais! et que j'ai mal! »

Le journal se poursuit ainsi en plaintes, en gémissements, durant de longs jours. Lentement néanmoins, à mesure que l'événement s'éloigne dans le passé, le ton se modifie :

« *2 mars.* — Ma tante Adeline, la sœur de

papa, est morte. Petit héritage. Comme cela m'est égal, à présent!...

« *4 mars*. — Je tâche de ne plus penser à lui, comme on fuit une mauvaise pensée. Je brise mon corps par la fatigue physique et j'occupe mon esprit par le travail. Je ne veux pas, je ne veux pas que ce misérable, qui m'a abandonnée, ait en plus sur moi l'avantage de m'empêcher de vivre. Il vit bien, lui! »

Des jours, des jours encore, partagés entre les larmes lâches et les sursauts d'énergie. Mon extrême orgueil, dans cette agonie de mon cœur, fut mon salut. Il me redressa contre la souffrance, parce que, de moins souffrir, me parut une revanche contre Delsarte. Pauvre revanche, hélas! Dès qu'il me vint l'idée d'une autre, plus complète, je l'adoptai.

« *8 mars*. — Je me force à regarder des hom-

mes, et j'essaye de susciter en moi l'envie de leur appartenir. Hélas! j'aimerais mieux mourir!

« *19 mars.* — Jusqu'à présent, sans me l'avouer, j'espérais encore, lâchement, le retour, la reprise du passé... L'illusion la plus tenace doit s'évanouir, maintenant. C'est fini, bien fini. Arrangeons-nous à vivre avec cette conviction. La coupure est définitive : on ne soudera plus le membre tranché. Il faut que la coupure se cicatrise. Oh! toutes les forces de mon amour-propre sont tendues vers ceci : ne pas pleurer, ne pas être malade, ne pas penser que je souffre à cause de lui!

« *22 mars.* — Comme il a été brutal et maladroit. Trois jours après m'avoir quittée, s'il m'avait écrit : « Je ne peux pas t'épouser; mais je te veux : sois à moi malgré tout, » j'aurais laissé ma pauvre maman seule et j'aurais couru être sa maîtresse.

« Eh bien! maintenant, je vivrai, quand même! Il ne sera pas dit que tout en moi sera brisé pour

l'amour d'un petit bourgeois égoïste. Je veux refaire ma vie; à défaut d'autre objet, le goût de la tranquillité, de la sécurité me soutiendra. Léon m'a donné une bonne et profitable leçon d'égoïsme.

« *25 mars.* — Mon effort de réaction n'a pas été vain. Si mon cœur saigne et souffre toujours, au moins, déjà la bête revit. Je me force à manger, à boire, à marcher. J'ai dormi cinq heures de suite, cette nuit, ce qui ne m'arrivait plus depuis un mois.

« *3 avril.* — Volonté formelle de refaire ma vie, comme si ce qui a été n'avait pas été.

« Rallions les troupes dispersées après la déroute. Voyons ce qui me reste, pour l'avenir.

« Je suis encore jolie, plus jolie, il me semble, que jamais. Mes angoisses, mes tristesses ont affiné ce que ma figure avait de trop gras, de trop *santé*. J'ai une beauté intéressante. L'héritage de la sœur de papa me constitue une petite dot.

Dix-huit mille francs, ce n'est guère : cependant, pour conquérir « l'employé modeste », c'est, l'appoint indispensable. Donc, ma résolution est formelle : j'épouserai l'employé modeste.

« Une fois mariée, je saurai prendre ma revanche de la vie, qui ne m'a pas gâtée. Et je la prendrai. Ce qu'il faut dès maintenant, c'est agir : me marier, me marier à tout prix. Résolution d'aller demain, avant midi, voir Mme Garnier. »

Ce nom de Mme Garnier, lu sur la page maculée et jaunie, a ressuscité dans mon souvenir la charmante petite vieille à visage rose, à boucles *châtaines*, à bonnet noir avec des choux de rubans mauves, dont j'ai écrit déjà plusieurs fois le nom, au cours de ce récit. Elle habitait rue de Ponthieu, depuis vingt ans, le même appartement au rez-de-chaussée d'une très ancienne maison, et cet appartement ouvrait ses fenêtres sur un jardin, s'il vous plaît! un jardin planté de vrais arbres, un figuier et un sureau, plus un petit acacia, et une vigne en espalier, où, dans dix ou douze

sacs de crin soigneusement noués dès l'apparition des grappes, Mme Garnier récoltait par an une centaine de grains de raisin.

Son mari, inspecteur aux chemins de fer du Midi, était mort, assez jeune, à l'administration centrale de Paris. Et Mme Garnier n'avait plus jamais quitté l'appartement qu'ils occupaient, entretenant le souvenir du mort de la façon la plus touchante. Son bureau demeurait intact, avec la dernière main de papier dont il avait usé, sa dernière plume bien nettoyée dans le plumier. Ses portraits ornaient tous les murs. Ses vêtements, soigneusement pliés et brossés de temps en temps, garnissaient toujours les tiroirs des commodes. Malgré ce culte pieux, Mme Garnier était assurément la femme la plus aimable, la plus sociable qui se pût voir. Elle incarnait cette qualité, si rare qu'elle est, je crois, la sainteté moderne : la Bonté. Elle était bonne absolument, bonne avec simplicité et activité. Servir autrui la ravissait ; et son ingéniosité était inépuisable à découvrir cet autrui indigent. A peine avait-elle appris la révo-

cation de mon père, l'accusation, le jugement, qu'elle pansait notre blessure d'une lettre réconfortante, mettant à notre disposition elle-même et les influences dont elle disposait encore dans la compagnie. C'est à elle, naturellement, que nous nous adressâmes en arrivant à Paris : et elle nous reçut avec une joie visible, comme une matière ample et nouvelle à bienfaisance. C'est elle qui réunit pour mon père une petite clientèle. C'est elle qui me fit entrer boursière à l'école de la rue Jacob, elle qui me procura mes premières leçons, après m'avoir offert de m'avancer la somme nécessaire à continuer mes études.

Depuis que j'étais chez les Lancrey ou plutôt depuis que j'étais amoureuse, et que des secrets délicieux suffisaient à emplir ma vie, je négligeais fort le rez-de-chaussée de la rue de Ponthieu. De temps en temps, la chère femme m'écrivait une lettre de reproche affectueux, réclamant plus de fidélité à ses « samedis ». Malgré ce long abandon, je ne fus pas inquiète de l'accueil qu'elle me réservait, quand je résolus de m'adresser à elle

pour me marier. Et, non sans douceur, je me rappelle l'entrevue que j'eus, ce matin clair d'avril, avec la charmante vieille. Au moment où sa domestique Catherine m'introduisit, elle transcrivait soigneusement ses comptes quotidiens sur un grand livre qui lui servait pour établir chaque année son budget. Je la vois, regardant qui entrait par-dessus ses lunettes à verres bombés, puis les déposant à côté d'elle... Tout illuminée de joie à la pensée que pour revenir la voir après une si longue abstention je devais avoir besoin d'elle, elle oublia absolument de me faire des reproches.

— Oh! la bonne petite, s'écria-t-elle, la revoilà! comme elle est mignonne! Elle sent le printemps!...

Je l'embrassai; mais, dès les premiers mots touchant ce qui avait occupé ma vie depuis que nous ne nous étions plus rencontrées, je perdis courage, je fondis en pleurs. Elle n'eut guère de peine à me confesser. J'avouai tout avec une si abondante effusion de larmes, que la bonne dame

me crut la maîtresse de Delsarte, et peut-être mère. La sincérité de mon : « Oh! non, madame! » quand elle fit allusion, le plus discrètement possible, à cette hypothèse, la rassura.

Elle me serra contre elle :

— Ah! ma chérie! comme j'ai eu peur!... Eh bièn, alors, puisque nous avons été sage, il n'y a que demi-mal. Désirez-vous que j'essaye d'agir auprès des parents?

Non; je ne voulais pas. Ma décision était solide. J'étais résolue à effacer jusqu'au souvenir de cette aventure mauvaise; et, s'il était possible, maintenant que j'avais une petite dot, je désirais me marier.

Cette idée de mariage ravit Mme Garnier.

— Enfin, elle y vient! Mais certainement qu'on trouvera à vous marier, petite... Depuis longtemps j'ai votre affaire. Venez prendre le thé samedi prochain, avec votre maman!...

Elle me reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement. Je scrutais son visage, devinant qu'elle luttait contre la peur de me déplaire, de m'ôter

ma bonne volonté de mariage, tout en cherchant un moyen de me faire une recommandation d'importance. Elle prit sa résolution au moment de nous séparer; ce furent deux petites phrases, coup sur coup, ponctuées par un timide regard que tout de suite elle laissa retomber :

— Dites donc, petite... Ça vous est égal qu'il ne soit pas tout à fait jeune?... (Ici le regard un instant levé sur moi...) Et puis... pour les Lancrey... pour cette histoire qui est finie... n'est-ce pas? Inutile de *lui* rien en dire. Moi, à votre place, je ne lui dirais même pas que vous donniez des leçons; c'est la chose la plus honorable du monde, mais il y a des gens qui ne le comprennent pas.

Et comme, sans me regarder, elle sentait bien que, de sa bouche, un tel avis devait me surprendre, elle ajouta :

— Rien ne vous empêchera de le dire quand vous serez mariée. Rien ne vous empêchera de *tout raconter*... plus tard.

Ainsi, le premier conseil de dissimulation en

matière conjugale me fut donné formellement par une personne dont l'expérience et l'honnêteté me paraissaient indiscutables. Cette femme excellente, qui avait été mariée et qui avait adoré son mari, concevait fort bien un mariage à base de tromperie grave. Je ne devais pas dire à mon futur que j'avais donné des leçons, à plus forte raison que je venais d'être abandonnée par un jeune homme après une façon de fiançailles libres; à plus forte raison encore devais-je éviter, avant le mariage, de *tout raconter,* savoir : que mon père avait été révoqué pour soustraction dans une caisse et condamné à un mois de prison. En me conseillant ces dissimulations, elle se disait peut-être que le futur m'en cacherait autant, cacherait les tares qu'elle savait de lui, et toutes celles que son expérience lui faisait supposer!...

Sur cette double tromperie réciproque, cette sainte femme allait hardiment fonder un mariage, — comme elle en avait déjà tant fait, d'ailleurs heureux!...

Je dois confesser — car j'ai retrouvé, tout en-

tière maintenant, la Marthe d'autrefois, telle qu'elle fut à ce moment précis, et je revis réellement mes actions et mes pensées d'alors, — je dois confesser que, loin de me déplaire, cette tromperie initiale me séduisit. La rancune ressentie par une femme contre la méchanceté, la déloyauté d'un homme, elle l'étend spontanément au sexe masculin tout entier. J'allais, me semblait-il, venger un peu la défaite de mon mariage manqué, par le mariage réalisé.

Je m'étais tant reproché, dans la récente crise de détresse, ma bonne foi naïve, la simplicité avec laquelle j'avais livré mon cœur, et cru à l'impossible fidélité de l'amant! J'avais si cruellement raillé ma stupeur première à comprendre qu'il s'était engagé, lui, sous la réserve de ses propres commodités!... Non, cette fois, du moins, je ne serais pas dupe. Pareille tendance m'amena insensiblement à souhaiter que l'autre fût dupe à son tour, et qu'ainsi ma revanche fût plus complète. Elle commanda mon attitude envers Jean Lecoudrier, aussi bien avant qu'après le mariage.

Elle contribua par là à m'empêcher de me méfier de lui.

Résolution de me marier au plus vite, *quand même,* l'homme qu'on allait m'offrir ne fût-il ni jeune ni beau, ne me plût-il pas ; résolution de celer jalousement tout ce qui pourrait, par une révélation imprudente, compromettre le mariage ; résolution d'être la plus forte, la mieux en garde dans ce duel qu'est l'abord de deux prétendus ; résolution enfin de commencer ma vraie vie après le mariage, de me venger sur le mari de la défection de l'amant, sans trop savoir ce que serait cette revanche : — en de telles dispositions je me rendis avec ma mère, le samedi suivant, chez Mme Garnier. Ma pauvre maman, vêtue, coiffée, parée par moi-même, je l'avais aussi stylée à ne pas trop parler, à ne dire que l'indispensable, pour que son accent terrible et ses humbles façons ne démentissent pas le personnage qu'il me convenait de jouer.

Et je suis persuadée qu'en cela mon cas ne fut

point d'exception : la plupart des jeunes filles qui vont se présenter à cette redoutable *admissibilité* matrimoniale y apportent un personnage contraire du vrai. C'est l'invariable coutume des mariages réputés les plus respectables, ceux où la connaissance des futurs époux s'accomplit officiellement, sous l'œil de leurs répondants sociaux. Et cette loi de dissimulation et de mensonge est nécessaire : elle présidera au mariage, tant que celui-ci sera un acte social. Où il y a rite, cérémonie, il y a apparat et leurre.

Mon parti, d'avance, était pris, du physique de mon futur, quel qu'il fût. La réalité me gardait une surprise agréable : à ce point qu'en entrant dans le salon de Mme Garnier où cinq personnes, dont trois dames et un vieux monsieur, se trouvaient déjà, je fus tentée de croire que celui qu'on me destinait, c'était précisément le vieux monsieur et non l'homme d'apparence alerte qui causait au coin de la cheminée avec l'une de ces dames.

Jean, grâce à l'abondance de ses cheveux noirs un peu ondulés, très touffus, grâce à la netteté

sans ride de sa peau mate, a toujours marqué moins que son âge. Au moment de notre présentation il avait quarante-trois ans : il n'en portait guère plus de trente-cinq. Aujourd'hui, on lui en donnerait quarante environ, et, si ses cheveux ne grisonnaient pas, il n'aurait pas vieilli d'un jour. Il est même mieux qu'avant notre mariage, car alors sa maigreur était exagérée. Depuis, il a pris juste l'embonpoint qui convient à sa haute taille.

Mme Garnier, m'ayant emmenée à part, sous prétexte de m'aider à servir le thé, me glissa à l'oreille :

— Eh bien, comment le trouvez-vous ?

Je répondis :

— Mais... lequel est-ce ?

Elle partit d'un éclat de ce fou rire juvénile qui était une des grâces de sa vieillesse :

— Mais c'est le jeune, voyons !... C'est le beau garçon brun... L'autre pourrait être votre père !... ce serait un meurtre de vous marier à ce vieillard. Pour qui me prenez-vous ?

Je regardai plus attentivement celui qu'elle appelait « le jeune ». Il m'eût déplu de m'avouer qu'il ne me déplaisait pas. Je m'attachai à remarquer qu'il était trop maigre et qu'on voyait sur son visage quelques trous de varioloïde. D'ailleurs assez bien tenu, mais d'une élégance de second ordre, tandis que j'avais connu, moi, un homme de première élégance auprès de qui les autres hommes me devaient sembler laids et ridicules.

Malgré mes dispositions hostiles, mon *sacrifice* s'annonçait évidemment moins rude que je ne l'avais imaginé. Je fis cependant honneur à mon énergie des efforts dépensés pour plaire à M. Jean Lecoudrier. Il s'y prêta, et je fus convaincue que je l'avais vivement frappé. — Aujourd'hui, en réfléchissant à cette rencontre et aux rencontres du même genre auxquelles j'ai assisté en spectatrice, j'arrive à conclure que presque toutes les jeunes filles y jouent un assez triste rôle de dupes. Elles y viennent persuadées qu'elles « rouleront » le prétendant, qu'elles l'ensorcelleront,

qu'elles lui feront perdre la tête. Rien de plus faux. Le fiancé des mariages de convenance, pourvu d'au moins vingt ans d'expérience, perce aisément les trames innocentes de la jeune fille. Le fiancé des mariages de convenance est l'acheteur en éveil contre les roueries du marchand. — Jean, très fermé (je le sais maintenant), malgré ses apparences de bonhomie cordiale, ne m'a jamais reparlé de notre première rencontre. Mais je suis bien sûre qu'il s'amusa fort du manège de maman, de Mme Garnier et de moi-même.

Notre conversation fut courte et vulgaire ; tout orgueilleuse de la pénétration que je m'attribuais, je ne m'en dis pas moins à moi-même, en rentrant chez moi : « C'est bien ce que je voulais, un bon garçon, pas fort, que je mènerai comme il me plaira. » Et je demandai à maman avec un sourire de victoire : « Je crois que *ça y est,* n'est-ce pas ? » Maman déclara que Jean Lecoudrier était fou de moi, comme cela, du premier coup ! O touchante niaiserie ! s'imaginer qu'un homme se capture ainsi !... Oui, parfois, à l'improviste, il sera dompté

d'un coup, par la femme que le hasard met sur sa route, qui est l'inattendu, *l'aventure*. Ou bien il se prendra petit à petit, d'une démarche à une autre, pour celle à qui, d'abord, il ne songeait point, et que le jour-à-jour rapproche de sa vie... Mais l'homme qui vient à une entrevue de mariage de convenance sait bien que sa démarche est la plus grave, et qu'on le vise! Dès lors, comme disent les marins, il est « paré ». Tandis que, des deux femmes qu'il a devant lui, mère et fille, l'une sait à peine ce qu'est un homme et l'autre ne le sait pas du tout, lui est l'amateur, qui a souvent manié l'objet d'achat, qui, par la seule habitude, s'y connaît... Ainsi, tandis que je me flattais d'avoir complètement conquis M. Jean Lecoudrier, celui-ci, sans nul doute, rentré placidement chez lui, réfléchissait à mes cheveux et à mes dents, supputait les promesses de ma gorge et de mes hanches, et s'efforçait d'induire si j'avais du tempérament et si ce tempérament pouvait devenir dangereux. Et le soir, tout en pesant le pour et le contre de cette entreprise conjugale, il alla sans

doute visiter sa maîtresse, comme de coutume, passa la nuit auprès d'elle et peut-être y goûta plus de plaisir, grâce au souvenir de ma personne!...

Voilà les positions réciproques où nous nous trouvâmes, Jean et moi, à ce moment décisif. Nous nous dupâmes l'un l'autre comme il est d'usage entre fiancés. Comme il est d'usage, nous ajoutâmes même aux mensonges nécessaires un luxe superflu de minces tromperies. Certes, il était indispensable pour la réussite de cacher à mon fiancé les leçons, la condamnation paternelle, et que je venais de rompre une liaison avec un jeune homme que j'adorais. Mais il me plut, en outre, de lui cacher cette supériorité intellectuelle que je m'attribuais, mes ambitions, mon expérience, mon dégoût du mariage, ma résolution de chercher, une fois mariée, des revanches à mes déboires de jeune fille. Et lui, sans doute, jugea pareillement tout naturel de me dissimuler le mal héréditaire de sa famille, parce que cet aveu-là eût rompu les négociations. Il jugea naturel de me cacher sa vieille liaison, peut-être un enfant... Mais, en outre, je compris qu'il



tâchait de me donner le change sur ses goûts, sur ses préoccupations d'art, sur le genre de vie qu'il aimait, sur son élégance, même sur sa fortune.

Et toutes ces duperies, naturellement, furent vaines et ne prirent point. Car je fus inquiète aussitôt de la vie bourgeoise, trop exclusivement bourgeoise, qu'il pourrait vouloir m'imposer, et lui, de son côté, demanda à Mme Garnier, avec une certaine inquiétude (elle n'osa pas me répéter les mots, mais je les devinai), si je n'étais pas un peu autoritaire et pédante. — Ainsi nous résolûmes de nous épouser en transigeant sur ce que nous avions cru nous dissimuler l'un à l'autre, mais sans nous aviser que derrière ces fantasmagories puériles tout un jeu de réalités redoutables se cachait.

Le « petit cahier », après que le mariage est décidé et que déjà mon fiancé fait sa cour, s'exprime en ces termes :

« *18 mai.* — Rêvé cette nuit que mon mariage avec Lecoudrier était rompu. Je me réveille, et rappelant « mes esprits », je constate qu'il n'en est

rien, que le CHER (!) fiancé est de plus en plus captivé, que tous les obstacles sont levés, qu'on est d'accord... Or, que ce ratage n'ait été qu'un rêve, que mon mariage tienne toujours, cela me comble de bien-être, comme si je sortais d'un cauchemar, ce qui me prouve à moi-même que je suis contente de me marier. J'avais besoin de cette preuve.

« Il y a dans mon contentement :

« 1° D'abord la satisfaction d'une victoire : le mariage réussi après le mariage manqué; pouvoir envoyer, à peine deux mois après la rupture, une lettre de faire-part aux Lancrey (je les inviterai à l'église);

« 2° La délivrance des horribles besoins, l'espoir bourgeois d'une vie tranquille, confortable. Lecoudrier, chef des titres au Crédit Commercial, gagne huit mille cinq cents francs par an; il a quatre-vingt mille francs à lui, ce qui, avec mes dix-huit mille francs (le calcul est en marge dans le cahier), fait environ trois mille francs de revenu. Nous aurons pour vivre une douzaine de

mille francs; il a, d'ailleurs, l'espoir d'être augmenté. Ce n'est pas énorme, douze mille francs de revenu, quand on a pensé comme moi être millionnaire. Mais cela suffit pour assurer la vie matérielle. C'est donc tout ce que je demande. Moi aussi, je suis une force et une puissance de fortune. Il n'est pas possible que l'être intelligent et actif que je suis demeure toujours improductif;

« 3° Justement l'espoir de produire, d'écrire, de « me réaliser », comme je disais autrefois. Si seulement je contais ma vie jusqu'ici, quel roman! Résolution : dès le lendemain de mon mariage, me mettre à l'œuvre. Je veux être quelqu'un. »

L'absence de tout désir comme de toute appréhension physique relativement au mariage est ce qui me frappe le plus en relisant ces lignes. Mes sens, après la détente douloureuse subie quand Delsarte me quitta, dormaient, s'oubliaient eux-mêmes. J'étais convaincue que mon cœur, bien mort, ne battrait plus pour personne : mes rêves de revanche sentimentale excluaient la possibilité

d'un amour que je partagerais. Admirable erreur d'une amoureuse innocente et déçue! Ma réelle indifférence pour Jean Lecoudrier la fortifia. L'avoir près de moi, lui parler, ne me troublait point; lui-même, correct et attentif, semblait d'ailleurs éviter à dessein, avant le mariage, les menues galanteries qu'on se permet d'ordinaire. En quoi il témoignait d'une pénétration très fine et d'une expérience raisonnée de la femme. Il avait compris que je ne l'aimais pas. Il ne s'en alarmait guère, sûr de l'avenir; mais, sans doute, il estimait superflu de brusquer une conquête pour laquelle il avait tout le temps... toute la vie!

Au cours de nos entrevues, il me regardait, il m'écoutait beaucoup et se livrait peu. Maman me fit remarquer à plusieurs reprises comme mon fiancé était « convenable », et cela m'irrita. Je sentis que cette froideur du futur l'étonnait et l'inquiétait même un peu. Elle faisait exprès de me laisser seule avec Jean, pendant des heures entières. Ensuite elle me questionnait, d'une réelle anxiété : « A-t-il été un peu tendre?... » Cela m'a-

gaçait outre mesure, et, pour éviter des observations ou des silences qui m'étaient également désagréables, j'avais fini par inventer, pour les raconter à ma mère, de fictifs élans de tendresse de mon fiancé. Lorsque nous nous agenouillâmes l'un près de l'autre à l'autel, il ne m'avait pas seulement effleuré la bouche.

Quand, durant cette énervante période de fiançailles, il m'arriva de penser à mes futurs devoirs d'épouse, ce fut d'une âme indifférente et résignée, comme la moyenne des filles vierges qui font un mariage de convenance. Leur sacrifice est accepté; elles ont, savantes, innocentes ou rouées, renoncé à leur part d'amour. Les honnêtes y ont renoncé tout à fait, pour leur vie (et c'est le seul cas à peu près excusable); les autres y ont renoncé *dans le mariage,* avec des projets plus ou moins arrêtés de revanche hors du mariage. La société le sait; les familles le savent; on a beau arrondir des phrases, déclarer que « les jeunes gens s'adorent », etc., etc., on est assuré du contraire. Le cas est exceptionnel, où le mari, lui, a vraiment le

désir de sa femme. Dans le cas le plus général, aucun des deux n'a envie de l'autre. L'homme cherche une compagne et la femme une situation : c'est un contrat d'association aussi honorable que celui de deux trafiquants; mais, réellement, pas plus!

Si indifférente, si résignée que je fusse, la nature volontairement opprimée et oubliée se déclara, se révolta au dernier moment. Ce fut le soir du mariage civil, je m'en souviens. Rien n'avait discordé dans la journée, et la cérémonie achevée, je me sentis excessivement satisfaite que cela fût *certain,* fini. On dîna chez Mme Garnier; après le dîner, on se sépara de bonne heure, et, naturellement, mon fiancé m'embrassa. Ce baiser me fit bien, au moment où je le reçus sur le front, une impression assez déplaisante : la même que m'eussent causée les lèvres de n'importe qui parmi les hommes présents, à toucher ma peau. Seulement, cette sensation, si furtivement pénible, évoqua et résuma, pour ainsi dire, toutes les réac-

tions hostiles, toutes les attentes, tous les frissons, toutes les douleurs de l'après-midi et des jours passés.

Dans le fiacre qui nous ramenait, ma mère et moi, à la maison, je ne pleurai pas : mais les larmes sollicitaient de si près ma paupière que je sentais bien que, si je parlais, elles allaient jaillir. Ma mère me posa deux ou trois questions auxquelles je ne répondis pas... Une fois chez nous, à la clarté du bougeoir qu'elle tenait à la main, elle vit mon visage contracté par l'agonie intérieure. Elle me dit très tendrement :

— Mon chéri, qu'est-ce que tu as ? Tu as du chagrin ?...

C'en fut assez pour faire crever en sanglots ces lourds nuages de douleur accumulés en moi. J'eus une crise de nerfs effroyable, et comme de ma vie je n'en ai eu et je n'en aurai.

— Je ne veux pas ! je ne veux pas me marier !... disais-je. Ne me laisse pas prendre, je t'en prie, maman, garde-moi... Allons-nous-en...

Enfin, toutes les paroles insensées d'une enfant

qui a peur... Mon mari, naturellement, fut le plus maltraité.

— Non... disais-je, je n'en veux pas... Je te dis que je n'en veux pas... Il me dégoûte... Il me dégoûte...

Il convient de faire la part de la comédie nerveuse qu'une femme, même sérieuse, se joue toujours à elle-même dans les moments d'exaltation. Jean Lecoudrier ne me dégoûtait pas. Ce qui fut sincère pendant cette cruelle nuit, ce fut ma répugnance à donner mon corps à un homme qui *ne le méritait pas,* puisque je n'éprouvais pas d'amour pour lui. L'effroi de cet esclavage me secouait de spasmes, je ne pouvais plus m'imaginer qu'il s'appesantît sur moi sans m'ôter la vie.

La crise n'eut de fin que celle de mes forces, et il fallut que ma mère me déshabillât, me couchât comme une enfant. Mes lèvres durent laisser fuir bien des paroles significatives, pendant le délire qui précéda mon sommeil. A travers mon engourdissement, je perçus à plusieurs reprises, dites par ma bouche, les syllabes du nom de mon

vrai, de mon seul aimé : Léon Delsarte... Qui sait même si tout mon secret ne m'échappa pas, lambeaux par lambeaux, et si l'humble vieille qui me veillait n'en recueillit pas assez pour le connaître tout entier?... Elle est morte à peine un an plus tard, sans m'en avoir jamais parlé; moi non plus, je ne lui en parlai point.

Je me réveillai le lendemain, triste et résignée. Ma force de résistance avait été brisée par la crise nocturne. Puis le temps pressait, les soins matériels, l'énervante toilette de mariée... Notre messe fut dite à onze heures, à Sainte-Marie-des-Batignolles. J'y assistai avec l'indifférence d'une spectatrice. Je sentis qu'il faisait froid et que je commençais à avoir la migraine : voilà tout. Je priai pourtant, quelques secondes : bref élan vers Dieu, bien oublié, bien négligé depuis mon enfance. Certes je souffrais encore; mais ma souffrance était reléguée au fond de moi, toute petite, toute tassée, comme avertie que ce n'était ni le temps ni l'endroit de se manifester. Il était convenu que nous partirions le soir même pour

l'Italie. J'eus, pour me soustraire à mon mari, la raison des paquets à terminer. Lui-même devait préparer les siens et je fus seule à la maison pendant l'heure qui précéda le dîner. J'en profitai pour m'enfermer dans ma chambre et pour écrire ceci :

« *8 Juin 1882.* — Madame Lecoudrier! devant l'Église et les hommes, je suis madame Jean Lecoudrier. Il est incontestable que monsieur Lecoudrier mon mari, avec lequel je vais dormir ce soir ou demain (il y a une nuit en chemin de fer, heureusement), n'est rien de plus à mon « moi » intime que le locataire d'en haut, ou M. Lancrey, ou l'un des quatre témoins. Bon! n'importe, je suis madame Lecoudrier pour des raisons valables que j'ai mûrement pesées et que j'accepte. L'amour conjugal est rayé de mon programme. J'ai un mois pénible à subir : après quoi, j'espère, on me rendra ma liberté. Mon mari semble un « brave homme » dans toute la basse force du terme. Il n'est même pas sot, et comme bureaucrate, il passe pour un homme intelligent.

« Allons! soyons courageuse! Il y a du déchet dans mon mariage; mais il y a aussi un gros bénéfice. Chaque fois que j'aurai des tentations de désespoir ou des nausées, je me répéterai : « Plus « de misère! plus de leçons! »

« Et puis, je vais voir l'Italie. Comme ce voyage m'eût transportée de bonheur si je l'eusse fait avec Léon, ou même si je le faisais toute seule!

« Pensons que nul ne peut violer le mystère de ce jardin fermé où fleurissent tous mes rêves et tous mes souvenirs. L'homme que j'emmène ce soir avec moi en Italie est la rançon de ma libre vie, celui qui me permet de n'être plus un chiffon d'institutrice. N'être plus institutrice! Il faudra penser obstinément à cela au moment où mes répugnances me tourmenteront. C'est le système recommandé au sage par Épicure pour supporter les minutes terribles passées dans le ventre incandescent du taureau de Phalaris... »

A relire cette page, je constate que je n'avais

abdiqué, en me mariant, ni mon ambition ni mon pédantisme. Si risibles fussent-ils, ils ne m'en réconfortèrent pas moins très efficacement. Comment font toutes les autres, qui n'ont même pas cette aide, petites bourgeoises quelconques que l'on marie comme on m'a mariée? Passent-elles outre les répugnances, grâce à leur naturelle inertie, à une vague et bestiale curiosité, ou simplement au désir niais d'avoir un ménage, d'être « Madame » ? Au fond, je crois que chez beaucoup de jeunes filles la peur de l'homme inconnu n'est pas telle que le bruit en court et que se l'imagine le petit nombre de celles qui résident au sommet de l'échelle des êtres sensitifs. Beaucoup de jeunes filles n'ont aucune vraie pudeur. La pudeur leur est apprise, suggérée, comme un principe de sage économie générale : à savoir, qu'une femme perd un avantage à se donner. Mais elles n'éprouvent nulle gêne à s'étendre à côté d'un homme, du moment que la perte est régulièrement compensée, que l'usage social est respecté, qu'elles-mêmes sont sûres de faire « comme tout le monde »...

Oui, il faut l'avouer! ces pauvres raisons suffisent à l'immense majorité des jeunes épouses! On fait comme tout le monde, dans une circonstance où la vraie noblesse d'âme commanderait de faire comme soi-même, comme soi seul.

En partant pour l'Italie, j'emportais le petit cahier, bien résolue, ainsi que je l'avais écrit la veille, à noter scrupuleusement tous les faits, toutes les sensations de ma vie nouvelle. Or, depuis le dernier passage que j'ai cité tout à l'heure, où justement je prends l'engagement de faire chaque soir le testament de ma journée, *plus une ligne ne fut écrite.*

Plus rien jusqu'au moment où, avant-hier, ma première solitude conjugale, si accidentelle, m'a brusquement reployée sur moi-même!

Je suis donc sans document pour reconstituer la crise importante qui a transformé en bourgeoise soumise et « moyenne » la jeune fille prétentieuse, autoritaire, demi-révoltée, et qui d'une union purement conventionnelle, où les deux

contractants essayaient de se tromper l'un l'autre, a fait ce qu'on est convenu d'appeler « un bon ménage », — assurément un couple bien accordé, où chacun jouit de la présence de l'autre, — et pourquoi ne pas dire le mot en le restreignant, comme il convient, au sens qui en exclut la passion : un couple *qui s'aime ?*

Pourtant, à force de regarder fixement cette région de mon passé, j'y distingue autre chose que de la nuit... Seulement, ces clartés confuses ne sont-elles pas les formes actuelles de ma pensée ? On s'imagine, parfois, se rappeler ce qu'on invente, et notre mémoire nous leurre comme nos sens. Telles ces brèves apparitions de « déjà vu » que nous suggèrent un geste, un site, la première fois que nous les voyons. Imagination ou souvenir, je crois maintenant me rappeler ceci : que dès notre départ de Paris, au lieu de me sentir effarée et sans défense aux mains d'un inconnu, comme je l'avais auguré, je me sentis plutôt *libérée,* contente ! Et, depuis, j'ai parfois consulté des amies qui avaient fait, comme moi, un ma-

riage de raison : toutes ont connu ce contentement provisoire, — l'étrange, l'ingrate sensation d'être libérée de la famille.

Je retrouve dans ma mémoire un autre sentiment singulier : dès que je fus seule avec mon mari, je commençai à devenir son alliée, au lieu de son ennemie comme la veille ; à preuve que j'inspectai sa toilette et sa figure, constatant avec plaisir que des trois hommes qui voyageaient avec nous, il était le moins laid. Et je pensai : « Je lui ferai acheter, pour le voyage, une casquette anglaise comme celle de ce monsieur... » Ces petites remarques, d'apparence vaine, démontrent une chose importante : l'éclosion de sentiments nouveaux, par le seul fait du mariage. Éclosion si mystérieuse que des catholiques diraient : « Ce fut la grâce du sacrement. » Des positivistes diraient : « C'est la force de l'idée héréditaire : que le mariage est une alliance. » Le mariage se sent si protégé par toutes les lois sociales (respectabilité, propriété, etc...) qu'il a une confiance insolente en soi et l'inspire aussitôt à la nouvelle épousée.

Ainsi, une première force irrésistible : la Loi, commença, dès la première heure, de m'asservir à mon mari. Cette force n'a pas agi toute seule. Comme toutes les jeunes épousées, j'ai subi la pression d'une autre force, non moins irrésistible : la force de l'initiation.

Or, arrivée à ce point, j'hésite... Il m'apparaît clairement que l'examen de ma conscience, l'enquête sur ma vie conjugale, ne peuvent être complets et concluants que si je rappelle et si je juge l'acte par lequel, encore que révoltée et haineuse, j'ai cédé mon corps à mon mari. S'il y eut jamais un secret grave entre lui et moi, ce fut bien cette haine exaspérée, au moment où il me vainquit. Et s'il y eut un mystère impénétrable dans mon cœur, c'est que ce cœur se soit, malgré tout, laissé asservir par ce qu'il avait le plus redouté et détesté. Mon devoir logique n'est donc pas douteux : je dois regarder en face cette heure de ma vie, et en fixer ici le procès.

Et je constate à nouveau combien ma propre conscience est pour moi pleine de détours et

d'embûches. N'avais-je pas, tout à l'heure, conçu le projet sincère de placer un jour, pour me justifier, cette confession sous les yeux de ma fille? Pauvre conscience oublieuse, infirme!... Ma fille est la dernière qui dût lire ceci; — parce que je n'oserais plus, après, lever le front devant sa pureté; parce qu'à elle aussi, à l'instant où elle germait à l'être, d'avance je lui ai menti!

... La petite ville italienne gît au bout d'un promontoire rocheux, baigné par les eaux d'un lac si vaste, qu'il faut une journée pour le parcourir en bateau dans sa longueur. Sans doute, des souvenirs de sa jeunesse amoureuse, imprégnant son cœur, ramenaient mon mari à cet endroit : car il avait tenu à y faire aboutir notre première étape. Il y arrivait en confiance, comme certain de triompher dans ce lieu fatidique. Et il ne voulut pas s'arrêter en chemin, quoique la traite fût rude : une nuit de chemin de fer, puis deux heures de traversée. On nous servit à dé-

jeuner sur le pont, entre les rives montueuses où les blancs villages se succédaient à brefs intervalles. L'extraordinaire changement de milieu, d'air, de lumière, de condition, si brusquement réalisé par une seule nuit de voyage, me grisait bien plus que le vin mousseux dont les bulles crevaient dans nos verres.

Quand nous débarquâmes, je n'avais d'autre sensation que la fatigue, le vague du cerveau, une fumée de sommeil dans les yeux. Il était environ une heure après midi; il faisait chaud, avec de violents coups de brise qui fouettaient l'eau du lac. L'hôtel choisi par Jean, connu de lui, disait-il, était tout proche du débarcadère. Nous y allâmes à pied. Mon mari, qui savait quelques mots d'italien, s'entretint en cette langue avec le portier galonné d'or... Je remarquai ce souci de n'être pas entendu par moi et, portée d'avance à la critique haineuse, je le soupçonnai de lésiner sur le prix de la chambre. Je ne sais pourquoi, je me figurais Jean avare : personne, en réalité, n'est moins curieux de l'argent. D'ailleurs l'apparte-

ment me parut agréable. Il se composait d'une belle pièce avec deux lits jumeaux, assez étroits, à la mode italienne, d'un cabinet de toilette, et d'un salon communiquant avec la chambre par une large baie vitrée. Le balcon du salon prenait vue sur le lac. Quant à la chambre à coucher, elle ne s'éclairait que par la baie vitrée et une étroite fenêtre à un seul battant, donnant sur la rue du bourg : en tirant le store de cette fenêtre, on y faisait la nuit.

Tandis qu'on installait nos bagages, nous allâmes, Jean et moi, nous accouder au balcon. Le lac crispé, comme à rebrousse-vagues, était d'un bleu indigo, dentelé de franges si transparentes qu'elles semblaient en cristal... Des monts lie-de-vin fermaient l'horizon, portant des villas sur leurs flancs, plus nombreuses, plus serrées à mesure que l'œil descendait la pente, jusqu'au groupe blanc du village, tout au bord de l'eau. A nos pieds des lavandières tordaient leur linge dans une étroite crique savonneuse. La brise, par rafales, secouait les embarcations amarrées, fai-

sant claquer les voiles contre les mâts. Jean me dit après un long silence :

— Que pensez-vous de ce paysage ? Moi, il m'émeut infiniment.

Cette phrase m'étonna par un ton de sincérité. Elle m'irrita un peu aussi, parce qu'elle semblait signifier qu'il ne m'accordait pas à l'avance toute la supériorité que, moi, je me savais. Je ne répondis pas. Nos yeux croisaient leur regard ; aucun des deux ne céda.

— Vous êtes fatiguée ? me demanda-t-il en me considérant avec attention.

Je cherchai quelque chose de désagréable à répondre : l'âpreté de caractère qu'une vie isolée avec ma mère avait développée m'y excitait. Mais j'étais tout de même retenue par une certaine timidité en face de cet étranger, encore absolument *étranger*.

Jean surprit peut-être cette envie d'humeur. Il dit sérieusement et froidement :

— Rentrons dans la chambre... Vous pourrez faire votre toilette et vous coucher un peu.

J'objectai :

— Me coucher ? Pourquoi ? Je ne suis pas fatiguée ?

— Si vous m'en croyez, vous vous coucherez, absolument comme pour la nuit... La chambre est sombre ; vous y dormirez fort bien jusqu'au dîner, et quand vous vous réveillerez, vous serez reposée.

Je n'osais pas lui demander : « Et vous, où serez-vous, pendant que je dormirai ? » Il me prévint :

— Moi, je ferai ma toilette après vous, et j'irai tout simplement m'étendre sur le canapé du salon, où je serai fort bien... Croyez-moi, faites ce que je vous dis, ajouta-t-il avec une nuance d'autorité sous l'apparente gaieté du ton.

J'obéis lentement... Il ne me suivit ni dans la chambre à coucher, ni dans le cabinet de toilette, — dont je poussai le verrou, sitôt entrée.

Quand je fus seule, là dans cette étroite pièce close, une angoisse suprême m'étreignit. La demoiselle noble prise par des pirates et jetée au harem, la pauvre fille du peuple que la misère

contraint à se vendre, n'éprouvèrent certes jamais plus d'horreur ni de révolte. J'oubliais le consentement donné par moi-même à mon propre rapt et que, si je me voyais ainsi brusquement dénuée de toute défense et livrée à un homme détesté, c'était, en somme, par ma faute. Non. Je ne sentais alors que le poids excessif des forces sociales qui me faisaient en ce moment l'esclave de cet homme. J'étais une victime. Je haïssais l'immolation imposée. Les plus folles idées tourbillonnèrent dans mon cerveau. Je pensai à enjamber la fenêtre pour me rompre les membres contre les rochers, ou m'engloutir dans l'eau du lac. Ne pourrais-je pas me laisser mourir de faim ? Ou lutter de force, me refuser désespérément ?... Cependant je demeurais immobile, répugnant à me dévêtir même dans le cabinet fermé, comme si j'eusse été guettée. La voix de mon mari me fit tressaillir :

— Rien ne vous manque, Marthe ?...

— Non, rien! répondis-je précipitamment, comme surprise en faute.

Et je commençai à dégrafer mon corsage, — ayant peur de mon maître, consciente d'être la plus faible : lui, et la loi, auraient toujours raison de moi.

Ma toilette achevée, je ne sus que faire. Je n'osais me montrer ainsi à demi rhabillée, en chemise de jour et en jupon ; et il me semblait que Jean me guettait derrière la porte. Sa voix parla de nouveau :

— Je m'en vais dans le salon, chère amie, je vous laisse la chambre... Couchez-vous...

Cette fois encore, mes gestes obéirent d'eux-mêmes. Je sortis furtivement du cabinet de toilette, je courus me glisser dans l'un des lits. J'y étais à peine que Jean rentra. Il s'approcha :

— Là... c'est bien, vous allez vous reposer.

Sa voix m'était insupportable ; chaque consonne me blessait comme un coup de fouet.

Il s'assit près de mon lit, et, par-dessus la couverture, me prit le bras que j'essayai instinctivement de lui retirer.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, avant de vous endormir ? Non... ? Pourquoi

ne me répondez-vous pas? Je vous fais peur?... N'ayez pas peur... Je vous laisserai dormir bien tranquillement...

Il se pencha sur moi et m'embrassa dans les cheveux. C'était un baiser bien chaste et bien fraternel, et pourtant, malgré son innocence absolue, j'y distinguai la chaleur d'un désir mâle, pour moi, pour ma chair, et cela me brûla jusqu'au cœur.

Il s'en avisa probablement; il s'éloigna sans insister. J'entendis qu'il s'allongeait sur le canapé du salon... Alors mes larmes se mirent à couler d'elles-mêmes, avec une impétueuse abondance, des larmes d'abandonnée, de condamnée, que ma fatigue ne retenait plus; — et je m'endormis, le visage baigné dans ces pleurs de désespoir.

Je dormis certainement plusieurs heures. Or, pendant ce sommeil, ma vie morale ne fut pas suspendue : car quelque chose de nouveau et de singulier s'éveilla avec moi. — Je touche ici au problème le plus délicat de l'initiation : c'est

l'obscur effort de la nature sur nous qu'il s'agirait de connaître, de mesurer.

Comment cet effort inconscient me modifia-t-il tandis que je dormais ? De savoir qu'un homme qui était mon maître, à qui tôt ou tard je devrais appartenir, respirait là, à quelques pas de moi, il s'infusa dans mon sommeil un trouble bizarre : à mon réveil, ce n'était pas une peur identique à celle d'avant qui m'agitait. Il s'y mêlait un peu d'attente. L'impur émoi de la jeune épousée précédait, pour ainsi dire, la reconnaissance des lieux et la reprise de ma pensée.

Lentement, je réintégrai le réel. Sans doute il était tard : l'ombre avait presque envahi la chambre. A peine le rectangle oblong de la fenêtre dessinait sur le mur une tache un peu plus claire. Le silence n'était troublé que par de violents coups de vent qui s'apaisaient, dans les corridors, en gémissements prolongés.

Tout à coup je me dressai sur mon séant, effrayée : on avait remué à côté de moi, et une voix dit aussitôt :

— Qu'est-ce que vous avez, chérie?... Je suis là...

Plus bouleversée encore par cette voix connue, je retombai sur mon lit; mon mari, dont je distinguai le visage sur le lit voisin, étendit le bras, soutint ma tête. Je le laissai faire. Peur, anxiété, échauffement des sens, tout cela suscitait en moi une fièvre singulière. J'étais prête pour quelque chose de nouveau : il fallait que ce quelque chose arrivât.

Quand j'évoque cette heure trouble, en vain je me dis : « C'était la Loi... » — J'ai tout de même honte de ce qui fut, aussitôt, tenté et permis. Pourtant je n'étais pas, il me semble, dénuée de pudeur plus qu'une autre jeune fille de ma condition. Quelle jeune fille n'a des désirs latents, incompris d'elle-même? Le premier homme légalement admis près d'elle à un moment où ces désirs se raniment, y gagne un avantage irrésistible. Tout ce qu'il y a d'impur en nous, femmes (pareilles en cela aux hommes), — tout ce qu'il y avait d'impur en moi, fut complice de mon mari.

Il le devina. Il me sentit prête à devenir sa femme, sinon par amour, au moins par une sorte de fiévreuse impatience. Il osa des baisers, d'abord timides... Quel mépris pour moi-même se mêla au lâche apaisement que j'en reçus!... Ont-elles connu ces angoisses — les autres épouses, si nombreuses, qui, sur le lit de noces, immolèrent comme moi le rêve enchanté, l'amour de leur jeunesse? Ont-elles cédé, comme moi, à cette folle et pourtant excusable illusion : qu'elles seraient moins méprisables réfugiées dans ce rêve antérieur, et lui faisant l'offrande de leur trouble involontaire? Certes, ce fut, de ma part, un élan irréfléchi et sincère, exempt de toute imagination perverse, qui donna passionnément, à cette minute, ce qui me restait de liberté et de volonté au seul homme que j'avais aimé, à celui qui m'avait trahie et que j'aimais encore...

Soudain, dans une suprême révolte, je perdis même la force d'imaginer. Étonnée et conquise, je ne luttai plus. Il me souvient d'un coup de vent qui secouait les profondeurs de la maison... La

sirène d'un bateau, au large du lac, lançait un appel mélancolique. Tout près du lit, le store de la fenêtre, légèrement soulevé, battit la vitre.

Ainsi, à l'aube de ma vie conjugale, j'ai doublement péché contre mon mari. Quand mes lèvres promettaient obéissance et fidélité, je rêvais de révolte et de revanche. Et, dans l'heure même où je devenais femme, c'est à l'image et à la pensée d'un autre que je donnai ma nouveauté. Sur tout ce commencement d'union, l'arbre de mensonge a étendu son ombre. Mon mari a ignoré et toujours ignorera mon passé de jeune fille. Il ne saura ni la tare de ma famille, ni l'intrigue avec Delsarte, où disparut l'innocence de mon cœur. Je ne lui ai pas dit tout cela, et, en conscience, je ne pouvais pas le lui dire. — « Pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué avant notre mariage? » demande à sa femme le Hialmar du *Canard Sauvage*. Et Gina répond avec simplicité : « Parce que, si je te l'avais dit, tu ne m'aurais pas épousée... » Ce cas est le mien. — Avouer à Jean

tout ce que je lui ai caché, c'était rendre le mariage impossible. Il aurait rompu les négociations, cherché ailleurs une jeune fille d'une famille plus nette, ayant un passé moins trouble, et de moins dangereuses ambitions.

Or, — voici l'admirable! — *il aurait eu tort...* Malgré le mensonge ou plutôt par le mensonge originel, nous avons été un bon ménage, nous avons été heureux. Il n'y a pas de ménage possible entre un homme de quarante ans et une jeune fille de vingt-cinq, s'ils se dévoilent l'un à l'autre toute leur âme. Dès qu'un être a un passé, il a des secrets que *lui seul* peut se pardonner à soi-même.

Je raye donc de mes griefs tout ce qui est manifestement antérieur à notre mariage. Je ne veux retenir que les manquements aux devoirs de notre vie mariée.

Ici, de lui à moi, la parité cesse. Il a continué après le mariage son jeu de trahison. Il a eu des maîtresses. Il a peut-être eu des enfants. Il a soustrait de l'argent à la communauté sacrée. Il a été,

mystérieusement, un très mauvais mari. Tandis que...

Eh bien! non, je n'écrirai pas ce mensonge! Certes, je suis, au sens légal du mot, une honnête femme. Aucun tribunal ne peut me condamner. Pourtant ma conscience s'est révoltée quand j'ai voulu me dire irréprochable... Et voilà près d'une heure que je suis arrêtée par l'impossibilité d'écrire cela, en face de moi-même.





III

Le matin.



AUJOURD'HUI, à mon réveil, la poste m'a apporté cette lettre :

« Ingrandes, 10 mars.

« Mon cher amour,

« Je trouve enfin le temps de t'écrire avec quelques détails. Toute la journée d'hier a été prise par les obsèques et par l'ouverture du testament. Je ne t'ai pas télégraphié le contenu de ce testament parce qu'il

est tout à fait prévu. Sur un morceau de papier ordinaire, l'oncle a tracé ces simples mots : « Je lègue la « totalité de mes biens mobiliers et immobiliers « à mon neveu Jean Lecoudrier et à ma nièce « Hortense Courtois, par parties égales et conformément à la loi. » *Le tout dûment daté et signé. Nous ne sommes donc ni lésés ni avantagés par rapport à la tante Courtois. Maintenant, à quelle somme va monter cette succession ? On ne s'en rendra compte qu'après la vente des trois maisons que l'oncle possédait, deux à Ingrandes et une à Châtellerault, et l'apurement de quelques hypothèques dont les intérêts sont en retard. Tout liquidé et les frais payés, je n'espère pas récolter plus d'une trentaine de mille francs. C'est déjà un gentil denier qui arrondira la dot de notre petite Yvonne.*

« *Jusqu'à ce que je puisse me former une idée exacte de la fortune de l'oncle, il me semble raisonnable de rester ici : tu conçois que je n'ai nulle envie d'être obligé de revenir. Il me faudra donc aller passer un jour ou deux à Châtellerault, pour la maison de l'oncle et les hypothèques.*

« L'oncle est mort de la maladie de cœur qui le tourmentait depuis de longues années. Il a eu une forte crise qui l'a jeté par terre en l'absence de sa domestique, juste au moment où il achevait son déjeuner du matin. Il a encore vécu deux heures après avoir été secouru et mis au lit.

« Dis à Ursule que sa sœur Geneviève se porte bien et lui fait ses amitiés. Maintenant que son maître est mort (en lui laissant six cents francs de rente) elle va s'établir mercière dans le pays. Elle dit qu'elle n'a pas envie de se marier.

« Ici, presque rien n'a changé depuis ma première enfance. Combien j'eusse aimé te montrer la maison, le jardin, où j'ai vécu gamin, l'école, l'église! Tout cela, pour moi, évoque tant de souvenirs! Ah! ce n'est pas gai de vieillir, ma chérie. Mais, n'est-ce pas, on s'y résigne quand on est deux à voir passer les années, certains que rien ne peut vous séparer.

« Ceci est pour te dire que tu me manques beaucoup. Je ne veux voir personne ici; tu sais que je suis brouillé avec une partie de ma famille: je ne me soucie pas de renouer les relations. Donc, je suis seul avec

Geneviève. La journée passe encore grâce à mes occupations. Mais les soirées sont interminables et, la nuit, je dors très mal. Il me manque ta bonne chaleur contre moi, ma chérie.

« *J'ai hâte de t'embrasser et de te serrer dans mes bras, de te dire toutes sortes de tendresses...* »

Ici quelques mots que je n'ai vraiment pas le courage de transcrire. Ils n'ont du reste de sens que pour mon mari et pour moi. Ils signifient des choses de tendresse, d'intimité. Cela finit par :

« *Encore mille baisers bien tendres de ton*

« JEAN.

« P.-S. — *Embrasse fort Yvonne. J'ai presque du regret de ne pas l'avoir emmenée avec moi. Elle m'aurait tenu compagnie.* »

Voilà, n'est-ce pas, la lettre d'un brave bour-

geois, un peu « égrillardé » par l'absence de sa femme qu'il aime, et mêlant dans sa prose affectueuse la gaillardise, la paternité, les souvenirs d'enfance et les intérêts d'argent ?

Quelle épouse, recevant de son mari une pareille lettre, ne devrait s'en trouver satisfaite ?

Moi, dans cette lettre, qui, avant-hier, m'eût réchauffé le cœur, je vois, comme des taches impures, apparaître les mensonges *que je sais mensonges*. Par exemple, le mal de l'oncle : il est mort épileptique ; — le testament, qui n'est certainement pas ce que dit mon mari (pour garder de l'argent à mon insu) ; — la brouille avec sa famille : mensonge pour m'écarter d'Ingrandes.

Que valent dès lors les sentiments de paternité, d'amour conjugal ?

Aime-t-il sa fille, dont il mange le patrimoine avec des drôlesses ? Moi, m'aime-t-il ? Lui manqué-je, comme il le dit ? Me regrette-t-il ? me désire-t-il ? Le jour même où il m'écrivait cette lettre, n'en adressait-il pas une autre à quelque maîtresse, lui disant, comme à moi, qu'il souhaite

revenir vite à Paris, pour la serrer de nouveau dans ses bras ?

Eh bien! voici ma conviction, ce matin où, grâce à mes longues réflexions, je crois distinguer, sous son masque d'emprunt, le vrai visage de cet homme singulier. Quand il dit qu'il aime Yvonne, qu'il a le souci de son avenir, il ne ment pas. Quand il dit qu'il m'aime, que ma présence lui est précieuse, il ne ment pas. Il aime sa fille, il est capable de travailler et de se priver pour elle, tout en réservant les droits de ses passions secrètes... Pareillement il m'aime, ou du moins il a besoin de moi, pour la satisfaction de sa tendresse, et aussi pour une certaine qualité de joie physique que je lui donne et que des maîtresses *seraient incapables de lui donner*. Et en même temps il desire sa maîtresse, ou ses maîtresses, pour « l'autre sorte » de sensations qu'il en reçoit.

Comment deviné-je cela ? Parce que moi aussi qui peux cependant me proclamer honnête femme, mon propre cœur, parfois, s'est ainsi

comme dédoublé. Sans cesser d'aimer ma fille et mon mari, j'ai pris plaisir à des rêves, à des démarches qui allaient directement contre ma fille et mon mari...

Oui, je suis une honnête femme parce que je n'ai jamais commis la faute suprême... Mais suis-je bien venue à me glorifier, comme il m'arriva hier, de tout mon passé d'épouse? Hélas! dans ce passé, il y a des mois que je voudrais aujourd'hui effacer de ma vie. Je n'ai pas été, certes, pire que beaucoup des épouses bourgeoises que je connais : mais je n'ai pas été sensiblement meilleure. J'ai subi, moi aussi, la crise que je les ai vues subir. Seulement, je suis sortie de cette crise, légalement non coupable, et par là, je me suis enorgueillie de ma vertu. N'était-ce pas me leurrer?

Être demeurée, légalement, une honnête femme, cela est déjà surprenant; car je ne m'étais point mariée avec la certitude de rester honnête femme. Je n'aimais pas mon mari; j'étais en révolte contre le mariage, contre *mon* mariage. Or, cet homme que je n'aimais point, à qui je

mentais à la minute même où, par lui, je devenais femme, j'ai fait avec lui huit années d'excellent ménage. Huit ans sur treize, qu'on pourrait donner en exemple. Qui fût l'auteur du miracle? La puissance de la loi? la puissance de l'initiation? Le certain, c'est que malgré mes projets ambitieux, mes révoltes et mes mensonges, à peine mariée depuis une semaine, j'étais changée et asservie. Tous mes renoncements furent en germe dans celui, si prompt, où je sacrifiai aux jouissances de ma nouvelle vie le souvenir de mon grand amour de jeune fille, et de ce renoncement, qui ne me coûta guère, je reçus aussitôt la récompense... Le séjour au bord du lac italien, le voyage qui suivit, furent une période ensemble trouble et satisfaite, bassement paisible et lâchement heureuse. Je me roulai avec plaisir dans mon abdication. Enfin j'étais délivrée des hautes pensées!

Au sens le plus précis et le moins noble du mot, je fus alors la *femme* de Jean.

Amants? Non, sûrement pas. J'ignore quels

sentiments l'agitaient, lui. Probablement, outre le désir très naturel en présence de la jolie fille neuve qui lui appartenait, la protection touchante de l'homme sur la vierge qu'il a conquise, et le léger dédain (symétrique de notre irritation) qui accompagne sa victoire. Ce n'était pas de l'amour : et moi, je ne lui rendais pas non plus de l'amour. Je ne l'aimais pas. Le jour où je le vis, abattu dans le champ de mûriers et de vignes, les yeux revulsés, frappé d'une paralysie soudaine, ma première pensée fut de le laisser là, de me dégager de lui en m'enfuyant. S'il était mort, j'aurais eu certainement plus d'embarras que de chagrin.

Alors, quoi ?

Ah ! tout d'un coup je viens de le comprendre, de le voir, ce lien qui m'attachait à lui : la complicité. Deux mariés de convenance, aux premiers temps du mariage, sentent qu'ils sont deux complices d'une sorte de lâcheté morale. Lâcheté d'avoir acheté une fille pauvre, lâcheté de se livrer pour de l'argent et de la respectabilité sociale, lâcheté pire, d'être tout de même satisfaits l'un

de l'autre, malgré les raisons qu'on aurait de se mépriser et de se haïr. A cette heure de complicité, l'on se pardonne, car on *se tient* l'un l'autre. Heure unique où l'on pourrait, sans risquer de rompre, se dévoiler tout ce qu'on s'est caché !

J'aurais pu dire à ce moment où Jean ne pouvait se passer de ma présence : « Écoute, je ne t'ai pas avoué que mon père a été en prison, que j'ai couru le cachet et que j'ai été — que j'étais hier — que peut-être je suis encore aujourd'hui amoureuse d'un jeune homme qui m'a tenue dans ses bras comme une fiancée... Et je dois te confesser encore que je ne t'aime pas, et que je t'ai pris comme un moyen de me tirer de la pauvreté, du déclassement... »

Heure fatidique, où malgré de tels aveux Jean m'eût gardée.

Mais cette heure est brève et ne revient pas. Ce qu'on ne s'est pas dit alors on se le cachera à jamais : bientôt les jours de la vie nouvelle, de la vie à deux, s'accumulant, vous font un passé commun, qui, définitivement, masque

les deux routes diverses par où l'on est venu à se rencontrer. En même temps les forces qui ont rapproché les époux — la loi et le désir — affaiblissent progressivement leur action. L'épouse s'aperçoit que le bénéfice légal lui est acquis, — comme le grade à l'officier : on ne peut lui ôter sa qualité de femme mariée; tout au plus aurait-elle peur de la séparation ou du divorce, qui sont une sorte de mise en disponibilité, mais qui, pourtant, sont encore la Légalité. — Quant à la domination de l'homme sur la femme qu'il a initiée, elle ne résiste pas à l'habitude. Même quand les ménages restent, comme l'on dit, *amoureux,* l'amour y est paisible et patient. Il advient cette chose imprévue, et à quoi l'on ne croirait pas si l'on ne l'avait éprouvée : la présence, à côté de soi, du compagnon accoutumé, finit par être un élément de calme physique. Les époux, à l'ordinaire, n'osent pas l'avouer, et les femmes qui se plaignent d'être délaissées sont rares : la plupart d'entre nous seraient incommodées par des retours offensifs du mari. Mais en réalité rien n'est plus

chaste que la plupart des ménages, rien n'y évoque la passion. La passion s'entretient par l'insécurité, la brièveté des heures. Et les heures des époux sont à l'excès longues et sûres...

Ainsi peu à peu s'abolissent les deux forces d'attraction qui ont d'abord uni les mariés de convenance.

Peu de mariages se rompent, pourtant. Jamais la pensée de rompre le nôtre ne m'est venue; ni, je le suppose, à mon mari... Il a préféré, lui, tous les tracas d'une vie double affreusement compliquée, à la tranquille débauche où il eût pu se plonger sans péril, s'il eût reconquis sa liberté.

Et moi?

Moi, je me sens attachée au mariage, au mari, à la maison conjugale, par tant de liens ténus, mais solides, que maintenant même, où je me sais trahie, je n'ai pas le courage de vouloir énergiquement ma vengeance et de tout lui sacrifier. J'ai beau me révolter là contre, mes raisons de vivre sont concentrées en mon mariage. C'est qu'insensiblement, dans le lâche accord de nos vo-

lontés complices, à l'insu de nos deux consciences nous sommes devenus meilleurs et plus dignes vraiment d'être aimés l'un par l'autre. Les catholiques diront encore : « C'est l'efficace du sacrement... » Moi, qui cherche à expliquer cela sans postulat religieux, je me rappelle que les bœufs attelés au même joug finissent par s'aimer, d'un amour obscur et intime qui fait mourir l'un si l'autre est enlevé. La raison de cet amour n'est que dans la cohabitation et dans la simultanéité des actes, — pour avoir eu faim, froid, fatigue ou repos, chaleur et satiété — en même temps. Des accords naturels dont la loi nous échappe s'établissent entre des êtres de même espèce, quand ils sont rapprochés. Et de cela sont faits l'accent du langage, la couleur des yeux, dans une province, ou l'usage d'une certaine boisson, dans un pays. Comme deux arbres très proches l'un de l'autre finissent par se coller sous une même écorce, deux époux s'unissent par la seule cohabitation.

Ainsi le pacte immoral de deux êtres indifférents qui se trompaient l'un l'autre, devint, le

temps aidant, l'union affectueuse et profonde de deux vrais époux. Alors seulement, nous fûmes ce que nous n'avions pas été jusque-là : nous fûmes mariés. Car ce n'est point dans les paroles rituelles qu'est l'essence du mariage, ni même dans la communion amoureuse. Des paroles ne sont qu'un mouvement de lèvres et du bruit, l'amour peut être la négation du mariage (exemple, l'adultère). Un homme et une femme sont vraiment époux quand ils sont devenus, par la vie commune, acceptée et goûtée, — des *parents,* — comme la consanguinité les crée. Quand la femme est devenue pour le mari cette sœur dont parle le Cantique, le vrai mariage est accompli. L'action mystérieuse réside dans cette lente transformation dont aucun des deux époux n'a conscience pendant qu'elle s'accomplit. Si les lois changent les rites conjugaux dans l'avenir, ce qui est probable, et que cela — la vie à deux et la communauté des intérêts — soit conservé, ce sera encore le mariage.

Grâce à cette action moralisante de la vie à

deux, qui adoucit, pour ainsi dire, l'égoïsme humain en le dédoublant, j'ai pu demeurer si longtemps, huit années sur treize, une femme à peu près parfaite. D'être mère, comme il est juste, cela m'a maintenue et fortifiée dans cet état supérieur : l'orgueil et le contentement de la maternité avouée, proclamée, sont la sauvegarde de bien des unions.

Et cependant même durant ces huit années, je ne fus pas absolument irréprochable. Ce que j'ai à me reprocher n'est point égal, bien entendu, à ce dont Jean s'est rendu coupable. Mais il y a eu tout de même, en moi, un coin de cœur et de pensée réservé où pour rien au monde je n'aurais voulu que mon mari pénétrât.

Quand je prétends me prouver à moi-même que je suis une honnête femme, je me dis : « J'ai résisté à Herrscher et à Landouzie. » Cela veut dire : « Je n'ai rêvé à la possibilité d'une chute qu'avec Herrscher et Landouzie, » — car je fus courtisée par bien d'autres... Notre vie extérieure,

si étroite soit-elle, comporte des relations avec quelques hommes, célibataires ou mariés. Or, je le proclame et je suppose que toute femme assez jeune est dans le même cas : il n'y en a guère parmi les hommes avec qui j'eus l'occasion de causer à l'écart cinq ou six fois qui ne m'aient offert leurs bons offices pour tromper mon mari.

Le lieu principal où ces offres m'assaillirent fut le salon Herrscher, — qui représente pour nous, bourgeois modestes, le *monde,* la grande vie de Paris à laquelle nous ne participons point directement. — Avant que le vieux Herrscher, directeur du Crédit Commercial, fût malade, Mme Herrscher mère recevait tous les lundis soirs de décembre à la fin de mai. On rencontrait chez elle, outre ses deux fils, Henri et Lucien, jeunes et garçons l'un et l'autre, à peu près tout le monde financier et aussi beaucoup d'artistes, plus le bataillon ordinaire des jouisseurs parisiens. Ces réceptions ont duré jusqu'à ce que le diabète du vieux Herrscher s'aggravât sans espoir de guérison. L'année qui suivit la mort de son père, Lucien

se maria et devint chef de la maison. Mme Lucien Herrscher, beaucoup moins aimable que sa belle-mère, a remplacé les réceptions de chaque semaine par trois ou quatre dîners somptueux et un grand bal tous les ans. Nous sommes invités au bal et à l'un des dîners.

Du temps des réceptions hebdomadaires, on m'y a beaucoup fait la cour; cela débutait toujours de la même manière : des admirations, certaines politesses peu coûteuses, loges, cartes d'entrée pour les expositions des cercles, etc. Comme je ne me prenais pas à de telles amorces, beaucoup renonçaient. Les plus tenaces, principalement des messieurs âgés, s'engageaient discrètement à m'entretenir, surtout ceux qui pouvaient en quelque sorte me payer avec l'argent des autres : — les banquiers qui disposaient pour Jean d'avantages solides. Je n'eus en conscience aucun mérite à refuser; l'idée d'appartenir à des hommes que je n'aurais pas choisis me répugnait par trop. Puis j'aimais encore trop mon mari.

J'aimais mon mari. Cependant, tout en refu-

sant de me vendre à des hommes qui me déplaisaient et en attribuant à ma vertu ce qui était l'effet de mon dégoût, j'ai permis de me courtiser aux hommes qui me plaisaient. J'ai goûté les approches, les propos d'amour impurs; enfin, j'ai flirté, — pour employer ce mot que les bourgeois sont en train d'emprunter aux mondains, avec la chose. Le mot est plutôt gentil, caressant, amusant; la chose est simplement tout l'adultère, sauf l'adultère même.

Le besoin de flirt me prenait par accès, né d'abord d'une sorte d'envie subite de me prouver à moi-même que « si je voulais !... » Il s'y mêlait de la coquetterie et du mauvais désir, et surtout l'agrément d'insérer dans sa vie un peu de roman sans conséquence. Je ne livrais pas grand'chose de moi, et, au prix de ces abandons passagers que je jugeais inoffensifs, je vivais dans une griserie sentimentale délicieuse. — Telle fut mon aventure avec Dansette, le médecin. Elle se borna à des rendez-vous dans les parcs éloignés, afin de se promener aux côtés d'un joli homme qui

vous dit des choses tendres. Telle la redoute chez le peintre Levaillant, où, durant toute une nuit, j'eus pour courtisan M. de Moirax. Cela avait commencé par une valse significative (toutes les femmes me comprendraient si elles lisaient ceci), que ce clubman, à peine présenté, avait osé danser avec moi sans que j'eusse protesté. Telle fut aussi la jolie (oui, réellement jolie) intimité avec Henri Herrscher. Celle-ci, du moins, ne me rappelle que des souvenirs aimables. Henri était fort jeune : vingt-quatre ans. Son sentiment pour moi fut sérieux et sincère. Je ne lui permettais guère que de m'en parler et de me l'écrire, ce qui m'a valu des lettres exquises, si tendres que je ne puis pas les relire sans émotion (car je les ai gardées !). Justement parce qu'il était sincère, un peu timide, je l'ai fait souffrir de ma coquetterie. A cette redoute chez Levaillant, où M. de Moirax ne me quitta guère, je vois encore le visage bouleversé d'Henri quand, me rencontrant par hasard seule dans une des pièces du premier étage, il me dit à voix basse : « Comme vous me faites mal !... » Ce fut

si gravement dit et si touchant qu'un instant je l'aimai. Je lui pris la tête dans les mains et je le baisai sur la joue. Voilà la plus grande faveur qu'il ait jamais eue de moi.

Tout cela, c'est bien peu de roman et bien peu de trahison. Quelle femme pour si peu n'imposerait silence au remords ? Quel homme n'en pardonne davantage à toute femme qui *n'est pas sa femme ?* Est-ce que les bals, les réceptions mondaines, les visites, sont faits pour autre chose que pour favoriser cela ? Est-ce que, le soir de la redoute Levaillant, la plupart des femmes présentes n'ont pas accordé de tels « menus suffrages » ? Ce vice léger, pimpant, tout en paroles et en frôlements, n'a-t-il pas droit de cité dans le monde ? Bien des fois, Jean et moi, nous en causâmes avec indulgence et gaieté à propos d'autres que nous. Cependant, je n'aurais jamais osé lui avouer ce qui fut mon fait, ce à quoi je participai. Remords ? non pas. Je sentais, en conscience, que tout cela n'avait aucune gravité, *pourvu que mon mari ne le connût pas !* C'est

par les aveux, me semblait-il, que j'aurais commencé à nuire, à créer de la souffrance. Ainsi, je pense, dans la vie à deux, la nécessité des premières dissimulations s'impose à la femme si elle n'a pas l'obscur héroïsme d'éviter toute coquetterie, de fuir la capiteuse atmosphère du désir masculin autour de sa jeunesse.

Non seulement j'ai caché à mon mari les petits faits précis, tels que les promenades avec Dansette, la valse de M. de Moirax, le baiser de Henri Herrscher, mais je l'ai systématiquement induit en erreur, je l'ai dérouté à plaisir par de fausses confidences. A m'entendre parler d'Henri Herrscher, il a dû penser que ce jeune homme me déplaisait. Je crois que dans un ménage qui vit en bonne harmonie, le vœu même de maintenir cette harmonie induira la femme au mensonge : elle tiendra tout naturellement son mari à l'écart de l'agitation sentimentale sans laquelle elle ne saurait vivre heureuse... Lorsque cet air de sentiment respirable manque à la femme, elle souffre,

et de sa souffrance elle fait pâtir le mari. Lorsqu'elle le respire en abondance, elle est heureuse, et exhale sa joie de vivre en tendresses pour son mari. A ce prix, quelques-unes se donnent un brevet d'honnêteté. Ce fut mon cas. Et certes jusqu'au jour présent il ne m'était pas venu à l'idée de me juger coupable ni pour les peccadilles en question, ni pour le mystère que j'en avais fait. Bien mieux, je m'applaudissais, je me décorais pour ma force à me défendre contre les hommes qui m'avaient déplu, et contre ceux mêmes qui m'agréaient, Herrscher et Landouzie.

Aujourd'hui, il faut bien que je regarde en face la misère de mon honnêteté. Le temps n'est plus aux duperies de soi-même. J'ai résisté à Herrscher parce qu'il s'est présenté trop tôt dans ma vie, qu'il m'a fait la cour trop tendrement et trop naïvement, que la maternité, survenant à point, m'a défendue. Quant au capitaine Landouzie, si je n'ai point failli par lui, au sens légal du mot, la vérité est que j'ai été moralement sa maîtresse... Voilà écrit l'aveu, qui obstruait ma conscience. Il

m'en coûtait de déchirer le pacte conclu avec moi-même, par quoi la conscience devait se taire, sur le chapitre Landouzie, afin que je pusse continuer de me dire : « J'ai résisté! » Eh bien, non! je n'ai pas résisté, ou du moins ma volonté n'a eu aucune part dans ma résistance. Telle est la vérité. Ceci doit être une confession, ou rien.

Vers 1891, j'ai ressenti — comme à un certain moment de leur vie conjugale l'ont ressentie plusieurs bourgeoises honnêtes que je connais — le besoin de l'adultère. Les écrivains appellent cela *la crise,* tout court, ou l'âge critique... Il n'y a pas d'âge critique. Il y a un moment où une femme qui jusque-là a été satisfaite par le mariage, arrive à souhaiter autre chose. Pourquoi en 1891 ai-je commencé à me désintéresser de mon mari, de mon ménage, de ma fille?... Premièrement pour cette banale raison que tout lasse, comme dit le proverbe. Le plaisir que peut goûter la jeune épouse à installer sa maison, à diriger son ménage, à élever son enfant, était épuisé pour moi. Ma vie

était trop, le lendemain, ce que je la prévoyais la veille.

Donc, à l'origine, un ennui lentement mûri, auquel se mêlait une indifférence croissante à l'égard de Jean. Lui me témoignait une indifférence égale, ou plutôt, comme je l'expliquais tout à l'heure, il n'était plus question d'amour entre nous. L'un à l'autre, nous nous donnions le calme; mais ce calme était vide et oppressant. L'influence de mes nerfs s'exaspéra. Je connus les heures de frémissement intérieur, de chaleur aux mains, de bâillements et de larmes qui seraient, pour un mari avisé, le meilleur signe de danger. Comme à un certain moment de ma vie de jeune fille, la solitude de mon cœur m'était devenue pénible, ainsi je commençai à souffrir du repos où la vie conjugale laissait maintenant ce cœur, naguère agité et occupé par elle. Être livrée à un homme, c'est pour une vierge un événement *révolutionnaire,* qui l'ébranle pour longtemps; puis vient la maternité, qui continue la période d'émoi. Tant que durent ces temps troublés, tant que la femme n'est point

remise de cet afflux de sensations et de soucis nouveaux, elle est incapable de rêver et d'agir hors du mariage, elle est asservie au mari, même sans aucun goût de vertu. Les séducteurs professionnels ne l'ignorent pas. Ils s'abstiennent d'attaquer les jeunes épouses avant quelques mois de mariage. Ils attendent patiemment la prochaine revanche, sachant bien que dans le mariage même, dans l'accoutumance conjugale, s'exerce une sorte d'entraînement, de préparation à leurs projets. Quand le régime conjugal est enfin établi, quand l'accoutumance est complète, aussitôt l'épouse sent que ce trouble délicieux, ce trouble antérieur lui manque. Regret du passé chez l'honnête femme, désir de l'aventure chez les autres; combien éprouvent le besoin d'un *nouveau mariage,* où tout ce qu'il y eut d'exquis dans la première initiation se recommence !

Chez les femmes d'un certain grand monde oisif et jouisseur, l'adultère est tellement à la mode, il est considéré comme si peu important, et, en somme, prévu dès le mariage, que la crise

est sans doute moins sensible que chez nous, modestes bourgeoises. Nous autres, au cours des premières années conjugales, nous sommes sincèrement résolues à demeurer honnêtes; tout notre bonheur, nous l'attendons de notre mari. Et voilà que parfois il se fait en nous une grande sécheresse; nous nous retrouvons seules dans le mariage, comme naguère dans le célibat. Et nous souffrons davantage, car, épouses, nous avons éprouvé la douceur d'être aimées. Cette fois encore, comme au temps de notre jeunesse, nous croirons rencontrer l'homme providentiel, l'amant nécessaire. C'est tout simplement l'éternelle, l'immanquable *tentative* masculine qui trouve une forteresse d'avance rendue à merci. Telle j'étais quand j'ai rencontré le capitaine Landouzie.

Cette rencontre eut lieu naturellement à l'un des bals Herrscher, où toute ma mondanité était circonscrite. S'il n'avait pas fait la « tentative », il est certain que je ne l'aurais pas distingué : trop

souvent, nous ne choisissons pas; nous aimons l'homme qui s'impose le mieux.

Landouzie n'était pas beau : il avait une figure singulière, à fortes saillies d'os, avec trop de poil noir sous les yeux, autour des oreilles, — la moustache lourde et les cheveux drus. Ses yeux petits brillaient noir, ils lançaient le regard. Qu'ils sont rares, les yeux qui *regardent* vraiment! Mérite-t-elle le nom de regard, cette vision flottante qui semble subir les choses au lieu de les surprendre? Les yeux de Landouzie lançaient, dardaient réellement leur vision; une vision qui vous touchait à son gré, comme un frôlement matériel, infiniment subtil et pénétrant. Son corps n'avait rien des proportions classiques d'une académie. Les épaules, les bras, la tête semblaient trop gros pour la taille. Il avait, ainsi que je l'ai entendu dire assez justement autour de moi, « le type buffle », c'est-à-dire que tout son être révélait une puissante vigueur mue par un caractère violent... De la force visible et un regard net et fixe : quelles précieuses armes pour un conquérant de femmes! Une femme,

seule avec un tel homme, est déjà en péril; car elle a peur : elle se sent, *par trop,* la plus faible... Je me rappelle aussi l'impression singulière que me fit sa démarche, la première fois que je le vis. Il semblait, à chaque pas, prendre son élan, une épaule en avant, comme pour culbuter un obstacle.

Tout cela composait un ensemble qui, naturellement, exaspérait les hommes. Les hommes pardonnent encore aux succès féminins des bellâtres : la raillerie contre ceux-ci est aisée, et ils sont, par trop de points, ridicules. Mais ils ne pardonnent pas volontiers aux hommes laids (comme le capitaine Landouzie) qui triomphent seulement par une sorte d'excès manifeste de virilité. Les triomphes de Landouzie étaient célèbres ; ils lui faisaient cortège, l'illustraient de cette renommée ostensible, bruyante, sans laquelle un homme est rarement remarqué par nous. Je n'étais pas la seule, j'en suis sûre, à ces bals Herrscher, à trembler quand Landouzie me priait à valser.

D'avance, les unes et les autres, nous étions pré-

venues par la renommée qu'il allait se traiter des choses de notre pudeur intime, qu'il allait falloir se défendre ou discuter comment on céderait : quelle femme, par une telle émotion, n'est mieux préparée à tout entendre ? D'ailleurs, nous haïssions ce Landouzie, lorsque ce n'était pas à nous qu'il s'adressait, non par jalousie, mais par instinct, par solidarité de sexe. De loin, rien qu'à le voir parler à une femme, on sentait si bien qu'il lui disait des choses de maître à esclave, et que l'autre recevait cela domptée et soumise, et qu'il était en train d'en faire son jouet. On aurait voulu crier de loin : « Prenez garde! Chassez-le de vous, ne cédez pas... » Pendant qu'on pensait cela, il se levait, quittait son interlocutrice, venait à vous s'asseyait à votre côté. Il vous disait les mêmes choses... et au fond du cœur, on lui était reconnaissante, on y goûtait une secrète joie. Il nous a toutes plus ou moins séduites : s'il eût été livré à nous, mais à nous toutes ensemble, je crois que nous l'aurions chassé comme une bête malfaisante.

Le procédé de séduction de Landouzie — tels la plupart des séducteurs — était uniforme. D'une femme à l'autre, il ne se donnait pas la peine d'en changer. Il nous traitait avec beaucoup de mépris; mais sous ce mépris perçait un désir ardent et tendre, une volonté de nous conquérir si violemment sincère qu'on lui pardonnait... Les cinq premières minutes que je fus avec lui en tête-à-tête, — nous dansions, — il me parla de l'odeur de mes bras et des veines bleues de ma gorge. Cela eût suffi, dit par un autre homme, à me le faire exécrer sur-le-champ. Et ce fut de pis en pis, dès lors, à chaque rencontre, dès qu'il eut résolu de me poursuivre. Les maris, qui, pour la plupart, ont eu ces façons du temps qu'ils étaient célibataires, livrent cependant leurs femmes aux danseurs! Ils font semblant de croire à cette ridicule, hypocrite convention, par laquelle le bal serait un divertissement, une sorte de sport, comme la promenade ou la gymnastique : c'est, principalement, un marché d'intrigues.

Comme j'étais en pleine crise quand il m'ar-

riva de rencontrer ce Landouzie, l'assaut me trouva désemparée. Avait-il, lui, deviné l'ennui où je languissais? Il me demanda, ce premier soir où il m'avait fait danser, la permission de venir me voir chez moi; il me fit entendre sans autre préparation qu'il voulait être reçu seul : — « car c'est moi qu'il venait voir, et non pas des gens causant avec moi », — et je cédai tout de suite sur ce point, contrairement à toutes mes habitudes!

Et (puisque ce qui me tourmente surtout aujourd'hui, c'est d'avoir caché la vérité à mon mari) il convient de rappeler que, dans le fiacre qui nous ramenait à la maison, je ressentis une gaieté effervescente qui m'était inconnue depuis le matin de ma première rencontre avec Léon Delsarte. Deux heures plus tard, je me suis éveillée pour repenser à tout ce qui s'était accompli ce soir, à ces approches de l'*aventure,* subies sans y consentir encore. Comme c'était moins pur, mais comme c'était plus enivrant que ma juvénile passion pour Léon Delsarte! Car je n'étais pas, moi, une Emma Bovary romantique et innocente, re-

venant du premier bal avec des mirages d'aristocratie dans le cerveau. J'étais une pratique bourgeoise parisienne arrivée au bout de sa passivité. C'est le frémissement de l'impur effleuré, respiré, qui me troublait jusque dans ce lit conjugal. Ah! si jamais des femmes de ma condition lisaient ces lignes, combien y reconnaîtraient, j'en suis sûre, un mal dont elles souffrent! Comme elles reconnaîtraient cette étrange puberté d'adultère dont je fus prise alors, et que les poètes et les romanciers se plaisent à parer de grands noms sentimentaux!

Quand cette crise la surprend, que doit faire, grand Dieu, l'honnête femme? Garder son secret et fuir le danger, — c'est de l'héroïsme, outre que ce n'est pas toujours possible. (Comment, sans provoquer l'éveil du mari, etc...) Suivre le conseil que donne Michelet dans son livre, à la fois puéril et inspiré, de *l'Amour :* avouer tout à l'époux, se réfugier dans ses bras et lui demander secours? Nulle épouse ne le fait et avec raison. On n'y gagnerait que le mépris et l'irritation

de son mari. On est condamnée à mentir, puis à trahir.

Moi, très vite, je m'habituai à mentir. Je ne crois pas que mon mari ait jamais soupçonné un péril aux visites de Landouzie. D'ailleurs, comme la chute définitive m'inspirait une peur extrême et de véritables remords préventifs, je m'ingéniais à la retarder. Les circonstances m'y aidèrent. Surveillée par Ursule comme je le suis (encore qu'à la longue cette fille ait pris, je crois, confiance dans ma fidélité à son maître), il ne pouvait être question de nombreuses entrevues chez moi. Il y en eut six en tout au cours de l'hiver, et le capitaine put s'y convaincre que mon salon n'était pas un lieu propice à s'emparer d'une femme.

Étrange liaison dont les événements ne furent et ne pouvaient être que des paroles prononcées et écoutées, des consentements d'idée, des accords de projets, — sorte de lutte d'une volonté contre une volonté, mais aussi troublante, aussi âpre que l'eût pu être la lutte de nos corps! Je

n'étais pas la maîtresse de Landouzie, je ne lui avais permis aucune liberté et il n'en avait sollicité aucune : néanmoins, après ces six visites *innocentes* et la vingtaine de rencontres chez les Herrscher où nous nous arrangions à « flirter » ensemble, il était moralement maître de moi, et par lui, j'étais non pas déshonorée, mais, si l'on peut ainsi dire, définitivement « dépudorée ».

Il m'a conquise en sachant découvrir le peu de boue (je crois sincèrement qu'il y en avait peu) qui engluait le fond de mon âme. Et cela me troubla si singulièrement que cela me changea toute et, par là, donna à ma vie un goût nouveau, singulier, savoureux. Lui, je crois que son plaisir fut justement de me révéler à moi-même le coin gâté qu'il y a dans toute Ève. Le reste devait lui importer assez peu, car il ne mit guère d'empressement à l'obtenir. Il préféra la volupté plus rare de ternir une vie honnête et une imagination chaste. Parfois il me disait : « Vous ne serez peut-être pas ma maîtresse; mais il y aura entre vous et moi des secrets que jamais, jamais, vous ne pourrez

dire... J'ai pris possession de certaines régions de votre pensée où votre mari n'osera jamais accéder, et que vous-même vous ne soupçonniez pas. Vous êtes plus que ma maîtresse! »

C'était vrai. Dans le jardin secret que toute âme contient, c'est lui qui, pour moi, a semé les plantes les plus vénéneuses. Sans avoir exigé ni reçu de moi nulle faveur positive, il a contraint ma pensée à ce qu'une honnête femme, pour rester telle, doit éternellement ignorer. Et cette autre Marthe, une fois créée en moi, n'est plus disparue. Il m'est resté de la « matière à penser impur » que je ne possédais pas avant.

Oh! triste et trouble cœur! La force me manque à présent pour en continuer l'examen. Il y a quelque chose de si médiocre, de si manqué dans le dénouement de cette aventure!

Et puis, à quoi bon? Ai-je besoin d'aller plus avant pour connaître ce que je veux.

Après-midi.

Une dépêche bleue; je l'ouvre et je lis :

« *La maison Legrand vous prie de vouloir visiter aujourd'hui, de trois heures à cinq heu l'assortiment de tapis d'Orient qu'elle vient de r voir.* »

Allons! Voilà du nouveau; voilà de l'acti Tant mieux! J'étais lasse et désorbitée. Je ne vais plus où s'égaraient mes réflexions. Au m je vais avoir à marcher vers un but, à parl un homme. Et, pour quelque temps, la logi des événements ambiants et le concert des lontés d'autrui vont me dispenser d'avoir conscience et une volonté.

Six heures du soir.

Dans ma chambre.

Yvonne n'est pas encore revenue du cours, où Germaine l'a conduite. J'ai renvoyé à l'office Ursule qui, m'ayant vue rentrer tout à l'heure, rôdait autour de moi, guettant le paquet que je rapporte. Il contient les documents du tiroir, repris par moi cette après-midi — tous — à Miton-Müller.

Ma porte fermée, j'essaie de me recueillir. Je regarde, autour de moi, les choses accoutumées. Les vois-je pour la première fois, — ou les retrouvé-je après les avoir perdues?... Elles m'enveloppent, elles me pénètrent. Je les vois passionnément. Je les *veux*.

Voici l'histoire de ma journée.

J'arrivai chez Miton-Müller à l'heure fixée. Moins émue que les deux premières fois, je constatai que le cabinet du policier libre ressemble à peu près à n'importe quelle étude de notaire ou d'avoué. Miton me parut lui-même un assez brave homme, obligeant et poli, encore qu'un peu charlatan.

Il me félicita d'abord sur mon sang-froid.

— Bravo! me dit-il après m'avoir observée une minute ou deux. — Je vois avec plaisir que nous avons pris hardiment notre parti... Les dames se décident et se calment plus vite que nous autres hommes, à l'opposé de ce qu'on croit généralement. Au fond, je suppose que c'est parce qu'elles sont encore plus curieuses et jalouses, et que nos enquêtes les amusent.

— Je vous assure, répondis-je, que je me passerais volontiers de l'amusement!... Sans votre lettre de ce matin, peut-être allais-je vous écrire de tout suspendre et de me renvoyer les papiers.

— Vous auriez eu tort! Vous auriez eu grand tort... On doit toujours pousser une enquête jusqu'au bout, ne fût-ce que par délicatesse vis-à-vis

de l'enquêté! Mais oui, par délicatesse!... Votre mari, du moment que vous le surveillez, a le droit d'exiger que vous ne vous contentiez pas, pour asseoir votre opinion, de renseignements tronqués, d'hypothèses... La science ne vit plus d'hypothèses comme autrefois. Il lui faut des faits, des faits, toujours des faits. Et nous exerçons ici une véritable science exacte.

Dans sa figure falote, ses beaux yeux d'Oriental me regardaient, tellement paisibles que je ne pus distinguer si la phrase était ironique ou prudhommesquement convaincue.

Il ajouta :

— Nous avons des faits, déjà. Des faits très importants. En deux jours!... J'espère que vous êtes vite servie. Ne vous troublez pas. Rien de grave.

Je me sentais très pâle, mon sang refoulé vers le cœur.

— Dites, monsieur.

Il atteignit sur la table un dossier qui contenait, outre beaucoup de papier blanc, quelques notes au crayon. Il l'ouvrit et le feuilleta de la main

gauche, tandis que, de l'index droit, il grattait le trou mastiqué de son bureau.

— Monsieur votre mari, reprit-il, a un appartement en ville...

— Je le sais. Où cela?...

— Nous possédons là-dessus des détails précis, des certitudes. L'appartement est un rez-de-chaussée dans la cité d'Antin. C'est le troisième, à notre connaissance, que monsieur... (il chercha le nom, puis l'évita) que monsieur votre mari ait loué pour son usage personnel.

— Et il y reçoit des femmes?...

— Nous viendrons à cela tout à l'heure... Pour vous montrer combien notre enquête est consciencieuse, habile, je vous dirai que les deux précédents appartements étaient l'un rue Cortembert, à Passy, l'autre rue Rennequin, aux Ternes. Monsieur votre mari a déménagé de la rue Rennequin en avril 90 pour installer son mobilier cité d'Antin, 5 *bis*. Voici le plan de ce rez-de-chaussée... (Il me tendit un croquis au crayon.) Vous voyez, c'est très commode : deux

sorties, sans compter que la cité elle-même a trois issues.

— Et les femmes... Vous avez leurs noms?

— Ah! voilà ce qui vous préoccupe? Eh bien! pour le moment, je n'ai pas de noms à vous fournir. Bien entendu, si vous le désirez, nous pourrons vous satisfaire... Vous nous direz jusqu'à quelle époque il vous plaît de remonter, et nous saurons les noms, tous les noms... Seulement, n'est-ce pas, ce seront des enquêtes distinctes et, naturellement, des frais nouveaux. Nous prenons les intérêts de nos clients, *chère* madame. Nous évitons de les induire en dépenses superflues. Or, dans votre cas, pour le constat de... de chose... l'indispensable est déjà entre nos mains.

Il s'interrompit, quêtant une réponse. Je le pressai du geste.

— Monsieur votre mari se rencontre actuellement à peu près deux fois la semaine, dans le rez-de-chaussée de la cité d'Antin, avec une dame blonde... Vous avez mal?

Un étourdissement subit déplaçait sous mes

yeux, comme dans un lent roulis, les murs, le bureau, Miton-Müller... Je pensai :

« Il a une maîtresse... *Maintenant!*... C'est vrai, cela... » De l'apprendre ainsi, pour ainsi dire officiellement, sans doute possible, cela me heurtait d'une violence inattendue, plus que toutes mes découvertes d'avant. Ah! il n'y avait plus moyen de s'y tromper, cette fois : j'étais jalouse, jalouse à griffer, à mordre, à tuer.

Je demandai :

— Est-elle jolie?

— C'est la question que nous posent toutes ces dames, répliqua Miton en souriant. Je n'ai pas de renseignements là-dessus, madame. Je n'en demande pas à mes agents; leurs appréciations sont trop personnelles, l'expérience me l'a montré. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela fait? Notre dossier dit : « Une jeune dame blonde généralement habillée de noir. Élégante : elle a l'air d'une personne comme il faut. » — Ne vous fiez pas outre mesure, non plus, à cette dernière impression de nos agents.

— Vous ne savez pas le nom ?

— Pas encore. Monsieur votre mari est très discret. Dans aucun de ses trois appartements, il n'a loué sous son véritable nom. On n'y connaît que « Monsieur Maxime », — et monsieur Maxime ne laisse point traîner de papiers compromettants. Comme ce n'est pas un garni, mon agent s'est abstenu d'y entrer... La dame blonde vient en fiacre et s'en va de même. Le fiacre attend ; on l'a pris, ordinairement, dans le quartier de la rue de Rivoli, près du Palais-Royal ; jamais à une station. Je ne vous dissimule pas que ces renseignements nous viennent tout simplement de la concierge. On en aurait de plus complets, si l'on voulait. Cette femme soigne un vieux mari infirme ; elle est misérable ; elle a besoin d'argent... En y mettant le prix elle se prêtera à toutes les combinaisons. Nous agirons selon votre désir.

Je compris aussitôt ce que je désirais : voir l'appartement, la concierge, et aussi, le plus tôt possible, l'élégante dame blonde en noir. Miton, qui arrêtait sur moi ses beaux yeux comiquement

embusqués dans les rides de son visage, devina ce projet.

— Vous pensez déjà à y aller vous-même. Prenez garde! Vous n'apporterez point à cette démarche le sang-froid de nos agents. Mieux vaudrait encore faire venir la concierge chez vous, ou la rencontrer ici, si vous tenez absolument à l'interroger. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle vous dira de plus qu'à nous?

— Après? demandai-je sans répondre à sa question. Vous ne savez rien de plus?

— Si. Nous avons un renseignement assez important et qui expliquera peut-être les trente mille francs dissimulés par monsieur votre mari.

— Dites vite, monsieur!

— Il ne faut pas vous émouvoir, comme tout à l'heure... Ce n'est rien qui puisse vous rendre jalouse, au moins dans le présent... Monsieur votre mari, comme la plupart des célibataires mûrs, avait autrefois une liaison qu'il rompit probablement pour se marier. Et de cette liaison...

— Il a un enfant?

— Précisément.

— Oh! mon Dieu!...

— Voyons, *chère* madame... pourquoi vous émouvoir? L'enfant ne connaît ni son père ni sa mère. Il est adopté et élevé par une femme du pays de votre mari, aux environs de Châtellerault, très dévouée, très discrète, qui ne parlera pas... Avant de le lui confier on l'a, croyons-nous, fait séjourner quelque temps dans un hospice belge d'enfants trouvés. Ah! votre mari est la prudence même, et intelligent avec cela! De la sorte nul, sauf lui-même peut-être, ne pourrait jurer que ce soit bien son enfant. Beau début de feuilleton, n'est-ce pas, madame? Enfin je vous assure que vous n'avez rien à redouter: tout présage que le jeune homme (il a quinze ans) vivra et mourra sans connaître ses vrais parents. Au fond, réfléchissez: la conduite de monsieur votre mari lui fait plutôt honneur. Il y en a tant, — conclut emphatiquement Miton-Müller, — qui oublient le fruit de leurs plaisirs!

— Vous êtes sûr de tout cela? questionnai-je.

— Parfaitement sûr... D'autant plus que j'ai dirigé moi-même cette petite enquête, plus délicate. Ah! vous vous demandez comment, en deux jours...? Cela n'a pas exigé de grands efforts, allez! M. Lecoudrier, m'aviez-vous dit, est depuis près de trente ans employé au Crédit Commercial... Il n'y avait qu'à chercher, dans le personnel de cette banque, quelqu'un l'ayant connu avant son mariage. J'ai trouvé sans peine. Un garçon de bureau... très fidèle... un homme de confiance... les annales vivantes de la maison... C'est en même temps un convive fort agréable. J'ai dîné avec lui, hier soir... Il m'a raconté beaucoup de choses sur les messieurs Herrscher... Il a la spécialité des... commissions délicates. Vous comprenez? Nous en trouvons toujours un comme ça, au moins, par administration. Rappelez-vous ceci, madame : tout subalterne qui accepte de faire des commissions délicates compte sur un double salaire : le salaire immédiat que vous lui donnez, et l'autre, plus incertain, mais plus fort, qu'il obtiendra un jour en vendant sa discrétion.

— Et selon vous, — demandai-je après un instant de silence, — les trente mille francs de valeurs seraient destinés à l'enfant ?

— Simple présomption. Nous ne prétendons pas connaître l'avenir. Mais pourquoi monsieur votre mari dissimulerait-il une aussi grosse somme ? Malgré ses... petites fredaines... il ne dépense pas beaucoup, surtout en ce moment.

— Vous n'avez pas découvert l'origine de ces trente mille francs ?

— Si, à peu près. Votre mari a spéculé plusieurs fois, intéressé dans les opérations des frères Herrscher, sur les mines d'or, notamment.

— Oui, je sais... Il a gagné huit mille francs. Il me l'a dit.

— Mettez qu'il en ait gagné trente-huit mille et vous aurez l'explication.

Je pensais : « J'irai trouver Henri Herrscher, et s'il veut me dire tout ce qu'il doit savoir sur le compte de Jean, eh bien !... » Puis la jalousie bête, l'envie de voir et de frapper ces autres femmes que mon mari embrassait, me reprit.

— Les lettres de femmes, demandai-je, vous n'avez pas découvert d'où elles viennent ?

Miton eut son sourire de charlatan.

— Nous le découvrirons quand il vous plaira. Je vous répète que nous ne voulions pas vous induire en dépenses superflues. Déjà je puis vous assurer que la plupart de ces lettres sont vieilles de plusieurs années : l'inspection attentive du papier par l'employé expert a suffi à le démontrer. Savez-vous qu'un papier blanc, entre nos mains, porte sa date et son origine aussi clairement écrite que si elles l'étaient effectivement au beau milieu de la page ? Vous n'avez recueilli que des documents dont les moins anciens ont quatre ou cinq ans de date. Les autres, les récents, sont déposés cité d'Antin, qui a paru à M. Lecoudrier un asile plus sûr. Il y a un coffre en fer sur la cheminée : un de ces prétendus coffres-forts que vendent les magasins de nouveautés, et qui sont aussi faciles à ouvrir qu'une armoire à glace... Et la concierge n'y a pas manqué, m'a dit mon agent. Mais voulez-vous un conseil ?

Je fis signe que j'écoutais.

— Eh bien! ne fouillez pas plus avant dans la vie de votre mari. C'est de la curiosité mauvaise, et vous n'y gagnerez que des crises de nerfs et des nuits blanches. Vous souhaitiez le divorce? Vous l'aurez sans procès scandaleux. Nous filons Monsieur à son retour. Au premier rendez-vous avec la dame en noir, vous les pincez ensemble dans le nid chaud. Voilà un bon divorce, bien établi en une séance, sans contradiction possible, sans risque de détails gênants dans les journaux. Auparavant, bien entendu, vous avez remis tous les papiers à leur place; jamais votre mari ne se doutera que vous les avez lus; il sera pris au piège sans pouvoir s'expliquer comment. Au contraire, imaginez toutes ces lettres lues à l'audience, les journaux en publiant les fragments. Oui... je sais bien, le compte rendu des procès en divorce est interdit, mais pas l'allusion, l'écho, la chronique... Messieurs les journalistes s'entendent à tourner la loi. Tels petits gratte-papiers scandaleux guettent de pareilles affaires comme la plus riche matière

à chantage... Croyez-moi et laissez-moi faire. Je suis prêt à vous garantir votre divorce à forfait, entendez-vous ? Vos démarches seront réduites au minimum, et vous ne me paierez qu'une fois le jugement rendu. Cela vous coûtera moins cher que de poursuivre l'enquête, et moi, j'y trouve aussi mon avantage : l'affaire est moins incertaine ainsi et plus... comment dirai-je ?... plus classique.

— Mais, objectai-je, le divorce ne rendra pas à la communauté, c'est-à-dire, en somme, à ma fille, l'argent dissimulé, qui s'en ira à Ingrandes, entretenir un bâtard.

— Assurément, répliqua Miton-Müller, les trente mille francs du tiroir doivent être considérés comme « acquêts » du ménage, et vous appartiennent par moitié... A vous, toutefois, de décider si quelques billets de banque valent mieux que votre repos... Et puis, — ajouta-t-il après un silence, — trouvez-vous bien équitable de dépouiller le fils au profit de la fille ? La fille, qui est légitime, n'a-t-elle pas trop d'avantages sur l'enfant naturel, pas reconnu, élevé comme un paysan ?

Il me parlait, maintenant, exactement comme ce notaire de comédie dont il avait l'apparence. Il parlait, semblait-il, contre son intérêt de commerçant, qui eût été, plutôt, de compliquer l'affaire, de m'induire en dépenses; cependant, je sentis qu'il pensait ce qu'il disait, qu'il me conseillait réellement au mieux de mon intérêt. Et je compris que chaque métier, même le plus infâme, a son code d'honnêteté, condition de son existence même.

— Enfin, que décidez-vous? — me demanda Miton-Müller. — Devons-nous poursuivre l'enquête rétrospectivement, ou nous contenter, comme je vous y engage, de surveiller monsieur votre mari, dès son retour à Paris, pour constater le flagrant délit nécessaire au divorce?

Le divorce? Je n'y pensais guère en ce moment... Voir l'appartement, voir la femme, voilà ce qui m'agitait.

— Vous avez raison, dis-je. Rendez-moi les documents... Quand mon mari sera de retour, je vous préviendrai.

Miton-Müller, sans répondre, atteignit la chemise de carton où étaient renfermées les pièces; il les compta et, me les remettant :

— Veuillez vérifier, dit-il. Tout est en ordre.

Je les comptai à mon tour, sans trop savoir ce que je faisais.

— Qu'est-ce que je vous dois, monsieur ?

— Pour ce que nous avons fait, la provision que vous avez déposée suffira. Nous vous demanderons un nouveau dépôt quand le service de surveillance devra commencer.

— Alors, monsieur...

Je me levai. Miton-Müller me conduisit jusqu'à la porte. Il devinait, évidemment, que je ne suivrais pas ses avis, que je continuerais l'enquête pour mon compte, et, sans doute, il croyait devoir me marquer sa désapprobation par une froideur digne.

— Madame...

Je m'inclinai, et, cette fois, sans que personne m'accompagnât à travers le vestibule, je gagnai la porte. En remontant dans mon fiacre, je dis au cocher :

— Cité d'Antin.

— Quelle entrée?

— Celle que vous voudrez.

Pendant la course, je fis mon plan. Aller au numéro *5 bis,* comme une nouvelle « bonne fortune » de Jean, demander sans affectation « monsieur Maxime » ; tâcher, sous ce prétexte, de pénétrer dans le rez-de-chaussée et d'y être laissée seule.

Ce que j'y ferais ensuite, je ne m'en occupais pas encore.

Le fiacre s'était arrêté au coin de la rue Lafayette. Je le renvoyai, gardant mes papiers avec moi. Un peu de curiosité perverse et de divertissement malsain aiguisait certainement l'émoi singulier qui m'agita quand je pénétrai dans la cité. Je regardai ces façades moroses de grandes casernes assez mal tenues : « Ce n'est pas ici, pensai-je, que j'aurais choisi mon nid d'amour. »

Mais, comme une réplique soudaine de ma conscience, les souvenirs les plus secrets de mon passé s'évoquèrent, une autre démarche, une autre

maison, vers laquelle, une fois, je m'étais dirigée, *et non pas en enquêteuse...*

J'étais arrivée devant le numéro 5 *bis*. La maison est un peu plus petite que les autres; recrépie aussi depuis moins longtemps. La porte cochère est flanquée par une mercerie d'un côté, et de l'autre par un magasin d'herboriste. Grande porte à colonnes encastrées dans la muraille. La loge de la concierge est à gauche, sous la voûte, en contre-bas : trois marches à descendre. Dans cette loge, vaste comme un salon bourgeois, et assez propre, il n'y avait, au moment où j'entrai, qu'un homme en calotte, assis sur un fauteuil à roues, les jambes couvertes d'un vieux plaid, — bien qu'il fût tout contre le feu. Il me vit entrer, et alors il poussa une sorte de cri, tellement bizarre que je me demandai un instant s'il ne sortait pas du gosier de quelque ara en cage.

A ce cri, du fond de l'autre pièce qu'on apercevait par la porte ouverte, répondit une voix féminine, douce, fatiguée, un peu fêlée :

— Voilà!

Puis la femme parut. C'était une grande maigre. Ses cheveux bruns, mal peignés, encadraient un visage délicat et flétri. Elle était vêtue d'une robe noire élimée, luisante. Malgré tout, on devinait une jolie jeunesse passée, et que la misère, l'anémie, le chagrin, la vieillissaient plus que l'âge.

— Madame?...

Je m'étais arrêtée sur les degrés qui descendaient à la loge, mon plan me fuyait, je n'avais plus de mots ni d'idées. Enfin je pus dire :

— Monsieur Maxime?

La femme s'embarrassa :

— Monsieur Maxime?... Mais... il n'est pas là, madame...

Je répondis d'une voix mal assurée (l'émotion, heureusement, ne démentait pas mon personnage) :

— Cela ne fait rien. Je sais qu'il doit venir tout à l'heure. Je l'attendrai dans l'appartement.

Elle hésita encore, puis alla prendre une clef dans un casier. Timidement, par brefs coups d'œil,

elle me dévisageait. Avant de se décider à me suivre hors de la loge, elle balbutia :

— C'est que... monsieur n'a pas écrit... D'habitude, quand il doit venir, il écrit toujours pour qu'on prépare...

Sa gêne visible me redonnait du courage.

— N'importe, lui dis-je d'un ton plus ferme. Je vous assure qu'il va venir. Allons ! vite.

Elle me précéda. A gauche de la voûte, on pénétrait, par un large vitrage, dans le vestibule où aboutissait l'escalier. Tout près de celui-ci, une petite porte, peinte en façon d'acajou, donnait accès au rez-de-chaussée. Elle l'ouvrit, passa devant moi, l'air toujours inquiet, disant :

— Je ne sais pas si tout est bien rangé.

Elle disparut vivement dans la seconde pièce, me laissant arrêtée à considérer la première. Je regardais, je regardais : il y a des moments où la vue exaspérée boit les objets comme une éponge sèche aspire l'eau. Je vis d'un coup, définitivement, je « fixai », comme sur une plaque instantanée, l'antichambre lambrissée à mi-muraille,

tapissée d'un papier de salle à manger assez fané, meublée de meubles genre turc, très communs. Comme j'entrais dans la chambre à coucher, je surpris la concierge qui se hâtait de recouvrir d'une housse en faux damas rouge le lit, sans doute resté défait depuis la dernière visite de mon mari. Elle se retourna vers moi, rose sous sa fine peau grise; je lui demandai brusquement, sans plus me soucier de jouer un personnage :

— Y a-t-il longtemps que *monsieur* n'est venu ici?

Elle se troubla beaucoup, toussa.

— Mais, madame... je ne sais pas... Depuis... Monsieur n'a pas de date fixe... Et puis, je ne le vois pas toujours, quand il vient.

Je tirai de ma bourse un billet de cent francs.

— Dites-moi la vérité.

Elle fut si émue qu'elle dut s'asseoir.

— Ah! mon Dieu! vous êtes *sa dame!*

Elle resta quelques minutes haletante, regardant tout de même le billet de cent francs.

— Je vous en prie, madame, dit-elle, ne nous

causez pas de désagréments... Nous faisons notre métier, n'est-ce pas? et nous n'avons pas à nous occuper si les locataires sont ceci ou ça. Si vous me faisiez perdre ma place (et le propriétaire n'aime pas *les histoires !)*, ça ne vous porterait pas bonheur.

Tout en l'écoutant, je regardais la chambre, grande et agréable, confortablement arrangée pour son usage spécial. La glace à trois battants mobiles... La table de toilette somptueuse... Les fauteuils profonds; surtout le grand lit bas, retapé à la hâte, sa courte-pointe rouge bosselée par les plis des couvertures, et, sur la cheminée, le coffre de fer.

— Je ne vous ferai avoir aucun ennui. *Monsieur* ne saura même pas que je suis venue ici. Je vous donnerai ce billet de cent francs si vous voulez me dire qui il reçoit et s'il vient souvent.

— Mon Dieu, madame, fit-elle, toujours assise, la voix traînant sur les syllabes... C'est que je ne sais pas bien, moi... D'abord, je ne suis ici que depuis huit mois... M. Maxime avait déjà le rez-de-chaussée... Il me semble qu'il venait assez

souvent; c'est ce que j'ai dit au monsieur qui est déjà venu *me causer* de cela... Sans doute de votre part?... Alors, voilà... Dans les commencements, il venait des deux fois, des trois fois la semaine ici...

— Avec des personnes différentes?

— Mais... il me semble... oui... Je ne regarde pas beaucoup, vous savez? Ce n'est pas notre affaire.

— Et maintenant?

— Ah! maintenant, il ne vient plus qu'une seule dame ici; une jeune dame blonde... Et encore, vous savez... Je n'ai pas de conseil à vous donner... Mais je ne crois pas que cela vaille la peine de vous tourmenter. On dirait que M. Maxime a bien assez de cette dame... Il la fait attendre... Des fois il ne vient pas, et elle passe une heure entière toute seule... La dernière fois que je l'ai vu ici, il m'a dit : « Si cette dame vient, vous direz que je suis en voyage... »

— Quand cela, la dernière fois?...

— Il y a... plus de quinze jours... Alors, moi, vous comprenez, j'ai pensé : « Voilà M. Maxime qui en a assez... » C'est pour cela que quand vous

êtes arrivée, tout à l'heure, j'ai vraiment cru que c'était une nouvelle dame à M. Maxime. Sans compter que vous êtes bien plus jolie... L'autre petite, elle n'a pas de santé, elle est maigre; elle est pâle comme moi. Alors, n'est-ce pas, il vaut mieux ne pas vous inquiéter, puisque c'est, comme qui dirait, fini... Et puis les hommes sont tous pareils, allez! Le mien que vous avez vu il a gagné à ça une maladie de la moelle... Et on en voit des affaires dans notre métier... Ici dans la maison il y a une trentaine de ménages. Il n'y a pas un mari qui...

Je coupai court à ce flux de basses inutilités en disant :

— Vous avez la clef de ce coffre?

— Oh! madame, fit-elle vivement, il n'y a pas grand'chose dedans, je vous assure.

— Vous l'avez donc ouvert?... Si vous me l'ouvrez, je vous donnerai cinquante francs de plus.

Elle n'hésita guère, cette fois : elle ôta une clef de son trousseau.

— Nous avons le même, fit-elle. Tous ces cof-

fres-là, ça n'est pas sérieux, seulement il faudra lever le dessus en même temps que vous tournez la clef. Autrement cela n'ouvre pas.

Je pris la clef.

— Maintenant laissez-moi... N'ayez pas peur, je n'emporterai rien.

— Dame, fit la femme avec franchise... s'il manquait quelque chose, je serais obligée de dire à Monsieur que c'est Madame...

— Voici votre argent.

Elle prit les deux billets en rougissant :

— Si *on* n'était pas dans la peine, allez, madame ! je ne ferais pas ce que vous me faites faire... M. Maxime a toujours été si convenable pour nous ! Mais que voulez-vous ? Mon mari malade, moi pas trop bien... On ne peut pas vivre. Merci... Bonjour, madame.

Elle sortit en traînant ses pantoufles. J'entendis la porte de l'antichambre se refermer.

J'étais seule.

Si l'on m'avait dit, il y a seulement trois jours,

quand je feuilletais fiévreusement les documents découverts dans le tiroir :

« Tu connaîtras le lieu où ton mari reçoit ses maîtresses; tu verras de tes yeux, tu pourras toucher le lit où se consomme l'adultère; tu auras entre les mains la clef du coffre où sont enfermées, non plus, comme ici, les reliques d'un passé déjà lointain, mais le témoignage de sa trahison d'hier... tu auras tout cela à ta portée, et non seulement tu n'en feras rien, tu ne fouilleras rien, tu ne regarderas rien, mais tu rentreras chez toi moins excitée à la revanche, moins prête à l'action que jamais. »

Si l'on m'avait fait une telle prophétie, j'aurais ri au nez du prophète.

Et cependant les choses se sont ainsi passées. Quand, après un temps dont je n'eus alors aucune conscience, mais qui — je le constatai ensuite — dura plus de trois quarts d'heure, la concierge un peu inquiète frappa à la porte et entra, elle me retrouva assise sur la même chaise basse, la clef à la main...

Elle balbutia :

— Ah ! Madame est encore là ! Excusez.

Je ne répondis pas. Cela me fit un étrange plaisir de voir entrer cette femme, comme si sa présence me délivrait d'un tête-à-tête pénible avec des objets, des images répugnantes et hostiles.

— Madame a fini ?

Il eût fallu dire : « Non, je n'ai pas fini ; même je n'ai pas commencé. Je suis restée assise à réfléchir... Laissez-moi. »

Mais une timidité singulière me retint, une insurmontable gêne à expliquer à cette femme ma propre incertitude. Dans la vie, que d'abstentions irréparables ont cette petite cause : un mot, très facile à dire ! qui n'est pas venu aux lèvres !

Elle répéta :

— Alors, si Madame veut me donner ma clef...

Je la lui tendis. C'était fini, je le sentais. La destinée me poussait doucement hors de la voie où je marchais depuis trois jours, et si légère que fût la poussée, il était inutile de résister.

— Est-ce que Madame reviendra ? demanda la femme.

— Je ne pense pas.

— Que Madame soit discrète... Ça pourrait nous causer tant d'ennuis avec le gérant et le propriétaire, si on savait.

Je ne lui répondis même pas. Je me sauvai de cette maison sans regarder derrière moi. Dans la rue, je respirai l'air comme une prisonnière libérée. Libérée de quoi ? Je ne le savais pas, et le sentiment de ma libération était lui-même confus. J'échappais à des forces qui m'avaient déviée de ma route ordinaire, jetée dans l'imprévu et dans l'aventure. Leur influence me lâchait et je me sauvais, droit devant moi ; je courais à ma maison, à mes chères habitudes quotidiennes, à ma douce et aveugle vie... d'avant.

Maintenant, seule en face de moi, dans ma chambre close, je me remémore cette heure décisive, cette minute de révolution morale opérée en moi, comme malgré moi, et j'essaie de démêler,

avec plus de sérénité, quelles en furent les causes, pourquoi elle s'accomplit à l'improviste dans cette maison ennemie, parmi ces objets souillés, avec, entre les doigts, cette clef qui devait ouvrir pour moi, définitivement, le mystère des trahisons conjugales.

Lassitude d'abord, c'est bien sûr, et dégoût! Une lassitude qui me brisait muscles et nerfs, un dégoût accru jusqu'à la nausée pour le ministère d'enquête que je m'attribuais. D'avoir approché de si près des espions et des traîtres, comme ce Miton-Müller et cette concierge, d'avoir dû les accepter pour confidents, puis pour complices, cela me rendait plus odieux mon propre espionnage. Quelle leçon de voir, fait par un autre, l'acte méprisable que l'on médite!... L'extrême sécurité de ma vilaine besogne l'enlaidissait encore. Au moins mes précédentes recherches avaient eu pour excuse l'entraînement d'une découverte imprévue et un certain péril de surprise... Là, tout préparé, tout aplani, sauvegardée par des subalternes vendus, qu'allais-je faire?...

Pour la première fois, je compris, je sentis qu'une porte fermée par autrui, un rideau tiré par autrui, même lorsqu'on peut sans témoin et sans violence en franchir la clôture, ont *le droit* de rester clos, que c'est une sorte d'effraction morale de passer outre.

Pour la première fois, je vis poindre en moi *le sens du secret.*

Or, tandis que cette injonction supérieure, non pas même de ma conscience, mais de cette logique nécessaire des choses, à laquelle je ne sais guère résister, me clouait sur ma chaise, voici que le lieu où j'étais commença d'agir sur moi et de me modifier.

Oh! ce fut lent et discret comme un léger changement de température, comme l'afflux d'une odeur faible. L'impression fut d'abord presque insensible, — telle aux premiers moments de ma rencontre avec Delsarte avant-hier. — Seulement, pour l'avoir si récemment éprouvé, je le reconnus, cet étrange reploiement sur moi-même, qui est comme une loi de mon équilibre intérieur.

De nouveau tout s'effaçait, tout ce qui n'était pas moi, mes actes, mon passé. Mais cette fois, — fut-ce l'influence évocatrice de ce milieu d'adultère sur le pauvre être désorienté, meurtri, que j'étais ? — le souvenir devint une poignante et vivante hallucination. Des pensées que j'avais eues *un certain jour,* ressuscitèrent dans mon cerveau, et j'entendis des paroles qui avaient été dites autour de mes oreilles, et je vis des choses déjà vues, et mon cœur se serra de l'ancienne angoisse.

J'ai revécu là, comme dans un cauchemar, l'unique roman impur de ma vie mariée. Et cela a suffi pour me rejeter chez moi, sans force pour la lutte, — n'ayant plus qu'une idée : garder ma maison, mon mari, ma fille, — quand même, oh ! quand même !...

Triste roman de la bourgeoisie médiocre, comme en cache dans sa mémoire, j'en suis sûre, plus d'une qui n'est point perverse !... Son dénouement misérable, par son néant même, m'a ôté l'envie d'un autre essai.

Moi aussi, comme mon mari, j'ai fait, un certain jour, la mauvaise démarche, celle qui, moralement, détruit le mariage...

Un jour de juin, — il y a quatre ans, — je suis sortie de chez moi pour aller chez Landouzie. Il ne m'avait pas pressée à l'extrême; ce que sa fantaisie de libertin attendait sans hâte, c'était, je crois, la crise qui m'eût spontanément soumise à lui ici même, dans cette maison d'apparence vertueuse, d'atmosphère pure : prendre la femme intacte entre le mari et la fillette.

Je me défiais déjà assez de moi pour avoir peur de cela, qui m'eût fait horreur; mais, peu à peu, je m'étais accoutumée à espérer que, hors de chez moi, j'aurais plus d'audace. Une cause accidentelle pressa ma décision : Landouzie, attaché à l'état-major de l'armée, allait être rappelé à son régiment, dans l'Est, d'un moment à l'autre. L'idée de son départ m'était insupportable, tant il avait su déjà occuper le vide de ma vie!... Il me parut confusément que de lui céder, cela l'empêcherait de partir et me le garderait. Oh! ce ne

fut pas, bien sûr, médité ni raisonné... Pas plus qu'alors, je ne saurais expliquer pourquoi, un jour de juin, je sortis de chez moi, allant chez lui, à la fois troublée et résolue. Pourquoi cette fois et pas les autres, où j'avais promis, et où, au dernier moment, une invincible inertie m'avait contrainte, sans lutte avec moi-même, à remettre la dangereuse démarche ? Car je n'avais pas évité ce jeu puéril de dépêches, contremandant les rendez-vous promis, par lequel une femme, à la veille de succomber, se donne l'illusion de la vertu.

Ah! je ne sais pas, je ne sais pas!... Celle qui traverse une pareille crise s'interdit tacitement de penser à ce qu'elle fait et à ce qu'elle va faire. Elle sait bien que si elle s'arrêtait à réfléchir, elle n'avancerait plus d'un pas dans le chemin oblique : et quelque chose en elle, qui n'est pas uniquement un vil désir, veut qu'elle avance, qu'elle arrive au bout du chemin. Plutôt que du vil désir et de la perversité, il me semble que ce fut, chez moi, l'impérieux besoin d'apaiser une inquiétude accrue peu à peu jusqu'à devenir intolérable : telle

la nerveuse attente du mariage qui, brusquement et vraiment sans honteuses pensées, saisit une fille longtemps calme dans le célibat. Quelle femme, vers la fin de cet automne qui dure de trente à quarante ans, n'a songé avec angoisse que cela va être fini d'être jeune, d'être un objet de tendresse, et que le temps passe et n'apporte rien ? Pour qu'une femme subisse avec résignation cette grande douleur, il faut qu'elle ait gardé intact ce respect aveugle de soi-même, cette innocence dans le mariage, rare comme la sainteté. Hélas ! il ne me demeurait guère d'innocence, ni grand respect de moi. L'affreuse habileté de Landouzie avait été, tout en s'abstenant d'attaques qui m'eussent révoltée — et sauvée, — de me prouver que j'étais pareille à d'autres, destinée à faillir comme d'autres. Il savait par expérience qu'une femme démoralisée est plus qu'à moitié vaincue.

Toute âme d'Ève a son coin gâté. Heureuses celles qui ne le connaissent point !

L'aimais-je, au moins, cet homme vers qui j'al-

lais, sans vouloir penser à ce que préparait ma démarche, à ce qui serait fait de moi tout à l'heure? Certes, le sentiment que Landouzie m'inspirait ne ressemblait guère à cette ardeur fervente et chaste qui avait échauffé mes vingt ans quand j'aimais Léon Delsarte... Je n'éprouvais pas devant lui cette surprise toujours renouvelée qui m'enchantait jadis à trouver Léon si charmant, — ce bonheur des regards, l'une des pures joies de l'amour jeune. La force d'attrait de Landouzie était plus mystérieuse, elle troublait davantage, aussi. C'était la domination exercée par les yeux, d'une fixité presque intolérable. C'était la grâce robuste, violente des gestes, et — comment dire? — une sorte de brutalité tendre dans la parole... C'était l'émoi de se sentir trop bien comprise par un homme qui avait expérimenté beaucoup d'autres femmes... C'était peut-être (l'aveu m'en coûte) une mauvaise gratitude, pour la déchéance morale que je lui devais déjà.

Je me souviens que, ce jour-là, jusqu'au mo-

ment où je quittai la maison (vers trois heures), je me contraignis à accomplir, sans m'en laisser distraire, tous les menus actes réguliers de ma besogne quotidienne. Yvonne, encore trop enfant pour suivre des cours, prenait alors avec moi, chaque matin, pendant l'absence de son père, sa leçon de lecture, d'orthographe et de calcul. Nous lûmes (la page est encore présente devant mes yeux), dans un recueil de morceaux choisis classiques, un récit de Marmontel où celui-ci conte son arrivée au collège de Mauriac. La dictée, ensuite, réussit assez bien. Mais une multiplication fut inextricable. Yvonne pleura, et ces larmes (oh! comme je me rappelle!) m'émurent démesurément, à ce point que je faillis pleurer moi-même.

Au déjeuner qui suivit, il me semble que si Jean avait été bavard et affectueux comme il l'est souvent, — ce mauvais mari! — j'aurais, non pas avoué, car on ne peut pas avouer ces choses, mais reconquis peut-être la force de résister, au moins pour un jour! Il fut préoccupé, pressé, il parla à peine; il me quitta avant l'heure du bureau. Lui

aussi, sans doute, avait son rendez-vous !... Yvonne sortit à son tour, menée par la femme de chambre chez une petite amie, Juliette Langlé : j'avais ménagé cette sortie la veille, car j'avais du courage et de la décision par avance. Vers deux heures, je me trouvai seule à la maison, avec Ursule. Et aussitôt mon isolement m'épouvanta : il me sembla que tout valait mieux que de m'abstenir, d'attendre, de continuer cette existence vide. « Je vais sortir, pensai-je... Même pour envoyer un « bleu » et me dégager, il faut que je sorte... » Mais, sitôt dans la rue, j'eus l'intuition que cette fois, si je n'allais pas à ce rendez-vous, après deux rendez-vous manqués, Landouzie m'abandonnait et que *toute chance de faillir était perdue*. Alors ce qui me restait de santé morale s'abolit. L'angoisse du temps qui fuit, emporte la jeunesse et la possibilité d'être aimée, me « sonna » au cœur, comme disent les médecins. Je hâtai le pas. Un élan singulier maîtrisait la faiblesse de mes nerfs, l'élan fou vers le péril, qui est une forme exaspérée de la peur. Cette résolution factice me sou-

tint jusqu'à la rue, jusqu'à la maison, que je connaissais pour avoir souvent passé tout près, par le goût du « danger sans danger », bien connu de toutes les femmes travaillées d'une telle crise. — C'était une maison d'angle, dans une rue calme voisine de la Madeleine... Sous la voûte, à gauche, la porte en chêne clair, à un seul vantail, entrevue chaque fois que je passais par là, était une chose familière pour mes yeux, et aussi le bouton électrique dans son godet blanc, et les fenêtres du rez-de-chaussée qu'*il* habitait, avec leurs rideaux doublés de rouge... Ces images hantaient ma mémoire, quand je pensais à la chute possible... Elles m'attirèrent, cette fois, avec violence, sans que fût détruite en moi, pourtant, la conscience de mal faire. Mon mari... ma fille... leur souvenir occupa ma pensée; mais comme des motifs abstraits, sans force de contrainte ni d'arrêt. Quand je poussai le bouton électrique, je me dis à moi-même : « Dès qu'*il* m'aura ouvert, je me jetterai dans ses bras, et après... »

Or, cet élan résolu se heurta à l'échec le plus piteux, le plus ridicule.

Personne ne m'ouvrit.

Et, comme j'insistais, un homme à tablier bleu sortit de la loge voisine et me dit, avec une impolitesse de ton voulue :

— Qu'est-ce qu'il vous faut?

Je murmurai, très gênée :

— Monsieur Landouzie?

— Le capitaine? répliqua le concierge. Il est parti.

Avec la lâcheté habituelle aux gens de service envers les femmes qu'ils voient sans protection :

— Et puis, ajouta-t-il en me dévisageant, le propriétaire ne veut plus qu'on reçoive de dames ici. Ainsi...

Je m'en suis allée sous cette injure, à laquelle je ne pouvais rien répondre. Elle m'importait peu, du reste, et une injure bien autrement cinglante me faisait saigner le cœur. Parti! Parti sans m'avertir? Je ne voulais pas admettre que cela fût possible, que ce rendez-vous — pour moi l'acte

le plus effroyablement grave de ma vie — pût être pour lui un vulgaire incident. Entre cette désinvolture et mon angoisse, la disproportion était trop forte... « Il serait venu me dire adieu, il m'aurait écrit... S'il est parti, c'est pour une mission en province, c'est pour quelques jours. » Cependant l'homme au tablier bleu avait dit : « Il n'est plus ici ! » Je m'accrochai à l'espoir que Landouzie avait simplement déménagé, après une discussion avec le propriétaire. J'interprétais ainsi la phrase : « On ne reçoit plus de dames ici... » — « Il va m'écrire, » pensai-je... Et j'attendis, — n'osant questionner mon mari.

Cinq jours durant, je vécus dans cette anxiété, si enfiévrée, si dissoute par l'attente, que Jean s'aperçut de mon malaise et voulut appeler un médecin. Je refusai, je me déclarai très bien portante. Le sixième jour, n'y tenant plus, je me rendis chez Mme Lucien Herrscher, qui recevait. Là, j'appris que Landouzie était effectivement parti, envoyé à Charleville, en sorte de disgrâce pour une aventure toute récente où était mêlée la

femme d'un général. Je me souviens qu'en apprenant cela, j'éclatai en plein salon d'un rire si singulier que la conversation en fut coupée net. On me regarda comme si j'étais folle. Je ne sais quelles paroles de congé me vinrent à la bouche ni comment je sortis.

Et après ?

Après c'est le souvenir de longs jours horriblement tristes, où tout m'est à charge, où tout me froisse, où tout me donne l'envie de pleurer, et le médecin mandé malgré moi par mon mari ne sait rien expliquer de cette étrange consomption nerveuse; il conseille les distractions, la campagne... Seule je sais, moi, les vraies causes de mon mal. C'est un dégoût profond de vivre. Pas de remords. Ma conscience dort toujours : il me semble au contraire que, maltraitée par la destinée, celle-ci me doit une revanche plutôt qu'un châtiment. C'est à moi surtout que je pense dans ma tristesse plus qu'à l'absent, parti en me laissant la preuve que je n'étais dans sa vie qu'un



accident de débauche, mêlé à d'autres plus importants. Affreux état, où tout bruit, tout contact, tout frôlement du monde extérieur est une douleur. Je sais reconnaître ce mal, à présent que j'en suis guérie, chez les autres femmes, et je sais ce que cela signifie de déception sentimentale.

J'incline à croire que le médecin, lui, attribua ma maladie nerveuse au délaissement conjugal où mon mari, peu à peu, s'était accoutumé à me faire vivre. Le résultat fut que Jean (il me soignait d'ailleurs avec beaucoup de patience et de dévouement) se rapprocha de moi. Je supportai d'abord ce retour avec ennui. Puis je me soumis : avec une surprise émue, je reconnus que j'allais être mère une seconde fois. J'accouchai dans des conditions parfaitement régulières. L'enfant, un garçon d'apparence robuste, mourut quelques heures après sa naissance. Mais il avait guéri sa mère. La période des relevailles fut pour moi comme une lente rentrée dans la vie. Libérée de la singulière possession qui m'avait tourmentée, je goûtais étrangement la vue, la saveur des

choses... Ma maison... Mon mari... Ma fille... Tout cela me semblait nouveau, curieux, digne d'amour violent et passionné. Je fuyais les souvenirs de la crise, j'avais la peur instinctive qu'ils ramenassent le mal, s'ils revenaient impérieux et forts. Je me berçais avec ces mots :

« Après tout je suis restée honnête femme... »

Et je ne trouvais véritablement en mon cœur, pour le présent et pour l'avenir, que des sentiments de très honnête femme, une singulière réaction de régularité, de pureté, de *conjugalisme*. Je crois que c'est l'époque où j'ai le mieux aimé, sinon mon mari, au moins cet ensemble de choses, d'êtres, d'intérêts et d'habitudes qui constitue le foyer.

Depuis, peu à peu, entre cette crise et moi, l'ouate des jours, doucement accumulée, en fit une chose lointaine, absente, presque étrangère. Je n'eus même plus besoin d'un acte de volonté pour m'en distraire. Par le seul effort de l'égoïsme instinctif, par l'instinctif souci du repos, une ré-

gion nouvelle fut interdite à mon souvenir. Il y eut un coin nouveau du Jardin secret où je ne pénétrai plus jamais... jamais.

Seulement, tantôt, quand je me suis trouvée seule dans l'appartement de la cité d'Antin, ma conscience et ma mémoire, brusquement, ont pris leur revanche et brisé cette longue contrainte.

Il m'a semblé que, cette fois, *elle s'était ouverte,* la porte naguère restée close devant moi, et que je l'avais passée, et que, de l'autre côté, j'attendais...

Sept heures.

Dans l'antichambre, j'entends la voix d'Yvonne, qui revient du cours, ramenée par Germaine.

Rendez-vous avec moi-même, pour les suprêmes décisions, ce soir, quand la maison dormira.

Onze heures du soir.

Cette journée, commencée dans la détresse, poursuivie dans le trouble des démarches inavouables et le désarroi de la conscience, oserai-je confesser qu'elle a fini, depuis le retour d'Yvonne, dans une tranquillité satisfaite, presque joyeuse ?

Yvonne était rentrée gaie et bavarde. Elle ne pouvait pas tenir sa langue; elle parlait en ôtant son chapeau et son manteau, elle parlait tandis que Germaine lui faisait le bout de toilette habituel avant le dîner : même en m'embrassant, ses mignonnes lèvres remuaient encore de bavardage, et il y avait des mots en retard dans ses baisers.

— Tu sais qu'il est sept heures, chérie! lui ai-je dit. Qu'êtes-vous devenues toutes les deux, depuis la fin du cours ?

Elle a répondu avec volubilité, comme une réplique apprise d'avance à une question prévue :

— Maman, il n'y avait pas de place dans l'omnibus des Ternes... Nous en avons attendu trois... Puis, nous avons été à pied chercher celui de Passy.

Un coup d'œil, échangé par l'enfant avec Germaine, me laissa deviner que je ne tirerais aucun éclaircissement de la précieuse confidente.

N'importe. Je découvrirai bien tout à l'heure la vérité.

Nous dînons. Trois jours d'absence ont suffi à faire oublier son père à Yvonne. Oublier est trop dire; mais il faut le lui rappeler : il ne lui manque point, elle ne parlerait pas de lui la première. J'ai dû dicter à moitié, ce matin, sa réponse aux mots affectueux que contenait, pour elle, la lettre de Jean.

Or, voilà qu'elle interrompt brusquement l'interminable récit d'une punition infligée au cours, — par cette réflexion :

— Tu sais, maman ? Trente mille francs, on ne peut pas acheter beaucoup de diamants avec ?

L'imprévu de ce propos me fait rire.

— Pourquoi me dis-tu ça ? Tu as envie d'acheter des diamants ?

— Non... mais papa a écrit qu'il rapporterait trente mille francs de là-bas... Eh bien ! pour trente mille francs, on a un collier de diamants pas plus long que ça.

Elle mesure la longueur de sa main frêle et un peu de son bras, au-dessus du poignet.

— Et encore, c'est des gros diamants seulement au milieu. Après, ils sont plus petits, et, au bout, gros seulement comme les boutons de chemise de papa.

Elle se tait un instant ; ses yeux noirs, immobiles, regardent une image dans sa mémoire.

Et soudain je comprends le retard de sa rentrée, les signes d'intelligence avec Germaine, et quelle image fulgurante l'hypnotise. Je me rappelle, rue de la Paix, sur son socle de velours blanc, une



certaine rivière de diamants du Cap avec l'étiquette imposante : 30.000 francs.

Négligemment, je demande :

— En revenant du cours, tu n'as pas eu l'idée de regarder un peu chez les bijoutiers pour me dire quelles boucles d'oreilles te plairaient ?

Un délicat flot de sang teint la peau fine d'Yvonne. J'interdis formellement — elle le sait — qu'on traîne dans les rues de Paris, le soir, avec Germaine.

— Oh ! non, maman, dit-elle...

Et elle ajoute bien vite :

— Seulement il n'y avait pas de place dans l'omnibus des Ternes... Trois que nous avons attendus !... Nous avons été à pied chercher celui de Passy.

Elle ment bien, décidément... Quand la mobilité du sang ne la trahira plus, les plus avisés se prendront à ses mensonges. Je la regarde et je pense :

« Toi aussi, tu as des secrets. Ils sont enfantins et puérils aujourd'hui ; demain ils seront graves.

Encore un peu de temps, et l'amour s'y mêlera. Alors, même innocente, tu tromperas ta mère, un peu, comme ta mère a trompé son mari — un peu! »

Mais je ne dis rien; je ne relève pas le mensonge. Je ne veux pas gronder Yvonne, la faire pleurer. Ce soir, j'ai besoin de sa présence et de sa joie, le plus longtemps possible... Je suis lâche, pour la garder, comme je le serai le long de la vie, pour garder Jean.

Elle m'a su gré de mon indulgence, qu'elle a attribuée, je crois, tout simplement à mon défaut de pénétration. Elle m'en a récompensée par une gaieté plus effervescente. Elle a été adorable de puérilité et de sérieux mêlés, — gamine et femme en même temps.

Le dîner fini, elle m'a proposé de jouer aux cartes avec moi, de remplacer son père à la table de bésigue.

— Comment, tu sais jouer?

— Oui.

— Qui t'a appris ?

— Germaine.

En effet, elle joue, et mieux que moi. Elle gagne.

— Pourquoi ne m'avais-tu jamais dit qu'on t'avait appris le bésigue ?

Elle fait une petite moue.

— Je ne sais pas... J'avais peur « que tu grondes »...

En revanche, ce soir, elle n'a pas peur... Elle sent qu'elle me tient. Sa fine politique devine que je ne gronderai pas.

La voilà couchée...

Ursule vient ranimer, dans la cheminée du cabinet, les tisons rouges mêlés aux noirs dominos des briquettes.

— Madame n'a plus besoin de moi ?

Sa voix sonne faux, un peu. Depuis la disparition des clefs, elle ne parvient pas à reprendre avec moi le ton autoritaire et menaçant.

— Non, Ursule, merci.

Elle sort.

Quelque temps, je sens errer dans mon voisinage son fantôme hostile, qui ne m'inquiète plus. La porte extérieure de l'appartement se referme sur elle. La maison se tait. Un à un s'éteignent les rares bruits de la rue.

Une devanture de magasin s'abaisse, grinçante. Le double trot d'un attelage de maître martèle le pavé, frôlé sourdement par les roues. Un passant s'éloigne en sifflant... Puis, rien.

Rien que les choses paisibles et familières autour de moi, les choses contemplées tant de fois qu'à la longue on ne les voit plus. Le casier à cartons... Mazarin et Richelieu... Le visage vénérable de Démosthènes, avec les anneaux de sa barbe ombrés de poussière... Le fauteuil en molesquine capitonnée... la table à jeu... La lampe où l'huile circule avec un bruit imperceptible... la pendule qui chuchote éternellement ses deux mêmes syllabes...

Tout cela est banal et commun. Pour un étranger, tout cela est laid et ne vaut rien. Mais, pour moi, tout cela est sans prix. Je l'aime ardemment, aujourd'hui, comme au temps de ma dernière

convalescence, parce que j'ai rêvé, un instant, — folle! — de le disperser et de le détruire.

Tout cela, c'est le foyer.

Je ne veux pas détruire le foyer.

Et pourtant, je sais.

Dans un tiroir de ce bureau sur lequel j'écris, il y a, scellée, la trahison... Dans cette grande chambre, le lit unique est un symbole mensonger de l'union de ceux qui l'habitent... J'ai vu un autre lit, ailleurs, où mon mari a reposé sur un cœur qui n'était pas mon cœur...

Néanmoins, j'aime ce bureau complice. Cette chambre complice, dont la veilleuse éclaire les profondeurs, sera demain, et toujours, s'il dépend de moi, *notre* chambre.

Je sais que je fus, que je serai trompée. Ce n'est pas fini pour moi d'en souffrir; mais c'est fini, bien fini, de chercher à pénétrer les secrets de Jean. Je ne connaîtrai jamais à qui ont appartenu les violettes artificielles, le mouchoir soigneusement plié... Jamais je n'apprendrai pourquoi, ni en

quelle compagnie, Jean se rendit un jour à Orléans, sans me l'avouer; ni quelle Marguerite reçoit un cadeau le 20 juillet et le 1er janvier, ni de quels visages les photographies que j'ai surprises ont fixé les traits; ni ce que furent Laurette, et M..., et cette L... qui envoyait « un bec » à mon mari... Morte ou vivante, Mme Gabrielle de P... restera, je le veux, pour moi, un personnage de roman, sans réalité... Là-bas, en province, un frère d'Yvonne poursuivra sa vie grâce aux subsides de Jean : et je ne dirai rien, je ne réclamerai rien. La blonde élégante de la cité d'Antin continuera ses visites : je n'essaierai pas de les empêcher. Même pour l'avenir d'Yvonne, je m'en remettrai à la destinée, — espérant que son père ne la dépouillera point, et qu'en la veillant de son mieux, sa mère lui gardera la santé. J'ai peur d'apprendre, désormais, peur de savoir... Et d'ailleurs, sait-on vraiment jamais rien sur rien ? Ce matin, feuilletant un dictionnaire de médecine, n'y lisais-je pas que, suivant des doctrines récentes, l'épilepsie n'est pas héréditaire ?

Je ne suis plus la Marthe révoltée qui voulait sa revanche et insultait la destinée. J'abandonne la revanche; j'accepte la destinée. Ce que j'ai découvert dans les papiers de l'absent, je voudrais en déraciner le souvenir. Jamais, au moins, mon mari *ne saura que je sais*. Ses clefs, je les jetterai demain dans l'eau discrète de la Seine qui emporte chaque jour, vers l'oubli irrémédiable, tant de secrets de l'immense ville.

Je ne suis plus la même Marthe. J'ai touché le fond de l'abîme et je suis remontée à la surface : cet abîme, c'est ma conscience. Partie pour juger autrui, c'est mon procès qu'il m'a fallu instruire. J'ai trouvé en moi, toutes proportions gardées, les mêmes faiblesses et les mêmes secrets qui, de mon mari, m'indignaient. Je suis faite ainsi que cela suffit à m'ôter toute force de lutte. Cette claire intuition des rapports logiques qui, toujours, m'a guidée dans la vie, me dit aujourd'hui : « Tu n'as pas le droit... »

Cela ne signifie pas que je pardonne, ni que

je me repente, à la façon dont pardonnerait ou se repentirait une femme pieuse. Je n'ai point de piété. Seulement, je sens peser sur nous deux, sur Jean comme sur moi, la nécessité de nos misères, et je ne me révolte plus. Il eût mieux valu, certes, n'avoir rien à cacher, l'un et l'autre, avant le mariage; mais si nous ne nous étions rien caché, notre mariage était impossible. Il eût mieux valu que Jean fût un mari parfait et moi une impeccable épouse; mais puisque nous ne l'avons pas été, il *fallait* se mentir l'un à l'autre, ou se quitter. Au fond de ces mensonges, il n'y a pas seulement de l'égoïsme; il y a surtout la miséricorde humaine; il y a comme une humble charité. C'est le mariage qui est trop parfait pour l'infirmité de nos âmes. Sans doute, toutes les familles n'ont pas dans leur histoire le haut mal et la prison; toutes les épouses n'allèrent pas, comme moi, jusqu'au bord de la faute; et je sais des maris moins systématiquement infidèles que le mien... Mais parmi les meilleurs, est-il des fiancés qui ne se cachent rien? Est-il des époux qui puissent tout se dire?

Herbes parasites ou plantes vénéneuses, quelle femme, quel mari n'a pas son « Jardin secret », où l'autre jamais ne pénètre, où il ne *doit* pas pénétrer sous peine de détruire le foyer?

Après minuit.

Je suis demeurée longtemps sans écrire, à regarder autour de moi, paisible du silence environnant, de l'accalmie de mes révoltes, et pourtant avec l'obscur soupçon qu'il restait quelque chose à faire, sans quoi ma paix ne durerait point.

A la longue, seulement, j'ai compris ce qui me tourmentait encore, et pourquoi je n'étais pas satisfaite.

M'abstenir de toute revanche, ignorer ce que j'ai découvert, garder le foyer, cela je suis sûre que c'est bien. Tout m'y convie, et l'absence de droit pour m'ériger en juge, et la parité de mes

défaillances, et l'intérêt de la seule innocente, — Yvonne. Oui, cette résolution est bonne et saine. Mais il me déplaît qu'elle s'accorde si parfaitement avec l'intérêt pratique et, tranchons le mot, *qu'elle soit un peu lâche.* Si j'étais encore au temps où je me donnais une note de moralité, je ne coterais pas très haut ma résignation. A moins de trouver un moyen de la grandir, de la hausser au-dessus de l'égoïsme?...

Je suis à peu près, dans le mariage, comme un prêtre d'une religion entachée de supercheries et d'erreurs, qui, d'abord de bonne foi, viendrait par la suite à découvrir la tricherie des miracles et le mensonge des doctrines. Que faire ? S'il constate que cette religion menteuse et tricheuse est tout de même bienfaisante, répand la consolation et le bonheur provisoires, ne fera-t-il pas mieux d'en rester le prêtre ? Oui : pourvu qu'il ne reste pas pour le revenu de l'autel et l'abri du temple, et surtout, *surtout,* qu'il cherche à rendre parfaite en sa personne l'imparfaite religion.

Et moi aussi j'ai vu les misères de cette reli-

gion : le mariage. Fondé sur le mensonge réciproque, j'ai compris qu'il vivait par la durée du mensonge réciproque. Cependant (je l'ai compris aussi) il est bon qu'il dure; il est meilleur que l'isolement, la séparation, le désordre. J'y demeurerai donc, mais, au lieu de chercher à en venger l'imperfection sur mon mari, je m'efforcerai de le rendre parfait en moi.

Il ne sera plus mensonge par mon fait. Ayant constaté que certaines choses, une fois accomplies, ne peuvent être avouées, je tâcherai de m'en abstenir.

Lorsqu'on n'a, pour se défendre, ni foi religieuse, ni grand souci de morale convenue, c'est peut-être une raison suffisante pour ne pas faillir, que la volonté de ne point tromper.

Le passé, où je n'ai pas suivi cette règle, ne m'appartient plus. Je ne puis le changer. Il m'oblige au mensonge, car je ne puis ni avouer mes secrets à mon mari, ni lui dire que je connais les siens. Mais ce que je peux détruire, c'est tout ce qui me rattache à ce passé. C'est l'affection que

je lui donnais. Même la tentation la moins avouable que j'aie subie, j'en gardais soigneusement le témoignage : des lettres de Landouzie à côté des tendres billets d'Henri Herrscher. De même je conservais jalousement le registre des mensonges antérieurs au mariage, mes cahiers de jeune fille...

Tout cela doit disparaître. Je vais brûler tout ce qui est le signe de ma vie non conjugale. Faible sacrifice ?... A l'angoisse qui m'étreint, je puis juger combien cette vie inavouée m'était chère ! Elle va finir. « L'autre Marthe » se suicide. Je ne relirai même pas les lettres. Je ne rouvrirai pas les cahiers. Le feu avivé par du menu bois flambe haut et clair.

Allons !

C'est fini.

Les lettres de Herrscher et de Landouzie d'abord, puis les cahiers par paquets de feuilles arrachées ; la flamme a tout transformé en un mon-

ceau de légers haillons de gaze noire. J'ai fait cela vite, vite, avec une sorte de rage, et la poitrine haletante, comme si je commettais un crime. L'acte accompli, le cœur me fait encore mal à force de battre. Un peu de moi proteste et raille. Est-ce qu'on peut abolir ce qui a été — et qui s'est détruit de soi-même au cours du temps?... Est-ce que la seule chose que j'aie voulu chasser, le souvenir, peut se brûler dans ma mémoire comme ces papiers?...

Oui, quelque chose est aboli vraiment. Quelque chose d'immatériel, naguère matérialisé sur ces pages, est redevenu incommunicable, et proprement n'existe plus. Il y a de la pensée qui était là et qui n'est plus nulle part, ni dans ma mémoire, ni dans aucune autre. Une lettre qui brûle, c'est exactement une mort.

Les légers haillons noirs peu à peu se consument de nouveau, deviennent une vague poussière grisâtre... C'est fini, bien fini. Et je pleure.

C'est bon de pleurer... J'ai pleuré longtemps,

de pitié sans doute pour la pauvre Marthe qui mourait dans cet auto-da-fé. J'ai laissé couler mes larmes abondamment, sans me retenir. Oh! pleurer seule, pleurer on ne sait plus bien sur quoi, pleurer comme il pleut après les longues journées trop ardentes! Quel douloureux délice!... Les larmes ont emporté ce que ma pensée charriait encore de regrets et de rancune... Maintenant qu'elles ont séché sur mes joues, je me sens l'âme vide et nette. Quelque chose est mort en moi, mais aussi quelque chose est né, et cela, dans la nature, est le principe de la continuité et du rajeunissement.

C'est d'aujourd'hui, seulement d'aujourd'hui, que je suis vraiment MARIÉE.

. . . .

Yvonne dormait si profondément que j'ai pu, sans l'éveiller, approcher une chaise de sa couchette, et m'asseoir tout près d'elle à la regarder dormir. Sa présence chérie achevait de me calmer.

Et je comprenais bien, aux puissants mouvements de mon cœur, que c'était elle, la raison dernière de mes résolutions.

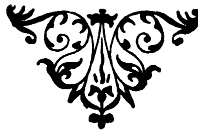
Elle était tournée vers moi, et, bien paisible, elle avait, cette fois, les yeux fermés. Je regardais, les distinguant peu à peu très bien sous la faible lumière de la veilleuse, ces deux paupières closes qui ne me causaient plus aucune épouvante.

Pourquoi ? L'inconnu de *l'autre pensée* n'habitait-il pas derrière ce réseau de veinules et de nerfs délicats, comme derrière le vitrage poli des prunelles entrevues l'autre nuit ? Et notre enfant n'est-il pas pour nous le mystère suprême, puisqu'il se forme en nous et, vivant de notre substance, devient un être distinct de nous, en sorte que nous avons conçu et porté une pensée que nous ne pénétrons pas ?

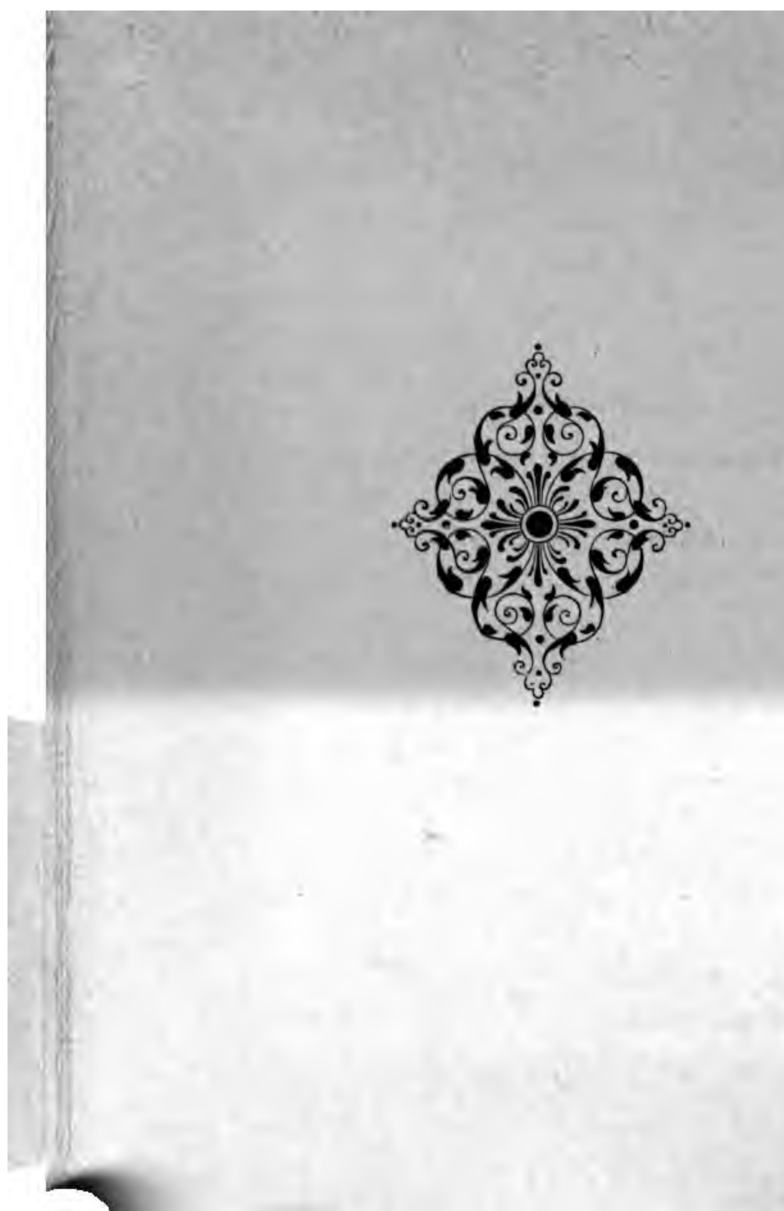
Mais l'inévitable mystère ne me cause plus d'effroi. Mystères des yeux, des âmes, des choses, j'arrête résolument ma curiosité au seuil de leur inconnaissable. L'effroi, c'est la subite incursion de notre pensée dans ce domaine interdit. Sur-

tout, c'est la provocation soudaine, vers notre pensée, de l'inconnu qui y réside.

C'est la porte qui *devrait* être fermée et dont la clef laissée dans la serrure nous tente. C'est l'œil qui dort, et qui, tout de même, reste ouvert et regarde...







Achevé d'imprimer

le onze janvier mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

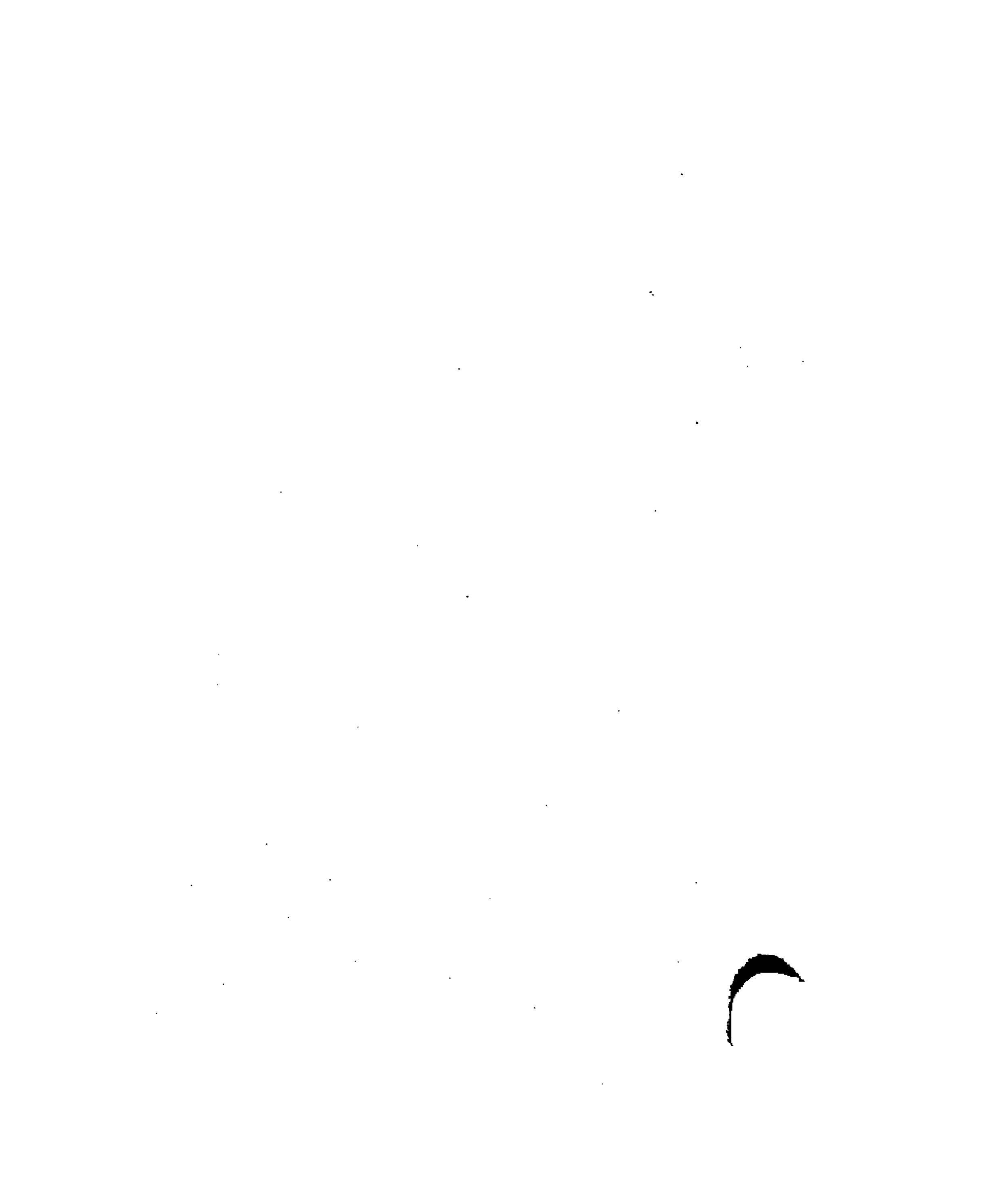
ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 2744.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

Le Scorpion. 1 volume.	3 50
Chonchette. 1 volume.	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume	3 50
Cousine Laura. 1 volume.	3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume.	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume.	3 50
Lettres de Femmes. 1 volume.	3 50
Nouvelles Lettres de Femmes. 1 volume. . . .	3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume.	3 50
Notre Compagne (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

L[illegible] de Femmes. 1 volume petit in-8°, illustré par G. [illegible].	4 »
Le Moulin de Nazareth. 1 volume in-32, illustré par Myrbach (*Collection Lemerre illustrée*).	2 »
Le Mariage de Julienne. 1 volume in-32, illustré par Paul Chabas (*Collection Lemerre illustrée*).	2 »

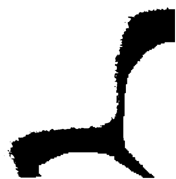
ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Le Scorpion. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte (*Petite Bibliothèque littéraire*).	6 »

Paris. Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4.-2744.



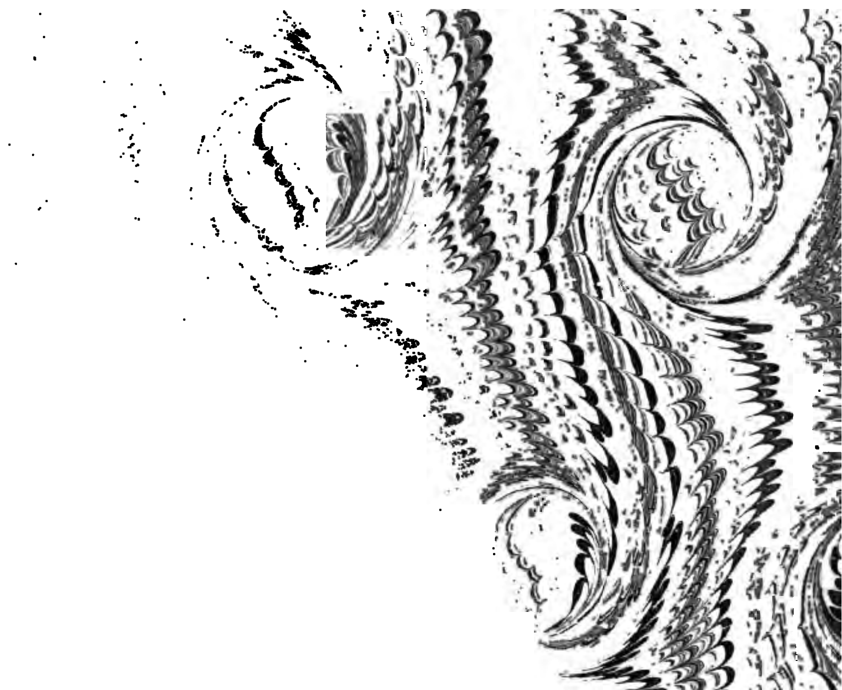












PQ 2383 .P6 .J3 C.1
Le jardin secret /
Stanford University Libraries



3 6105 038 738 691

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRAR
STANFORD, CALIFORNIA
94305

